

dupl. ad 18487

.sa 4/6

La France

EN

1829 ET 1830;

PAR

LADY MORGAN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M^{LE} A. SOBRÝ,

TRADUCTEUR DE L'ITALIE DE LADY MORGAN, ET AUTRES OUVRAGES.

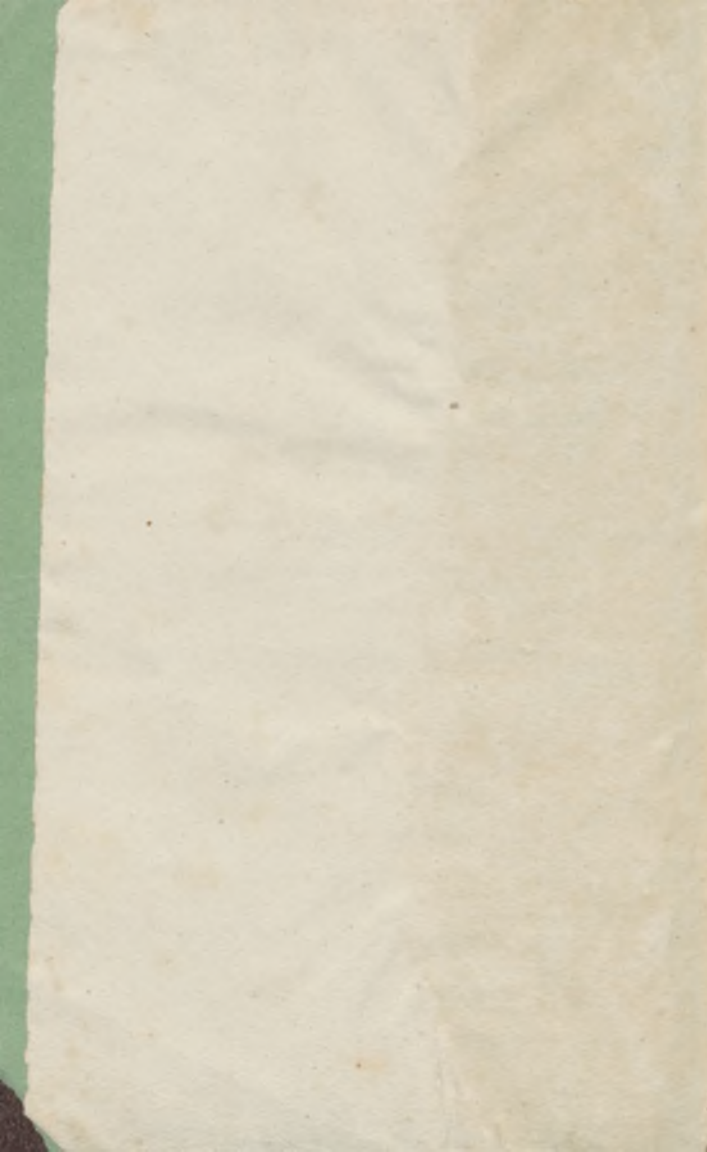
TOME PREMIER.

Bruxelles,

J. P. MELINE, LIBRAIRE,

RUE DE LA MONTAGNE.

1831.



LA FRANCE

EN

1829 ET 1830.

Wydano z dubletów
Biblioteki Górniczej PAN

LA FRANCE

La France connaît ses droits
et sait comment elle doit les
défendre.

LAFAYETTE.



LADY MORGAN.

LA FRANCE

EN

1829 ET 1830;

PAR

LADY MORGAN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M^{LE} A. SOBRY,

TRADUCTEUR DE L'ITALIE DE LADY MORGAN, ET AUTRES OUVRAGES.

TOME PREMIER.

Bruxelles,

J. P. MELINE, LIBRAIRE,

RUE DE LA MONTAGNE.

1831.

322847

AU
GÉNÉRAL LAFAYETTE
L'ESQUISSE SUIVANTE
DE L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ EN FRANCE,
RÉSULTANT EN PARTIE
DE SON GRAND EXEMPLE
ET
DE SON INFLUENCE NATIONALE,
ET
AVEC LEQUEL SON NOM ILLUSTRE SERA ASSOCIÉ
JUSQU'A LA POSTÉRITÉ LA PLUS RECLÉE,
EST DÉDIÉE AVEC RESPECT,
PAR SON AMI
L'AUTEUR.

PRÉFACE.

LES pages suivantes sont transcrites du Journal circonstancié de mon dernier séjour en France. J'ai laissé la plupart de mes articles tels que je les avais tracés dans toute leur fraîcheur et leur intégrité. Pour quelques-uns l'importance du sujet exigeait et a reçu un examen plus réfléchi.

Dans tous, les impressions sont conservées telles qu'elles ont été éprouvées, pas un seul mot n'a été changé sur l'inventaire depuis qu'il a été relevé, seulement quelques morceaux ont été polis avant de les présenter au public.

Ayant quitté l'Irlande à cette triste époque qui précéda celle de son heureuse résurrection politique, après avoir attendu jusqu'à l'extinction de toute espérance, nous allâmes chercher sur une terre étrangère des sensations plus douces que celles qui nous étaient offertes par l'état social de notre pays. Il importe peu que quelques projets d'auteur conçus d'avance aient ou non influé sur notre détermination dans ce voyage. Un second ouvrage sur la France ne peut être justifié que par la nouveauté du sujet et le mérite de son exécution.

Je pourrais toutefois excuser ma tentative en disant que des personnes dont

l'influence sur l'opinion de cette grande nation est d'un poids considérable m'ont pressée de m'occuper de ce sujet. Elles comptaient sur mon impartialité et mon courage que j'avais déjà suffisamment prouvés aux dépens de ma proscription à l'extérieur et de persécutions intérieures ; et désirant une peinture fidèle de leur pays, ils jugeaient mes faibles talents propres à remplir une tâche exigeant par dessus tout, la candeur qui dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. C'est là ce que j'ai fait dans toute l'étendue de ma propre conviction et de ma sphère d'observation : je réponds de cela et de rien autre.

Je dois à sir Ch. Morgan les articles sur la philosophie, les journaux, le droit d'aînesse et l'opinion publique.

S. M.

Dublin, juin 1830.

LA FRANCE

EN

1829 ET 1830.

NOTRE-DAME DE CALAIS.

Où ! quelle délicieuse inondation de sensations agréables ! c'était pour en obtenir de telles qu'un empereur romain dans toute la plénitude de sa puissance offrait des récompenses et les offrait en vain. Si l'on veut avoir une recette sûre pour se les procurer , la voici :

Établissez d'abord votre séjour pendant un temps donné , dans le plus malheureux pays qui existe sous le ciel , dévouez toutes vos affections à ses intérêts , tous vos talens à sa cause ; attirez sur vous la persécution d'un parti , sans vous assurer la protection de l'autre ; soyez harassés d'inépuisables discours sur des sujets depuis long-temps épuisés ; dégoûtés d'entendre appliquer les *mots d'ordre* des partis à l'ambition personnelle , indignés ou scandalisés (suivant l'humeur qui vous domine) des intrigues mesquines , des vues demi-civilisées ; — et quand l'horizon sera le plus sombre , quand la tempête grondera avec le plus de fureur , quand le vaisseau que vous aurez vu prêt à entrer dans le port sera subitement rejeté au milieu des écueils , sans espoir d'être sauvé par aucun effort!... — alors , abandonnez la partie , fuyez sur un radeau , sur une planche , gagnez comme vous pourrez une rive étrangère ; cherchez une population réunie sous d'autres lois. Que la transition soit rapide , le contraste frappant , le site , la scène , le

climat , entièrement nouveaux , opposés. Échangez la bise acerbe , les brouillards d'un printemps du Nord , contre le ciel tout bleu , l'air tout balsamique d'une région méridionale. Enfin quittez l'Irlande , dans sa plus fâcheuse saison et son plus mauvais temps , pour la France à l'époque la plus favorable sous ces deux rapports , quand la nature et le peuple fraîchement régénérés offrent l'aspect le plus heureux : vous jouirez (*probatum est*) de ce plaisir nouveau pour lequel la magnificence impériale proposait un prix et le proposait en vain.

J'éprouve maintenant ce torrent de sensations agréables dans le premier transport de joie de ma fuite d'Irlande et de mon arrivée à Calais. Quelle délicieuse place que ce Calais ! soit dit en passant. Je ne parle , comme on doit le supposer , que des objets extérieurs. « Après Calais , » dit Walpole dans une lettre datée de l'Italie , « après Calais , rien ne peut me surprendre. » Calais a produit un effet semblable sur le docteur Johnson lui-même. Les gais Yorick , les

Smelfungus ¹ moroses , paient également leur tribut et brûlent leur cierge à la châtse de Notre-Dame de Calais. Tout voyageur anglais qui , pour la première fois , quitte les boîtes de briques et les visages flegmatiques de son pays , pour voir des maisons qui ne sont pas des boîtes et des visages qui ne sont pas flegmatiques, ne manque jamais d'être étonné, s'il se refuse à être charmé à la vue de Calais. Mais que je puisse , moi , sentir du délice , et pour la cinquième fois , en abordant cette ville , ces limbes de l'insolvabilité anglaise soit en argent , soit en sentimens , cet asile des bourses vides et des passions usées , ce dernier refuge des dandies passés de mode et des millionnaires ruinés , le *lascia speranza* des *beaux* et des *beautés* , où les Bs viennent végéter , les Hamilton mourir ² ! — Mais on ne peut se méprendre en fait

¹ Personnage du *Voyage sentimental* de Sterne.

² La belle et trop célèbre duchesse de Kinston mourut aussi à Calais , et légua quelques propriétés qu'elle y avait acquises , à son ami le commandant de la ville ; mais le testament portait le titre de cet

de sensations ; j'éprouve bien réellement , en revoyant Calais , la même surprise , le même plaisir que j'éprouvai en y débarquant pour la première fois , en 1816 , quand je restai *saisie* devant les boucles d'oreilles d'or et les chapeaux retroussés des plus formidables des douaniers. *A propos* de douaniers , ces officiers sont devenus plus polis sans être moins rigides qu'ils ne l'étaient alors. Ils déploient un peu moins de cet appareil sauvage de puissance que les préposés du gouvernement français affectaient de montrer pendant la première réaction de la restauration , pour prouver leur fidélité incertaine , leur adhésion douteuse au nouvel ordre de choses. Le zèle du girouettisme tombe probablement en désuétude en même temps que le costume de l'ancien régime ; car l'un des douaniers portait , au lieu du chapeau accoutumé , ce *chapeau du petit caporal* , qu'on regardait ,

officier sans son nom ; et jusqu'à présent les commandans militaires de Calais ont joui de ce legs pendant le temps qu'ils ont rempli cet emploi.

quatorze ans en ça, comme une espèce de signe de proscription.

Pour aller de la douane à notre auberge, il nous fallait remonter le flot de la population féminine de la ville, qui cheminait en sens contraire au nôtre. Au lieu de lutter contre le torrent, nous fîmes plus sagement que nous n'avions jamais fait, en tournant avec lui; et il nous conduisit à l'église de Notre-Dame de Calais. La cloche de vêpres sonnait, l'hymne de vêpres était commencée, les toilettes de vêpres étaient complètes et d'une parfaite uniformité. Toutes les jolies pèlerines avaient un costume de convention, des rubans bleus, une mantille noire, *tournure* française, jupon court, tête haute, missel à la main, rosaire au bras. Chacune allait causant tout haut, les petits enfans eux-mêmes parlaient français, à la grande surprise de quelques-uns de notre compagnie, comme jadis à celle du docteur Johnson : mais c'était du français où *il n'y avait pas un petit mot de Dieu*¹. Rien de moins

¹ Sévigné.

dévotieux que l'air et le maintien de ces dévotes.

En écartant la lourde draperie qui couvre l'entrée de cet ancien monument , le spectacle le plus imposant , le plus pittoresque s'offrit à nos yeux. Le soleil versait d'innombrables rayons diversement colorés , à travers les beaux vitraux des fenêtres gothiques ; les châsses , les autels , les candélabres réfléchissaient les nuances vives et variées de ses rayons brillans. Les vibrations profondes de l'orgue roulaient dans la vaste enceinte. L'atmosphère était encore chargée d'encens ; les prêtres officians et leurs assistans , en tunique blanche , marchaient d'un pas solennel et mystérieux , en faisant de fréquentes génuflexions devant le grand autel qui terminait la perspective. Nous vîmes l'étonnement , la vénération se peindre sur les traits de notre laquais irlandais , digne enfant de l'église romaine. Combien la première vue d'un temple catholique , dans un pays catholique , doit en effet sembler imposante à un pauvre papiste irlandais , auquel les pompes

extérieures de sa religion ne sont connues que par le vêtement fané de son humble et laborieux prêtre , et les ornemens de peu de prix qui décorent l'autel grossier de quelque cabane de terre , consacrée par la croix plantée sur son toit de chaume.

L'église abbatiale de Notre-Dame de Calais était remplie jusque dans le chœur par une congrégation femelle , allant , venant , distribuant à la ronde l'eau bénite , avec des doigts aussi insoucians que leurs regards. L'élite de l'assemblée , plus posée (comme toute élite doit l'être) , occupait des chaises sur lesquelles ces dames se berçaient doucement en donnant à leurs têtes coquettes un léger mouvement oscillatoire et promenant çà et là leurs yeux brillans , qui , à vrai dire , se portaient tour à tour sur tous les objets , excepté sur le livre qu'elles tenaient entre leurs mains. A notre arrivée nous eûmes notre part de coup d'œil , de sourires , de chuchotemens ; tandis que le suisse (que je retrouvais comme je l'avais laissé il y a quatorze ans , pompeux , important avec son

large baudrier brodé, son petit fleuret battant le long de sa jambe, ses galons, son chapeau bordé, sa canne à pomme d'or ¹) *nous marquait d'un seul geste comme siens*, en nous invitant par le mouvement de sa masse officielle à nous approcher de lui. Quand nous l'eûmes joint il appliqua de l'air le plus solennel, des clefs à la porte d'une chapelle latérale et commença son office de *cicerone*. Il

¹ Ceux qui ne sont pas versés dans ces matières ne seront peut-être pas fâchés d'apprendre que le costume officiel du bedeau français est de bien plus ancienne date que l'habit simple, modeste, bourgeois, des mêmes fonctionnaires dans les églises protestantes (qui ne laissent pas d'inspirer une terreur salutaire aux malins écoliers de nos paroisses, quoiqu'ils ne portent qu'un frac brun ou bleu). Le suisse d'église a pris probablement son *homme extérieur* dans le temps où les enfans de l'Helvétie commencèrent à être commis à la garde des portes de la noblesse en France. Que l'homme est un étrange animal! Qui aurait pu penser que cette bizarre mascarade survivrait aux orages d'une révolution qui a balayé les dîmes; et que les bedeaux auraient la vie plus dure que les abbés mitrés et les seigneurs féodaux!

nous montra d'abord un tableau de couleurs dures et tranchantes et nous enjoignit de l'admirer , en nous assurant que c'était un Corrège. « Un Corrège ! » dis-je avec une mine d'admiration niaise. « J'aurais cru que c'était un Raphaël. »

« Corrège ou Raphaël , » reprit-il , « c'est égal ; c'est toujours un beau tableau. » Un groupe de jeunes filles éveillées qui se trouvaient assises près de l'endroit où nous étions , réprimait avec peine des éclats de rire dont l'objet était évidemment le suisse et nous-mêmes ; et l'une d'elles murmura comme nous passions à côté d'elles : — « Voilà un beau saint , Madame. » — « Et tous vos saints sont-ils aussi beaux que celui-là , Mademoiselle ? » demandai-je.

« Oh ! tous, tous, » répondit en chœur toute la bande joyeuse , « demandez plutôt à M. le suisse. »

Monsieur le suisse frappa la terre de sa canne avec un « silence , Mesdemoiselles ! » et nous conduisit à un autre chef-d'œuvre d'une valeur et d'une authenticité égales.

Ce qui me frappa le plus dans cette assemblée, c'est que, à l'exception d'un petit nombre de vieillards, presque tous pauvres ou infirmes, elle se composait exclusivement de femmes. J'en fis la remarque à un monsieur de la ville qui me répondit avec un sourire ironique : « Madame, nous sommes indignes, nous autres. » — « Mais, » dis-je, « il me souvient d'avoir vu les militaires, les autorités, et plusieurs autres individus de votre sexe assister aux vêpres, à mon premier voyage à Calais. »

« Et quand était-ce, Madame ? »

« En 1816. »

« *A la bonne heure* : mais nous ne sommes plus en 1816, nous sommes en 1829. »

L'AUBERGE.

Au premier coup d'œil jeté sur notre hôtel je m'écriai : « Comme c'est français ! » La cour avec son treillage, ses vignes; la cuisine au rez-de-chaussée avec sa reluisante batterie, brillant à travers les géraniums rouges placés sur ses fenêtres ouvertes; des yeux

noirs et des bonnets blancs se montrant en dedans et en dehors de ses portes nombreuses , et les ruines d'une vieille diligence avec ses traits de cordes , sous l'antique remise. L'hôte aussi , à mine joviale , à tournure militaire , et l'hôtesse gracieuse dont les manières étaient celles d'une dame bien élevée ; car en France , tous les hommes sont des messieurs , toutes les femmes sont des dames , grace à cette politesse générale qui forme un des traits du caractère national.

Telle fut ma première impression. La seconde m'arracha l'exclamation de « comme c'est anglais ! » Plus de plancher sablé , plus de parquets malpropres ; partout les tapis anglais , la faïence anglaise , le damassé anglais. La vieille machine qui pouvait autrefois servir de table et de lit , était remplacée , ainsi que le reste de l'ameublement , par des pièces d'une propreté d'un *confortable* anglais. L'hôte lui-même parlait anglais à notre domestique , dans le jargon classique de Lad-lane ou de la Croix-d'Or. Le garçon crie : *Coming up* , au lieu de : L'on y va !

et le thé, les muffins sont dignes du Talbot à Shrewsbury. Ce n'est pas tout ; un cor vient aussi frapper notre oreille. Ce n'est plus de click clack de nos vieilles associations, c'est un véritable cor de malle-poste. Le *bang up*¹ de Boulogne entrant dans la cour avec des chevaux fringans, dont le poil est à peine effleuré par un fouet léger comme une plume ; le cocher est en bonne tenue : redingote, capuchon de feutre ; le valet de portière crie : *All right* (tout est prêt), et l'équipage en bon ordre reprend sa route, d'un train qui ferait honneur au club des *four-in-hand*². Plus de postillons à grosse queue, à toupet poudré, plus de bottes énormes ; rien de répréhensible, rien de ridicule ! *Il n'y a plus de Pyrénées*. Le siècle des écrivains de Voyages est passé comme celui de la chevalerie. Quel bonheur d'avoir écrit ma France, tandis que la France était encore française !

¹ Sorte de diligence anglaise.

² Club de cochers amateurs.

PAS-DE-CALAIS.

SANS la colonne de Napoléon que l'on aperçoit sur la gauche , sans ce monument que l'on ne peut mettre en parallèle avec aucun souvenir historique , la route de Calais à Boulogne , surtout en approchant de cette dernière ville , ressemblerait exacte-

ment à la route de Londres à Brighton. Une jeunesse nombreuse des deux sexes galope le long du chemin, dans le costume équestre de Hyde-Park. Leur vue me rappela, par la force du contraste, une dame de Picardie que j'avais jadis remarquée se promenant à cheval, vêtue à peu près comme madame Montespan quand elle allait aux *rendez-vous de chasse* en habit à la *cavalière*. Son jockey la suivait en chapeau à trois cornes et en bottes fortes. Mais c'était en 1816 ! Aujourd'hui, que d'élégans bogueis, que de légers caricles, de gigs, de chars-à-banc, passent près de nous ; jusqu'à notre cariole irlandaise qu'il nous faut revoir ici ! jusqu'au barrouche plein de mamans, de petits enfans, de bonnes d'enfans ! terrible vue dans tous les pays, mais véritable anomalie en France. Un cabriolet, portant la marque d'une boulangerie, prend le haut du pavé sur une *désobligeante* ornée de trois couronnes, distinction d'*avant*, *pendant* et *après* de quelque homme en place de l'arrondissement, qui fait sa promenade du matin dans

toute la pompe du girouettisme heureux.

Les environs de Boulogne sont remplis de jolies maisons bourgeoises , à murailles blanches , à volets verts , avec des cuisines ouvrant sur la rue , et laissant voir des ustensiles et des meubles resplendissant de propreté , qui rivalisent avec ce que l'on voit dans les habitations moyennes de Wyatville , d'Islington , de Highgate. La netteté , le *confortable* anglais dominant partout. On dirait que nos insulaires , chassés de leurs demeures par quelque désastre , les ont retrouvées ici. Ne pourrions-nous maintenant trouver quelque chose de français ailleurs que dans Londres , où chaque boutique est devenue un *magasin* , où chaque article de vente est étiqueté suivant le vocabulaire de la rue Vivienne ? Pardonnez-moi ; voici encore l'ancienne ville française fortifiée , avec ses murailles autrefois imprenables , et ses tours pittoresques , et plus loin au-delà des sombres forêts , les tourelles de la vieille féodalité , dorées par les rayons du soleil. L'air vif et pur est aussi français , de même

que le ciel azuré dont aucun nuage ne ternit la splendeur, et sur lequel se dessine une seule ligne de vapeur épaisse et noire qui s'élève au-dessus d'une mer sans vagues. Cette ligne marque la trace d'un vaisseau que l'on voit s'avancer vers le port sans le secours du vent ou de la marée. Des centaines de personnes attendent et saluent, à l'heure précisément indiquée, le retour de ce merveilleux bâtiment.

C'est là que gît le secret des grandes améliorations visibles sur le seuil de la France, comme dans la plupart des contrées de l'Europe. La facilité, la sûreté des communications, l'empire de l'industrie sur le temps et l'espace, ce glorieux résultat des lumières si long-temps empêché par la superstition; tels sont les régénérateurs, les conciliateurs qui unissent l'Angleterre libre à la France libérale, qui établiront un jour entre tous les peuples des liens assez forts pour détruire ou neutraliser les alliances, non pas *saintes* mais *impies*, des despotes conspirateurs. Dans l'impétuosité de mes sentimens irlan-

dais , j'aurais voulu jeter un caillou sur le sol où je venais d'éprouver ces sensations d'heureux augure , pour y fonder un *cromlech* ¹. Mais la seule place convenable à un tel monument était déjà occupée. C'était une élévation artificielle que surmontait un crucifix gigantesque , chargé de guirlandes et de couronnes de fleurs desséchées , et dont la poitrine ouverte laissait voir un cœur sanglant représenté avec une fidélité anatomique aussi effrayante pour les yeux que révoltante pour l'âme du spectateur ².

Cette marque de la dévotion du *sacré-cœur* renouvelée , ce signal de la résurrection d'un ordre enseignant la *mauvaise foi* ³,

¹ Monument des anciens peuples de l'Irlande , formé par des cailloux jetés sur le lieu que l'on voulait remarquer , et augmentés par la suite des temps , les passans ayant l'usage d'y ajouter.

² Il ne faut pas confondre ces figures avec l'emblème ordinaire du christianisme dans les pays catholiques. Les premières sont un symbole de jésuitisme , un instrument de fraude religieuse et de tyrannie politique.

³ Les jésuites de Saint-Acheul ont élevé cette

me parut comme un *doigt indicateur*, placé par les puissances du jour pour montrer l'intention qu'elles ont de restaurer un état de choses dont la destruction a coûté des millions de vies. Quel contraste ! D'une part, le dix-neuvième siècle avec toutes ses glorieuses conquêtes sur l'erreur et l'ignorance, ses progrès triomphans vers l'amélioration de l'espèce ; de l'autre, ces âges de ténèbres, de souffrance, de superstition, où les roues et les bûchers s'élevaient pour châtier la vérité, pour arrêter le perfectionnement, où la science gémissait dans les cachots pour avoir nié le mouvement du soleil, où la philosophie était enchaînée aux galères pour avoir mis en doute les catégories d'Aristote¹.

monstrueuse image dans presque tous les villages de leur voisinage.

¹ Bien plus récemment un baron de Zuch a été arrêté, jugé et exécuté à Turin pour avoir publié que la terre tournait autour du soleil. Au jour actuel on s'efforce encore d'empêcher à Rome l'enseignement verbal ou imprimé de la doctrine de Copernic. Le bon peuple anglais ne se doutait guère, quand il



Ce spectacle qui nous semblait fait pour frapper l'imagination et « navrer le cœur, » ne produisait aucun effet apparent sur les gens du pays. Cavaliers , piétons , allans et venans , tous passaient auprès avec la plus complète indifférence , — sans songer au sort de l'infortuné La Barre. Pas un genou ployé , pas un chapeau levé , pas le moindre signe d'attention ; tous les yeux , toutes les têtes se dirigeaient vers le rivage , et suivaient le navire qui , sans voiles , sans rames , achevait sa course mystérieuse sur les eaux avec la ponctualité de la poste ; triomphant des caprices de la marée , qui maintenant ne fait plus attendre personne , si elle n'attend personne. Nous prîmes ces contrastes accidentels de notre première journée de voyage , pour des présages heureux. — *Nous verrons.*

répandait ses millions dans la guerre contre Napoléon , qu'il combattait pour la restauration de Ptolémée et la chute de Newton : c'était cela pourtant.

BARRIÈRE DE LA VILLETTE.

Quoi! ne pas entrer à Paris par la porte Saint-Denis! rompre toutes nos vieilles associations, désappointer toute réminiscence, toute impression originale! « *Hélas!* » disait le spirituel vicomte de Ségur, à propos de l'abandon révolutionnaire des *petits soupers*,

« on m'a gâté mon Paris. » Cette barrière de la *Villette* était une terre inconnue à nous voyageurs *par mer et par terre*. La rue *Charles X*, neuve d'un bout à l'autre, ressemble à un fragment de *Regent street*, envoyé par M. Nash comme un échantillon de l'architecture domestique d'un pays libre. Les maisons ne sont point trop grandes pour l'habitation d'une seule famille ; ce sont les demeures de la bourgeoisie constitutionnelle, et non les vieux hôtels du gouvernement despotique, vastes, incommodes comme des caravanserais de l'Orient, et destinés de même à loger des princes et des mendiants sous le même toit, avec tous les degrés intermédiaires formés par des *privilèges* et non des *droits*. Et des *trottoirs* aussi ! pour préserver la vie et les membres des humbles piétons : un espace assez large pour le passage de trois voitures les sépare ! Ce n'est plus le Paris décrit par Voltaire au roi de Prusse, dans le temps où les membres et la vie des gens du peuple ne comptaient pour rien. C'est encore bien moins le Paris du beau siècle de Louis XIV,

quand la rencontre de deux carrosses dans des ruelles étroites et tortueuses provoquait des rixes ordinairement accompagnées de mort d'homme ¹.

Mais voici les *boulevards Italiens*, plus brillans, plus fantastiques que jamais. Quel délice j'éprouve en les revoyant avec leur air de carnaval vénitien ! Les piétons cependant y sont moins nombreux, quoique ce soit l'heure où les grisettes avec leurs mignonnes chaussures et leurs énormes cartons, abondent ordinairement dans les allées. Mais des voitures de toutes sortes se sont multipliées ; leur forme est nouvelle, singulière, comique ; ce sont de véritables maisons mouvantes : *Omnibus*, *Dames - Blanches*, *Citadines*, roulent de tous côtés leurs hôtes passagers ;

¹ Au mois de janvier 1654, les carrosses du duc d'Épernon et du sieur de Tilladet s'étant entreheurtés, les pages et les laquais de ce duc descendirent et s'avancèrent pour tuer le cocher : le sieur de Tilladet veut les en empêcher et sauver son domestique, il est tué par les laquais du duc. (*Esprit de Gui Patin.*)

ces vastes machines sont propres , commodes , leurs cochers de bonne mine ont l'air de membres du *club du Fouet* , et les laquais lestes et bien vêtus qui paraissent suspendus devant leur portière ouverte , se tenant prêts à aider les arrivans et les sortans du carrosse , ont toujours quelques plaisanteries , quelques *bons mots* à débiter comme le compère de notre polichinelle. Ces diligences de rues sont dans un mouvement perpétuel , et transportent les Parisiens d'une barrière à l'autre en traversant tous les quartiers : partant à la minute , et à si bon marché que pour la petite somme que l'humble ouvrier ne refuserait pas au mendiant , il peut épargner sa peine , s'il est fatigué , et son temps , s'il est affairé.

La découverte de la valeur du temps (souvent l'unique propriété de l'ouvrier) est toute moderne. En encourageant les spéculations tendantes à procurer aux plus humbles classes les douceurs de l'existence , en démontrant aux laborieux l'utilité d'éviter tout exercice qui n'est pas absolument né-

cessaire , et d'employer le plus avantageusement possible chaque minute , on a ajouté à la durée de la vie et augmenté la puissance productive de l'espèce. Dans le bon vieux temps , le paresseux , l'inutile allait seul en carrosse. Quel commentaire sur l'état actuel d'amélioration de Paris (l'*Epitome* de la France) fournissent ces diligences de rues ! commentaire que chacun peut étudier , méditer en parcourant la ville , comme je l'ai fait aujourd'hui. Quel changement dans l'état physique et moral du pays , depuis le règne de Henri III , où quelque ingénieux personnage , de beaucoup en avant de son siècle , inventa une sorte de voiture nommée *côche* , pour barboter dans la boue des rues. A cette innovation un murmure général s'éleva parmi les amis de l'ordre social. Accoutumés à voir le peuple nager dans la crotte jusqu'aux genoux , et la noblesse aller à la cour sur des chevaux et des mules , ils en appelèrent à la sagesse de leurs ancêtres contre cette audacieuse nouveauté. Les présidens et conseillers au parlement présentèrent au roi des requêtes

pour qu'il défendit ces sortes de voitures dans la ville¹. Le roi fit droit à leur demande ; et , ce qu'il y a de plus étrange , c'est que l'édit par lequel il défendit l'usage des coches était réellement dans l'intérêt de l'humanité ; car la plupart des rues de Paris , même jusqu'au temps de Louis XIV , étaient si étroites que les carrosses ne pouvaient y circuler en sûreté , excepté dans les quartiers alors modernes. Henri IV n'avait qu'une seule voiture (l'immortel *mon carrosse*) qu'il prêtait quelquefois à sa femme , brave homme ! et son rival et favori Bassompierre passe pour l'inventeur de fenêtres à glaces qu'il fit pratiquer dans les panneaux de son carrosse , à une époque où posséder simplement un semblable équipage était déjà un signe d'opulence , de prodigalité extravagante et presque une prérogative royale. La manière dont la reine Anne d'Autriche avait coutume d'entasser sa cour , ses meubles , ses provisions mortes et

¹ De ne donner dispense à personne , et de défendre l'usage des coches en cette ville.

vives, dans une seule voiture, prouve à quel point ce qui s'appelait *carrosse* était encore rare à cette époque. La famille royale voyageait évidemment dans une espèce de chariot couvert, sans soupente, ni aucune autre machine pour atténuer les rudes secousses de ces lourds équipages quand ils roulaient sur le pavé grossier confectionné par les esclaves de la *corvée*, les *Mac-Adam* de l'ancien régime, *taillables et corvéables à merci et à miséricorde*.

Je suis frappée de l'idée que les Omnibus modernes sont de terribles obstacles au retour du susdit bon vieux temps, si souvent invoqué. Le plus pauvre manouvrier parisien et sa famille sont voiturés plus commodément, avec plus de luxe que le grand roi — *le roi le plus roi qui oncques fut* — ne l'était au temps de sa gloire.

La *soubrette*, portant les modes du faubourg Saint-Honoré à celui des Invalides, est traînée plus rapidement et plus doucement sur le coussin de sa gondole, que ne l'était le sérail ambulant de Versailles,

quand les reines, mère et femme du roi, ses maîtresses, ses enfans légitimes et illégitimes, suivaient le camp du grand monarque, tous entassés pêle-mêle dans un de ses carrosses. Ces commodités matérielles, qui ne seront pas aisément abandonnées, inspirent à celui qui les possède un certain sentiment de la dignité personnelle de l'homme, de sa *valeur marchande*, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui doit donner au despotisme des embarras infinis. C'est l'homme dénué de tout, l'homme misérable, ignorant, qui constitue la matière brute du pouvoir illimité. Confondre la diffusion des commodités de la civilisation avec le luxe énervant, la concentration de la richesse, et l'indiquer ainsi comme une cause de décadence et d'asservissement général dans un État, c'est une erreur que la plus légère réflexion doit dissiper. Le faubourg Saint-Germain devrait considérer attentivement ce point.

LA RUE DE RIVOLI.

Que les poètes chantent l'Alhambra des Maures, avec ses vallons de myrtes et d'orangers et ses palais de jaspes ; la sublimité des Andes ; la grandeur des Alpes ; la beauté des lacs de Killarney ; mais donnez-moi la rue de Rivoli avec sa vie intellectuelle

et physique. « Le peuple avec lequel on aime à vivre, » dit Catherine Vadé, « est le peuple qui mérite la préférence, » et il en est des localités comme des nations : leur mérite gît dans l'estime de l'occupant et dans leur convenance à ses goûts, à ses fantaisies. Je suis en ce moment logée dans le lieu de la terre où j'établirais par choix mon domicile. A ma première arrivée en France, tout ce que je voyais me frappait par son originalité ; maintenant tout me frappe par le changement, par le contraste avec mes anciennes impressions. Quand notre voiture entra sous la *porte cochère* de l'hôtel de la Terrasse, notre première arrivée au vieil hôtel d'Orléans, rue des Petits-Augustins, me revint en mémoire. Il y avait la différence d'un siècle entre les circonstances que nous observâmes dans ces deux occasions. L'ancien faubourg aristocratique ne diffère pas plus du brillant quartier des Tuileries que leurs habitants respectifs. Il me souvient qu'en roulant dans la cour pavée de l'hôtel d'Orléans, j'avisai un vieux gentilhomme

assis à l'ombre d'une vigne ; il me parut un spécimen de l'émigration restaurée , avec ses cheveux blancs bien poudrés et *accommodés à l'oiseau royal*, ses pantoufles à la turque et sa robe de chambre à *grand ramage*, annonçant des principes aussi gothiques que sa toilette. Il lisait un journal royaliste (qui l'était au moins dans ce temps-là), le *Journal des Débats* ; et après nous avoir salués à notre passage, il nous consigna, par un geste gracieux, aux soins de Pierre le *frotteur*. Je pris ce vénérable personnage pour quelque reste de duc et pair de la vieille école ; mais le frotteur (qui lui-même aurait pu passer pour un figurant de l'Opéra) m'apprit que ce monsieur était *notre bourgeois* (c'est-à-dire le maître de l'hôtel).

En procédant à l'inspection des appartemens offerts à notre choix, Pierre ouvrit avec fracas les deux battans des portes d'un salon, comme s'il allait annoncer une duchesse ; et après avoir ouvert les volets, qui probablement étaient restés fermés depuis le départ des derniers occupans, il s'écria d'un air de

satisfaction : « *Voilà le salon de Madame.* » C'était une triste et vaste pièce. Le rude atouchement du froid *parquet* n'était intercepté par aucun tapis. Un régiment de chaises de grenadiers rangées le long des murs, couverts d'ornemens gothiques, deux *bergères* de cérémonie placées de chaque côté de la caverneuse cheminée, des glaces ternies, des girandoles dont chaque pièce tremblottante avait la largeur et la dimension d'un écu de six francs, une lourde pendule et une table sur laquelle l'édit de Nantes pouvait avoir été signé (car sa forme datait de ce temps-là, et rien n'empêchait qu'elle n'eût figuré dans le cabinet de madame de Maintenon), composaient tout l'ameublement de parure et d'utilité de ce type des vignettes qui ornent les vieilles éditions de Marmontel.

Je soupirai, je haussai les épaules, et je demandai une *femme de chambre* pour me conduire aux chambres à coucher. Pierre ouvrit une autre porte battante et nous fit les honneurs d'une ruche complète de cham-

bres dont chacune était pourvue d'un petit lit de camp.

« Mais il n'y a point de toilette , » dis-je. Ce terme, assez improprement appliqué à une table de toilette , n'était pas du vocabulaire de Pierre. Je m'expliquai ; et il me montra un grand vieux miroir couvert de poussière , placé sur le haut chambranle de la cheminée ; une grosse pelotte brodée à l'antique , suspendue aux branches d'un chandelier ; puis, sur le marbre d'une énorme commode , un petit saladier de faïence et une carafe contenant une *pinte* d'eau bourbeuse. « *Voilà*, » dit-il , « tout ce qu'il faut pour la toilette de madame. » Enfin , je demandai un tapis.

« *Un tapis ! seigneur Dieu !* un tapis pour cacher ce beau *parquet* ! Madame sait-elle pourquoi les Anglais font usage de tapis ? — C'est parce qu'ils n'ont pas de *parquets*. »

« Si vous n'avez pas de tapis , je ne puis rester chez vous. »

« *Ah ! c'est autre chose*, » dit Pierre ; et s'éloignant avec une inconcevable rapidité ,

il rentra au bout d'un instant avec un vieux morceau de tapisserie représentant les amours de Télémaque et d'Eucharis, d'antique mémoire, lequel, après avoir servi à plus de cent Fêtes-Dieu, passait maintenant à mon service.

« Voilà, » dit Pierre en déroulant à mes pieds son trésor de poussière, « voilà, Madame, votre affaire. »

Pour tenter un dernier effort en faveur de notre bien-être, je demandai du feu. Pierre ouvrit ses yeux noirs de toute leur grandeur, et ses regards semblaient dire : *du feu* au mois d'avril ! quand un si beau soleil brille sur la cour au-dessous de nous ! Cependant nous insistâmes. « Mais, » dit Pierre, « il n'y a pas une étincelle dans tout l'hôtel. » — « C'est égal, » dis-je, « vous devez vous procurer une étincelle *ailleurs*. »

« Pardonnez-moi ; c'est l'affaire de votre *valet de place*, » répliqua Pierre.

Le valet de place, qui s'était déjà présenté à notre sortie de voiture et nous avait suivis dans l'appartement, produisit alors une

liste , aussi longue que celle des maîtresses de Don Juan , des matériaux nécessaires pour se chauffer : *braise , briquettes , fagots , bois , etc., etc., etc.*

« Alors , » dis-je , « nous n'aurons du feu que dans huit jours au plus tôt. »

« Pardonnez-moi , » dit le valet , « vous en aurez demain. » Bref , nous trouvâmes que notre hôtel *garni* était *dégarni* de tout ce qui est commode , de tout ce que les Anglais sont accoutumés à regarder comme nécessaire au bien-être personnel ; et que nous étions logés à peu près comme dans une auberge d'Espagne , où l'on ne fournit , en fait d'articles naturels et artificiels , que le soleil et l'abri.

Telle fut notre arrivée en 1816. Voici la contre-partie. A notre entrée dans l'hôtel , en 1829 , nous fûmes reçus par un hôte empressé , tout-à-fait dans le goût de nos aubergistes , en habit noir et court , très-convenable , ainsi que le reste de son costume , à son officieuse activité. Je cherchai des yeux Pierre le frotteur , ou quelque majordome de sa

sorte , et je me vis entourée d'un essaim de chambrières , lestes et propres , que , sans leur accent et leur tablier français , j'aurais prises pour les filles de service du *Ship* , à Douvres. L'appartement auquel nous fûmes conduits par *mon hôte* et ses aides , était une véritable boîte à compartimens aussi bien fermante qu'un coffret de la Chine. On y voyait du feu dans chaque cheminée , des tapis sur tous les planchers , des chaises mobiles , des glaces réfléchissantes , des sofas pour se reposer mollement , des tabourets pour se casser le cou ; en un mot tout le fatras confortable et toutes les commodités incommodes de ma cabane de Kildare-street. Les cabinets de toilette n'étaient pas moins complets , avec des vases où l'on pouvait nager , de l'eau en quantité suffisante pour mettre une chaloupe à flot , des psychés aussi élégantes que leur nom ; et tout cela en vue des tilleuls et des marronniers des Tuileries. La scène mouvante que l'on avait sous les yeux valait à elle seule la peine du voyage. Des équipages royaux remplis par leurs au-

gustes possesseurs marchaient de front avec les omnibus et les vélocifères ; des calèches , des cabriolets attendaient aux portes du jardin les dandies anglais, les merveilleux français qu'ils y avaient amenés ; des diligences arrivant et partant , enfin, la masse énorme de voitures que la chaussée d'Antin et les boulevards envoient aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne , pour la promenade du matin ; c'était le mouvement de Piccadilly et le bruit de la rue de Tolède¹.

Demi-heure après notre installation , nous avons fait notre toilette et nous étions assis , à l'heure indue de huit heures , où tous les fourneaux de Paris sont ordinairement froids, autour d'un dîné si confortable, que nous en inférâmes « de grands changemens chez les restaurateurs. »

¹ Un des changemens les plus remarquables qui aient eu lieu dans les habitudes françaises, est indiqué par la multiplicité des voitures conduisant dans les villages voisins de Paris. Vingt voitures partent maintenant pour une station à laquelle une seule suffisait en 1816.

PREMIERS JOURS A PARIS.

ANCIENS AMIS.

LES années, les heures ne sont pas des mesures certaines de la durée de la vie. Une longue vie est celle dans laquelle nous vivons à tous les instans et nous nous sentons vivre. C'est une vie composée de sensations fortes, rapides, variées, mères des impres-

sions durables et des combinaisons d'idées fécondes ; une vie où les sentimens conservent leur fraîcheur à l'aide des associations du passé, où l'imagination est sans cesse éveillée par une suite d'images ; une vie qui, en nous faisant sentir les bienfaits ou le fardeau de l'existence, nous donne toujours la conscience que nous avons un *être*. Tout ce qui n'est pas cela n'est rien, ou plutôt c'est la matière brute de la vie, qui a besoin d'être cultivée, dirigée vers des objets intellectuels ; c'est le charbon ou la coquille d'huître, identiques avec le diamant et la perle, mais qui manquent de ce lustre, de ce poli auquel ils doivent toute leur valeur.

La somme de sensations et d'idées que nous avons reçues dans le court espace de temps écoulé depuis notre arrivée à Paris vaut au moins vingt ans d'existence ordinaire. De vieilles amitiés ravivées, de nouvelles amitiés fondées, et les changemens empreints sur tous les objets de goût, sur les sentimens, sur les opinions, durant l'intervalle de notre absence, nous laissaient à peine une minute

pour respirer et réfléchir. Je n'ai pas eu encore le loisir de noter une seule impression pour mon propre amusement, ou peut-être pour celui d'un monde qui, l'on doit l'avouer, n'est pas très-difficile à amuser.

Toutefois, la brillante aurore de mon retour dans le pays de ma prédilection ne s'est pas levée sans nuages; un brouillard a traversé son horizon, et le jour de la bienvenue cordiale que j'ai reçue dans la capitale de l'intelligence européenne, a été troublé par une larme que le plus brillant soleil de bonheur ne pouvait ni dessécher dans sa source, ni empêcher de couler.

Le matin de mon arrivée, je pris mon ancien livre de visites de 1818 pour y chercher les adresses de mes amis et connaissances, et leur envoyer des billets et des cartes, suivant l'usage parisien. Le premier nom que mes yeux rencontrèrent sur cette liste me causa le même frissonnement, le même serrement de cœur que je sentis en brisant le cachet noir de la lettre où l'on m'annonçait la mort inattendue de celui qui le portait. La

première main qui avait coutume de saluer notre retour en France était celle de Denon ; le premier sourire qui nous donnait l'assurance d'un accueil amical était celui de Denon ! D'autres mains se sont étendues vers nous cette fois ; d'autres sourires nous ont exprimé la même bienveillance ; mais nous ne verrons plus les siens !

L'ancien caractère français , sous son plus heureux aspect , était conservé dans la personne de Denon. La bonté , la courtoisie , la franchise , la gaieté , l'esprit , rendaient non-seulement sa société aussi agréable qu'instructive , mais en faisaient le meilleur , le plus obligeant des amis. Sa conversation brillante et variée était un livre dans lequel « les hommes pouvaient lire de singulières choses. » Page , envoyé , gentilhomme de la chambre de Louis XV , ami de Voltaire , intime de Napoléon , historien-voyageur de l'Égypte moderne , directeur du musée de Paris , quand Paris était le musée du monde , tour à tour courtisan , diplomate , auteur , artiste , antiquaire ; il avait passé par les épreuves

des plus grands changemens sociaux , et les avait passées en conservant des principes inaltérables , une sensibilité jeune et vive. Denon avait tous ces mérites ; mais quand il ne les aurait pas tous possédés, quand il n'aurait même possédé aucun d'eux , il en aurait eu encore un bien grand pour moi. Il *me* convenait ; je *lui* convenais. Les mêmes folies nous faisaient rire ; les mêmes crimes nous attristaient. Il y avait entre nous cette sympathie qui , malgré la disparité d'âge et de talent , peut former , entre le grave et le frivole , ces liens si doux à serrer , si amers à rompre ! Quand je passai ma plume sur ce nom historique et précieux , il me sembla jeter de la terre sur la tombe de mon ami.

Le nom que j'aperçus ensuite était celui de ma vieille et excellente amie madame de Villette , la *belle et bonne* de Voltaire , et pour moi le chaînon qui unissait le dernier âge à l'âge présent ; elle aussi avait disparu pour toujours ! Puis vinrent Ginguené , Talma , Langlois , Lanjuinais ; mais je fermai le livre , et , avec les sentimens de Mac-

beth quand il détourne les yeux du miroir magique , je m'écriai involontairement : « Je n'en verrai pas plus ! » Ainsi, détournant ma vue du passé autant qu'il m'était possible , et me livrant à l'espoir de l'avenir sous l'influence d'un climat qui développe une sensibilité plus vive que profonde , j'ouvris ma fenêtre au soleil , à l'air frais , qui m'apportèrent un torrent de lumière et de parfums. Je songeais à ceux que la mort m'avait laissés , surtout au plus grand de tous , à Lafayette ; à plusieurs autres amis illustres que le temps avait épargnés pour le bien et la gloire de leur patrie , offrant , chacun dans sa sphère , un modèle du génie et des vertus regardés dans tous les pays , dans tous les âges , comme le *nec plus ultra* de l'excellence humaine.

ANCIEN ET NOUVEAU PARIS.

Il faut avoir vu beaucoup dans cette grande capitale pour croire avoir vu quelque chose. Il faut qu'un étranger se contente longtemps d'observer les superficies, avant que le temps et les occasions lui fournissent le moyen de pénétrer les profondeurs, d'ana-

lyser les élémens. Aujourd'hui, mes diverses petites affaires, mes devoirs sociaux, mes plaisirs, m'ont conduite, à l'aide de chevaux de louage parisiens (que leur patience à supporter la fatigue met presque au niveau des machines à vapeur), dans presque tous les coins de Paris. Charmante ville! chaque maison est un monument, chaque quartier a ses annales; les pierres même, comme celles de Rome, sont de l'histoire incorporée. Les noms des rues indiquent les époques diverses, les temps où la bigoterie détruisait le genre humain, et ceux dans lesquels la philosophie travaillait à son bien-être. Dans les étroites ruelles et les sombres édifices des anciens *quartiers*, que d'alimens pour la méditation! La fièvre, la peste, la mort subite, semblent planer sur ces intérieurs mal-propres, mal aérés. On ne peut parcourir sans horreur les descriptions fidèles de l'ancien Paris¹. La seule énumération de ses lo-

¹ « Des rues étroites et tortueuses, telles qu'on en voit encore dans les plus anciens quartiers de cette

calités trahit un état de choses aussi déplorable au moral qu'au physique. La rue *Malvoisin*, conduisant à la rue *Coupe-gorge*, la *Vallée de misère*, la rue *Vide-gousset*, montrent le manque de sécurité, le malheur d'un peuple barbare et indiscipliné. Dans les grandes et populeuses cités rien ne favorise plus le crime que ces obscures retraites où peuvent se cacher les malfaiteurs, les vicieux. L'axiome de Comus, que c'est le *grand jour* qui fait le crime, est passable en poésie, mais détestable en philosophie. Le grand jour révèle le crime, et en le révélant il l'humilie et le confond. Quand Paris était en général ce que sont encore ces vieux quartiers, toutes sortes de violences étaient publiquement commises dans ses rues. « *Chose étrange*, » — s'écrie le naïf L'Estoile, l'historien d'Henri IV, — « *chose étrange de dire*,

ville et notamment dans celui qui est au nord de Notre-Dame, bordées (si l'on en excepte les édifices publics) de tristes chaumières, dénuées de pavé, pleines d'immondices, jamais nettoyées, bourbeuses, malsaines, etc. » — Dulaure.

que dans une ville telle que Paris se commettent avec impunité des villainies et brigandages tout ainsi que dans une pleine forêt¹. » Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, des troupes de bandits organisées, portant des masques et des dagues, poignardaient et volaient les passans, pillaient les maisons en plein jour, dévalisaient les bateaux sur la Seine, au-dessous des fenêtres du palais du roi, et se retiraient, sans être inquiétés par les autorités, dans leurs repaires des faubourgs. Telle était la bande bien connue qui, sous le nom des *mauvais garçons*, offrit un exemple de rapacité triomphante² que les

¹ Ainsi l'Homère de Cartouche dit :

Dans Paris, ce beau lieu toujours si fréquenté,
Personne ne pouvait marcher en sûreté ;
Cartouche et ses suppôts, de richesses avides,
Remplissaient la cité de vols et d'homicides ;
Les archers les plus fiers et les plus valeureux,
Abattus, consternés, n'osaient marcher contre eux.

² Le 12 août 1659, le procureur-général se plaint au Parlement de ce que des soldats, débandés de

princes eux-mêmes, au lieu de la punir, imitaient dans des vues de plaisir ou de vengeance.

Dans les rues claires, spacieuses, du moderne Paris, les chances d'impunité et de secret sont infiniment diminuées, et les bienfaits de la philosophie moderne ne se montrent pas moins dans la destruction des

l'armée du roi, joints à des vagabonds, s'étaient rendus à Paris, et, d'accord avec les filous ordinaires de cette ville, commettaient plusieurs vols tant de jour que de nuit. (Registres du parlement.)

Cet état de brigandage des basses classes était encouragé par l'exemple des nobles privilégiés que le roi lui-même autorisait dans leurs fréquens assassinats, par le pardon qu'il accordait souvent si injustement. En 1656, René de l'Hôpital fit mourir un ecclésiastique, afin d'avoir son bénéfice, de concert avec un procureur fiscal qui voyageait ainsi que lui avec cet infortuné. Il obtint grace de ce crime parce qu'il était fils du maréchal de l'Hôpital, ami du cardinal Mazarin. « Il y a bien d'autres exemples (dit un historien moderne), de pareils attentats contre l'ordre civil et moral, dont on peut accuser la mémoire de Louis XIV. »

causes physiques du crime, par l'amélioration de la condition du peuple, qui l'élève au-dessus des tentatives criminelles, que dans le perfectionnement des lois, mieux adaptées à garantir les membres paisibles de la société, de la violence et de l'injustice des grands ou des petits perturbateurs.

Dans le siècle de Louis XIV, le *siècle d'Auguste* de la France, où les poètes furent pensionnés, où la *langue fut fixée*, comme disent les classiques modernes (c'est-à-dire quand le roi fixa également les bornes de sa capitale et celles de l'esprit de ses sujets), l'ignorance du souverain et des ministres était si grande qu'une tentative pour étendre les limites de la métropole encombrée, paraissait un attentat contre la prérogative royale. Le dix-septième siècle s'appuyait des précédens du seizième et du quinzième, pour la propagation de la peste; car Henri II, en 1548, fit un édit pour empêcher d'agrandir la ville en bâtissant au-delà de ses murailles; Louis XIII en fit un semblable en 1638; et Louis XIV dans son Conseil arrêta que les

bornes de Paris et des maisons qui avaient été construites en dehors de ces bornes seraient déterminées. Un autre acte déclare que les propriétaires de ces maisons pourront les conserver, à la charge de payer une taxe du dixième environ de leur valeur, et que l'on démolira celles dont les possesseurs n'auraient pas payé la somme prescrite dans un temps donné. Or, à cette époque les habitans de Paris étaient logés jusque sur les ponts, alors encombrés de bâtimens, et jusque sous les combles des maisons. Quand on se rappelle le nombre prodigieux de couvens fondés dans les murs de cette ville par Louis XIV, sa mère, sa femme, ses maîtresses ; que ces vastes édifices, accompagnés de cours, de jardins spacieux, étaient pris sur le terrain assigné pour la résidence des citoyens ; — que la cour attirait dans la capitale toute l'ambition, toute la richesse des provinces ; — que les parlemens et les autres cours de justice remplissaient la ville de plaideurs, de témoins ; — que les académies, les bibliothèques en faisaient le centre de la lit-

térature et des sciences ; — que l'accroissement des divertissemens publics et la magnificence de la noblesse quadruplaient la population par le nombre d'étrangers qu'ils attiraient et la forçaient à « déborder son enceinte , » — ou a peine à croire que le gouvernement ait fait des lois si mal conçues, ait si grossièrement ignoré les besoins les plus évidens de l'État. Cependant c'est là , dit-on , le siècle intellectuel par excellence. Une tragédie de Racine , une Oraison de Bossuet ont été regardées comme des preuves d'un avancement au-delà duquel le génie humain ne pouvait plus s'élever.

Tous les ouvrages de ce règne fastueux sont des monumens de l'orgueil sans bornes, de l'égoïsme de celui qui donna au siècle son

« Les maisons semblent bâties par des philosophes plutôt que par des architectes , tant elles sont grossières en dehors ; mais elles sont bien ornées en dedans. Cependant elles n'ont rien de rare que la magnificence des tapisseries dont les murailles sont couvertes. » (*Physionomie de Paris au dix-septième siècle* , par un voyageur italien.)

caractère. Même l'élargissement de la rue de la Ferronnerie , qui avait par son manque de largeur favorisé les assassins de Henri IV, fut marqué par un de ces hommages exigés en toute circonstance par l'insatiable vanité de Louis XIV ; et son buste , coiffé de la volumineuse perruque obligée , fut placé à l'un des coins de cette rue. Toutes les améliorations avaient pour but le roi et sa noblesse qui , renfermés dans des palais isolés du reste de la ville par leur entourage de cours et de jardins , ne s'apercevaient pas de la misère des citoyens relégués dans leurs rues étroites et leurs sales habitations exposées aux inondations de la Seine, qui très-souvent entraînaient les maisons bâties sur les ponts et les quais , et aux ravages de la peste qui , sous diverses formes , remplissait ces hôpitaux , l'honneur du monarque dont le mauvais gouvernement les avait rendus trop nécessaires.

Dans les perfectionnemens qui frappèrent mes yeux en traversant Paris ¹, je remar-

¹ Un mémoire fort étendu a été fait avec beau-

quai que la plupart étaient plus à l'avantage du peuple qu'à celui des privilégiés. De vieilles rues ont été élargies ou démolies, on en a construit de nouvelles d'une largeur suffisante. Des portiques offrent des abris commodes; des passages facilitent les communications; des trottoirs s'élèvent de tous côtés, continus dans les nouvelles rues, interrompus dans les anciennes¹.

Il est remarquable que, tandis que l'échelle de l'architecture domestique descend

coup d'habileté par le comte de Chabrol, sur les améliorations et embellissemens dont Paris est susceptible et qu'on se propose d'exécuter progressivement. L'exécution de ces plans augmentera la superficie des rues de Paris de 396,481 mètres carrés; celle des quais, de 21,516; celle des places, de 16,012.

¹ Dans les anciennes rues on a donné trois ans aux propriétaires pour établir des trottoirs; et l'on m'a dit que pendant les deux premières années les frais seraient supportés en partie par la ville. Comme le terme fixé pour le complément de cette opération n'est pas écoulé, l'état inégal du pavé montre le degré respectif d'activité de chaque maître de maison.

à Paris au niveau convenable à de petits propriétaires, les demeures des citoyens de Londres s'améliorent en sens inverse. Le besoin d'air et d'espace est comme un nouveau sens manifesté chez les habitans de cette ville; et les réglemens de police ne sont plus nécessaires pour que chacun se conforme à ces conditions essentielles du bien-être physique dans les constructions.

Les riches marchands de Londres ne voudraient plus habiter, comme leurs ancêtres, les ruelles, les allées aiguës dans lesquelles leurs magasins sont établis; ils ont éinigré à l'ouest de la ville, où ils occupent les nombreuses places qui font l'ornement particulier de notre moderne capitale. L'ouverture de la rue du Régent, et d'autres améliorations semblables que l'on exécute maintenant dans notre métropole, sont d'accord avec l'opinion publique, les besoins et les vœux du peuple envers lequel ces changemens sont un acte de déférence. En Angleterre, comme en France, le *tiers-état* prend tous les jours plus d'importance, et le gouverne-

ment est forcé de porter son attention sur la santé , le bien-être de cette classe Il est cependant déplorable d'être obligé d'ajouter que l'influence des taxes excessives se montre dans notre pays sous mille formes de gêne ou de souffrance auxquelles les Français sont bien moins exposés. A cette cause doit être attribuée la dimension lilliputienne des maisons de nos artisans ; et , ce qui est pis , l'insuffisante et périlleuse matière dont elles sont construites. Il en résulte des incendies , trop souvent accompagnés de la perte de la vie des habitans. Ces maisons , composées de planches rendues aussi minces que des lattes , pour éviter la surcharge de l'impôt , peuvent être comparées à des bottes d'allumettes ; et l'on dirait qu'un logis moderne de cette espèce est calculé pour être enflammé dans le moins de temps possible à la première application d'une étincelle. La quantité de valeurs annuellement détruites de cette manière est hors de toute proportion avec celle de l'impôt ; il est donc complètement onéreux pour l'État. Mais le démon

fiscal est aveugle et mauvais calculateur ; il a besoin d'être souvent tancé par le *maître* pour empêcher son activité de dépasser les bornes convenables.

L'élégante rue de Rivoli est un monument qui justifie la révolution et montre , dans la comparaison de son état actuel avec celui qui l'a précédé , les immenses bienfaits que cet événement tant calomnié a répandus sur l'humanité. Sous Henri III , le terrain sur lequel la rue de Rivoli est bâtie , était occupé par l'un des plus riches couvens du puissant ordre des Capucins ¹. Vers la fin du seizième siècle , quand les progrès du protestantisme donnèrent de nouvelles alarmes aux cours intrigantes d'Espagne et de Rome , elles résolurent de renforcer les cohortes des apôtres et des ministres du catholicisme , par l'établissement d'un ordre qui obtiendrait sur la conscience du peuple la même in-

¹ Là se trouvait aussi un couvent des Feuillans , duquel une des terrasses des Tuileries a pris son nom.

fluence que les jésuites, plus éclairés et plus astucieux, exerçaient sur l'aristocratie et les souverains de l'Europe. Le superstitieux et débauché Henri III, adonné à tous les vices, en même temps qu'il pratiquait tous les rites de la bigoterie, se prêta à l'exécution des plans du Vatican et de l'Escurial, qui aboutirent enfin à son propre assassinat par l'un de leurs agens. L'ordre des Capucins, ainsi introduit en France, fut richement doté et pris sous la protection et sauvegarde spéciale du roi. « Leur couvent, situé rue Saint-Honoré, avec ses cours, ses jardins et son église, s'étendait jusqu'aux murs du palais royal des Tuileries, et constituait la plus magnifique de toutes les capucinières du royaume. Cent vingt moines et leurs dépendans y vivaient comme des princes; et leur gouvernement despotique était hors des atteintes des lois et du souverain. La consommation de leur table, constatée par leurs propres livres, passe toute croyance; et leurs *quêteurs*, qui tous les jours exploraient les rues de Paris en demandant l'aumône

aux citoyens , levaient ainsi une contribution exorbitante sur l'industrie de la ville. »

Le pouvoir de ces moines fut attaqué , et les ténèbres qui couvraient leurs crimes furent pénétrées par les premières étincelles de ces lumières dont le plein éclat dissipera enfin toute ancienne erreur , toute ancienne tromperie. En 1761 , les vices et les querelles de ces pères et les scènes scandaleuses qui en résultèrent , donnèrent lieu à une poursuite judiciaire. L'attention de la nation une fois éveillée mena à d'autres recherches. La procédure mit au jour des énormités impossibles à supposer. Des crimes prouvés , des horreurs dévoilées , rendirent cette maison l'objet du mépris populaire. Au commencement de la révolution elle fut la première dévouée à l'exécration publique ; et l'assemblée nationale , en 1790 , chargea la municipalité d'en faire évacuer les bâtimens pour établir des bureaux d'administration sur l'emplacement de ce vaste et autrefois impénétrable asile monacal.

Pendant le règne de Louis XVI , ce règne

de faiblesse , d'incertitude , de projets conçus par la sagesse et ajournés par l'indolence , le déblaiement des quartiers insalubres de Paris fut discuté, mais seulement discuté. Dans les premières périodes de la révolution , il n'y avait ni temps ni argent à employer à de telles fins. Les revenus de la nation étaient entièrement absorbés par la guerre, dans laquelle il fallait triompher ou périr. Les ruines du couvent des Capucins continuèrent donc à présenter des amas de décombres entremêlés de murs grossiers et de cahuttes bâties jusqu'auprès des portes des Tuileries, que les moyens pécuniaires des gouvernemens directorial et consulaire ne leur permettaient pas de faire disparaître. Ce ne fut qu'en l'année 1804 que le grand *embellisseur* des villes , Napoléon Bonaparte , dirigea son attention sur cette place et fit enlever enfin les restes de la *grande capucinière*. Alors on vit les rues de Rivoli , de Castiglione , du Mont-Thabor , s'élever comme par enchantement avec leurs arcades et leurs portiques , au grand avan-

tage de la capitale, sous le rapport de l'ornement, de la facilité des communications, de la santé et du plaisir.

A notre premier voyage à Paris, ce plan magnifique n'avait eu qu'un commencement d'exécution. La rue de Rivoli, encombrée d'échafauds et de pierres de taille, ressemblait à une grande carrière. A présent ce beau monument du perfectionnement français est achevé; la rue de Rivoli, avec les beaux jardins qu'elle domine, et sa superbe vue du palais des Tuileries aux Champs-Élysées, est moins le témoignage triomphal de la victoire que son nom rappelle, que celui de l'avancement physique et moral qu'ont produit sur le peuple quelques années d'un gouvernement où sa propre volonté entre pour quelque chose.

En comparant l'aspect de la scène actuelle avec les *oubliettes* et les *vade in pace*¹ qui

¹ *Vade in pace*, était la formule, d'une révoltante hypocrisie, que les capucins employaient pour prendre congé du malheureux qu'ils faisaient murer

peuvent avoir jadis occupé la place du cabinet de toilette élégant dans lequel j'écris ces notes , le contraste paraît si frappant , si terrible , que la sensibilité et l'imagination cherchent à se réfugier dans la croyance que de telles horreurs n'ont jamais existé. Mais l'histoire ne laisse pas une telle ressource à notre sympathie ; et si les vœux impies d'un parti pouvaient une fois encore ramener les *frères anges* des Capucins , ce hodoir reviendrait peut-être un *in pace* , où quelque fille rebelle de l'Église et de l'État , telle que moi , expierait sa révolte contre les maximes orthodoxes de l'ordre social , comme j'ai expié le même péché dans le *carcere duro* des journaux ministériels.

tout vivant , pour transgression des statuts de leur ordre.

LE GÉNÉRAL LAFAYETTE.

EN lisant la peinture audacieuse et mensongère que le *Quarterly Review*¹ a faite

¹ « Mais les principaux dieux de son idolâtrie sont d'abord le vain, le faible, le présomptueux radoteur Lafayette, qui après avoir, pour satisfaire sa vanité,

du général Lafayette en rendant compte de *La France*, on a peine à croire qu'un pareil tissu de calomnies, démenties par l'histoire et par tant de témoins contemporains, ait jamais pu être offert au public anglais, pour abuser de sa faiblesse, insulter à son ignorance de l'opinion européenne. Cependant ce portrait de l'idole de deux grandes nations, de l'ami de Washington, de Jefferson, de Fox et de La Rochefoucauld, et celui qui fut respecté par Napoléon, loué par Charles X, de l'homme le plus vertueusement illustre de son siècle et de son pays, du caractère politique le plus conséquent de l'histoire ancienne et moderne ; ce portrait, dont chaque touche est une fausseté, fut risqué par l'organe salarié du gouvernement, et reçu sans examen par le peuple anglais ! De quelle fange d'es-

insulté le roi et renversé le trône, s'enfuit basement devant l'orage qu'il avait suscité, et ne reparut dans les affaires publiques que pour prendre place au champ-de-mai de Bonaparte. »

Voyez *Quarterly Review*, sur *La France*, Avril 1817.

clavage , de préjugés , de folies , de suffisance basse, l'Angleterre a su se débarrasser depuis cette époque si récente , où de telles choses pouvaient être risquées et où leurs auteurs étaient récompensés et encouragés par un public mystifié !

Sans chercher dans les annales de la France moderne le portrait politique de Lafayette, on peut consulter plusieurs esquisses dispersées en différens ouvrages écrits par des auteurs de talens , de pays et de sentimens divers , qui tous s'accordent à le représenter comme l'un des plus vertueux caractères publics et privés qui aient jamais honoré l'humanité. J'ai moi-même donné quelques anecdotes sur cet homme extraordinaire , dans mon premier ouvrage sur la France ; mais l'état présent de ce pays ne pourrait être fidèlement peint si l'on omettait de parler de son plus grand citoyen ; et l'exemple qu'il offre au monde est d'une valeur trop inestimable pour qu'il soit nécessaire de faire aucune apologie , avant d'entrer dans plus de détails à son sujet. Je vais

donc offrir un portrait biographique de Lafayette depuis ses premiers efforts en faveur de la liberté jusqu'à l'époque où j'eus l'honneur de le connaître et d'acquérir une amitié, de jouir d'une correspondance qui continueront long-temps, je l'espère, à faire notre gloire et notre bonheur.

Le général Lafayette naquit en Auvergne, le 6 septembre 1757, et fut élevé au collège Duplessis, à Paris. Dans sa dix-septième année il épousa la fille du feu duc de Noailles, petite-fille du grand et excellent chancelier d'Aguesseau. Sa fortune était considérable, son rang des premiers de l'Europe, sa parenté lui donnait l'appui des principaux personnages de la cour de France ; et son caractère individuel, les manières franches, aimables, bienveillantes qui devaient un jour le distinguer et lui donner sur l'esprit des hommes un empire si extraordinaire, le rendirent de bonne heure très-influent sur les sociétés dans lesquelles il se trouvait.

Ce fut à cette époque que ses pensées et ses sentimens se tournèrent vers la lutte que

les colonies américaines soutenaient contre leur métropole. Rien n'était moins propre à tenter un homme qui eût été dominé par des sentimens personnels que la position des États-Unis dans ce moment. Leur armée était en retraite ; leur crédit en Europe totalement perdu , et leurs commissaires , auxquels Lafayette persistait à offrir ses services , furent obligés de lui avouer qu'ils ne pouvaient lui fournir des moyens de transport convenables. « Alors , » dit-il , « j'achèterai et j'équiperai un vaisseau moi-même. » Il le fit ; et ce vaisseau fut envoyé dans le port d'Espagne le plus voisin , pour le mettre hors de la portée du gouvernement français. Il était déjà en route pour s'embarquer quand sa romanesque entreprise fut connue ; et l'effet en fut plus grand qu'on ne l'aurait imaginé. A l'instigation de l'ambassadeur anglais , on envoya l'ordre de l'arrêter ; et la *lettre de cachet* l'atteignit à Bordeaux , où il fut pris ; mais , à l'aide de quelques amis , il s'échappa déguisé en courrier , et passa la frontière trois ou quatre heures avant que ceux qui le pour-

suivaient y arrivassent. La sensation produite par son apparition aux États-Unis fut encore plus grande que celle qu'avait excitée son départ en Europe. Cet événement sera toujours regardé comme un des plus importants, des plus décisifs de cette guerre ; et ceux qui l'ont vu peuvent seuls se faire une juste idée de l'impulsion que cette circonstance donna aux espérances d'un peuple qu'une suite de désastres avaient presque découragé.

Immédiatement après son arrivée , Lafayette reçut l'offre d'un commandement dans l'armée américaine , qu'il refusa avec une rare modestie. Pendant tout le cours de son service , il parut désireux de prêter un secours désintéressé à la cause qu'il avait embrassée. Il commença par habiller et armer un corps à ses dépens, ensuite il entra comme simple volontaire sans solde dans les rangs américains. Par un vote du congrès , en juillet 1777, il fut nommé major-général , et fut blessé en septembre de la même année , à Brandywine. En 1778 , il fut employé à la

tête d'une division ; et après avoir reçu les remerciemens du congrès , il s'embarqua en 1779 , à Boston , pour la France , où ses services lui semblaient devoir être plus utiles qu'en Amérique.

Il arriva à Versailles le 12 février , et eut le même jour une longue conférence avec le premier ministre Maurepas ; mais il ne lui fut pas permis de se présenter au roi , pour le punir d'avoir quitté la France sans permission , et on lui enjoignit de ne voir que ses parens : cependant comme , par sa naissance et son mariage , il était allié à presque toute la cour , et que l'on se portait en foule à son hôtel , cet ordre lui causa peu de gêne. Par ses soins assidus le traité entre l'Amérique et la France , alors seulement projeté , fut hâté et rendu efficace en faveur de la première : car il travailla sans relâche à obtenir de son gouvernement une flotte et des troupes ; et cet objet une fois obtenu , certain d'être bientôt suivi par le comte de Rochambeau , il traversa encore l'Atlantique , et rejoignit l'armée américaine en 1780. Il communiqua au gé-

néral en chef les importantes nouvelles qu'il apportait, et prit le commandement d'un corps d'infanterie de deux mille hommes qu'il équipa en partie à ses frais, et qui devint, par la sage discipline qu'il y établit et par ses constans sacrifices, le meilleur corps de l'armée. Sa marche forcée en Virginie (après avoir emprunté deux mille guinées sur son propre crédit pour suppléer aux premiers besoins des troupes), la délivrance de Richemond, sa campagne contre Cornwallis, enfin le siège de York-Town, et l'assaut et la prise de cette place en octobre 1781, sont des preuves de ses talens comme général, et de son dévouement aux États-Unis.

Le congrès avait déjà plusieurs fois reconnu ses services; mais quand il retourna en France en novembre 1781, il prit une résolution dans laquelle il est dit, parmi d'autres expressions honorables, que leurs ministres, dans l'étranger, conféreraient avec lui sur les affaires de leur pays : marque de confiance et d'estime dont il s'est vu peu d'exemples.

Une brillante réputation l'avait précédé en France. La cause de l'Amérique était devenue populaire en ce pays ; l'on se pressait sur les pas du défenseur de cette cause dans les rues , dans les promenades ; et pendant le voyage qu'il fit pour se rendre à sa terre dans le sud , les villes qu'il traversa lui rendirent des honneurs civiques : les fêtes qui lui furent données à Orléans l'y retinrent une semaine.

Cependant il insistait constamment auprès du gouvernement sur la nécessité politique d'envoyer de nouvelles troupes en Amérique , et le comte d'Estaing reçut enfin l'ordre de se tenir prêt à faire voile pour les États-Unis , aussitôt que Lafayette l'aurait joint. Quarante-neuf bâtimens et vingt mille hommes étaient rassemblés à Cadix à cet effet , quand la paix rendit tout effort subséquent inutile. Ce grand événement fut annoncé en France par une lettre de Lafayette, datée de Cadix , le 3 février 1783.

Sur l'invitation pressante de Washington , Lafayette repassa encore l'Atlantique en 1784 ; mais son séjour en Amérique fut court ,

et quand il la quitta pour la troisième et , comme il le croyait alors , pour la dernière fois , le congrès nomma une députation , composée d'un membre de chaque État , qui devait prendre congé de lui au nom du pays , et l'assurer que le peuple des États-Unis « ne cesserait jamais de l'aimer , de l'honorer , de s'intéresser à sa gloire , à son bonheur , de l'accompagner partout de leurs vœux les plus ardents. » Il fut encore arrêté que le congrès écrirait une lettre au roi T. C. pour lui exprimer la haute estime qu'il conservait pour le mérite et les talens de Lafayette , et le recommander à la faveur de S. M.

En 1785 il passa quelque temps en Prusse , pour voir les troupes de Frédéric , et reçut de ce monarque un accueil honorable ; mais les grands événemens qui commençaient en France l'y rappelèrent bientôt. Il s'occupa (sans succès) , avec Malesherbes , de faire rendre aux protestans français leurs droits civils. Sa voix fut la première qui s'éleva dans son pays contre le commerce des noirs ; et dès lors il employa des sommes considérables

à acheter des esclaves et à les faire élever convenablement pour l'émancipation.

En février 1787 s'ouvrit l'assemblée des notables, et Lafayette, par son influence, imprima aux délibérations de cette assemblée un caractère de hardiesse réformatrice très-extraordinaire pour le temps. Il proposa de demander la suppression des lettres de cachet ; il proposa de plus (et ce fut la première fois que ce mot, qui marque un pas si important vers un gouvernement délibérant régulier, fut prononcé en France), la convocation des *représentans* du peuple.

Lafayette ne se distingua pas moins aux états-généraux assemblés en 1789, et réunis de nouveau sous le nom d'assemblée nationale. La *déclaration des droits* adoptée par l'assemblée, pour être présentée à l'acceptation du roi, fut rédigée par lui. Le 14 juillet, au moment même où l'on prenait la Bastille, il fit une motion sur la responsabilité des ministres, qui fut décrétée ; et il fournit ainsi l'un des élémens les plus importans d'une monarchie représentative. Deux jours après,

il fut nommé commandant de la garde nationale de Paris.

Ce grand commandement militaire , joint à son influence personnelle plus grande encore , le mettait également en contact avec la cour , le roi et le peuple ; position aussi délicate que difficile. Toutes choses tendaient au désordre , à la violence. La populace des faubourgs (alors la plus dégradée de France) s'arma dans le dessein d'aller à Versailles forcer le roi à venir résider à Paris.

La garde nationale se proposait d'accompagner cette sauvage multitude , mais Lafayette s'opposa à cette résolution , quoiqu'elle eût été approuvée par la municipalité ; ce fut seulement quand il vit plus de cent cinquante mille personnes des deux sexes courir sur la route de Versailles , avec des armes et même des canons , qu'il consentit à demander aux autorités l'ordre de marcher , et qu'il se rendit au poste devenu celui du danger , celui qu'il croyait de son devoir d'occuper.

Il arriva à Versailles à dix heures du

soir, après avoir enduré des fatigues incroyables, tant à Paris que sur la route, pour aller d'une place à l'autre contenir la multitude. « Le marquis de Lafayette, » dit madame de Staël, « entre enfin au château, et traversant la pièce où nous étions, se rendit chez le roi. Il avait l'air très-calme : personne ne l'a jamais vu autrement. Il demanda les postes intérieurs du château pour en garantir la sûreté ; on se contenta de lui accorder ceux du dehors. » Lafayette répondait donc de ceux-ci, mais de rien autre ; et son engagement fut rempli avec une fidélité que les circonstances rendaient aussi difficile que dangereuse. Entre deux et trois heures, la famille royale alla prendre quelque repos. Lafayette s'endormit aussi, harassé des travaux de la journée. A quatre heures et demie la populace pénétra dans le palais, par un obscur passage intérieur que l'on avait négligé de fermer, et qui ne se trouvait pas dans la partie du bâtiment confiée à Lafayette, lequel, se hâtant d'accourir avec des gardes nationaux, pro-

tégea les gardes-du-corps et sauva la vie des princes.

Aussitôt qu'il fit jour la même multitude furieuse remplit le vaste espace de la cour de marbre, appelant à grands cris le roi pour qu'il vînt demeurer à Paris, et la reine pour qu'elle se montrât au balcon. Le roi déclara qu'il avait l'intention de se rendre dans sa capitale; mais Lafayette craignait pour la reine au milieu de cette foule en fureur. Il alla à cette princesse et lui demanda si elle était décidée à suivre le roi; sur sa réponse affirmative, il la conjura de se montrer d'abord avec lui sur le balcon. — « Êtes-vous positivement déterminée? » lui dit-il. — « Oui, Monsieur. » — « Consentez alors à venir sur le balcon, et souffrez que je vous accompagne. » — « Sans le roi? » dit-elle en hésitant. « Avez-vous remarqué leurs menaces? » — « Oui, Madame; mais osez vous confier à moi. »

Quand ils parurent ensemble, les cris de la foule rendirent impossible de se faire entendre. Il fallait donc parler aux yeux; et, se

tournant vers la reine , Lafayette baisa simplement sa main devant cette immense multitude. Il fut de suite compris , et l'air retentit de « Vive la reine ! vive le général ! » La reine arriva saine et sauve à Paris. Le même jour s'ouvrit le club des jacobins , contre lequel Lafayette se déclara de suite , et il institua , de concert avec Bailly , maire de Paris , un autre club pour contrebalancer l'influence du premier. La victoire demeura incertaine entre les partis représentés par ces deux sociétés pendant près de deux ans. Cette lutte plaçait cependant Lafayette dans une position très-dangereuse. Il était obligé de repousser les jacobins sans reculer vers le despotisme ; et l'on doit dire à son honneur qu'il suivit cette ligne avec une fidélité , une fermeté parfaites , sans compromettre ni son jugement ni ses principes.

Le 20 juin 1790 , la proposition imprévue d'abolir la noblesse fut émise devant l'assemblée nationale. Fidèle à ses principes , Lafayette se leva pour l'appuyer. Un député objecta contre cette mesure , que le roi ne

pourrait plus offrir une aussi noble récompense que celle qui fut conférée par Henri II, quand il donna la noblesse et le titre de comte à un homme obscur, pour avoir sauvé l'État en tel temps. « La seule différence, » dit Lafayette, « sera dans l'omission des mots de noble et de comte; et en pareille occasion l'on dira, *tel homme sauva l'État.* » A cette époque Lafayette renonça au titre de marquis, et ne l'a jamais repris.

Le 14 juillet 1790, anniversaire de la prise de la Bastille, la célèbre acception de la constitution eut lieu dans le Champ-de-Mars. Ce jour-là le général avait sous son commandement quatre millions d'hommes représentés par quatorze mille députés des gardes nationales; et il jura fidélité à la constitution, pour le bien du peuple, sur l'autel érigé au milieu de l'arène. Jamais on ne vit plus solennelle, plus magnifique cérémonie. Jamais peut-être aucun homme ne jouit de la confiance d'une nation aussi pleinement que Lafayette lorsqu'il remplit le rôle le plus éminent dans cette scène extraordinaire.

Cependant les jacobins gagnaient tous les jours du terrain. La fausseté de la cour, l'attitude hostile des gouvernemens étrangers, tout se réunissait pour empêcher la constitution de prendre racine. Parmi d'autres imprudences qui détruiraient enfin la popularité du roi, il eut celle de prendre pour confesseur un prêtre qui n'avait pas prêté serment à la constitution, et voulut aller faire ses dévotions de Pâques à Saint-Cloud. Mais le peuple et la garde nationale arrêterent sa voiture, et Lafayette, qui arriva à la première nouvelle du danger, dit au roi : « Si Votre Majesté croit sa conscience intéressée à prendre un tel parti, nous mourrons s'il le faut, pour qu'elle puisse le suivre. » Le monarque hésita, et se décida enfin à rester à Paris. Lafayette, fidèle à ses sermens, défendant la liberté du roi avec autant de fermeté qu'il avait défendu celle du peuple, se trouvait dans une position qui devenait toujours plus scabreuse. On lui offrit alors le titre de connétable ou celui de généralissime des gardes nationales ; mais il crut meilleur pour la sû-

reté de l'État que de semblables charges n'existassent point; et à la dissolution de l'assemblée constituante, il remit son commandement et se retira dans ses terres.

En avril 1792, la guerre fut déclarée à la France par l'Autriche, et Lafayette prit le commandement d'une des trois armées françaises. Les jacobins cependant méditaient le renversement de la constitution. Cet ordre public que Lafayette n'avait cessé d'invoquer en toute occasion n'existait plus. Dans ces circonstances, il écrivit, avec un courage que peu d'hommes ont montré, une lettre à l'assemblée, par laquelle il dénonçait positivement la faction des jacobins, qui marchait rapidement à la puissance, et il en appelait aux autorités constituées pour mettre un frein aux atrocités qu'ils provoquaient ouvertement. Il osa dire : « Il faut que le roi soit respecté, car il est investi de la majesté nationale; il faut qu'il choisisse des ministres qui ne portent les chaînes d'aucune faction; et s'il existe des traîtres, il faut qu'ils périssent, mais sous le glaive des lois. » Il

n'y avait pas deux individus en France qui fussent capables de risquer une telle démarche ; et il ne fallait pas moins que l'immense influence du général pour garantir sa tête quand il exprimait de telles opinions.

Le 8 août son arrestation fut proposée , mais les deux tiers de l'assemblée votèrent contre. Enfin les jacobins l'emportèrent , la majorité des députés intimidés ou découragés ayant cessé d'assister aux séances. Lafayette ne pouvant plus rester à Paris en sûreté , rejoignit son armée qu'il trouva infectée du même poison désorganisateur ; et , d'après les mouvemens manifestés dans les troupes , il devint évident qu'il était également en danger au milieu d'elles. Le 17 août , il se décida à sortir de France , accompagné de ses officiers d'état-major , Alexandre de Lameth , Latour-Maubourg et Bureau de Passy ; et peu d'heures après , il avait passé les frontières.

La même nuit les exilés furent arrêtés par une patrouille autrichienne et exposés aux plus indignes traitemens. On les remit d'a-

bord à la garde des Prussiens (les forts de cette nation se trouvant les plus proches), mais ils furent ensuite rendus à l'Autriche, quand la Prusse fit sa paix séparée, et on les conduisit dans les cachots humides et malsains d'Olmütz.

Parmi les souffrances qu'une basse vengeance infligea à Lafayette, on peut citer la déclaration qui lui fut faite, qu'il ne sortirait jamais des murs de cette forteresse; qu'il ne recevrait aucunes nouvelles, soit des événements, soit des personnes; que son nom serait inconnu dans la citadelle même, et que dans les comptes que l'on rendrait de lui à la cour, il serait désigné par un numéro; qu'enfin il ne saurait jamais rien de sa famille ou de ses compagnons d'infortune. Ses maux surpassèrent souvent ses forces, et le manque d'air, l'humidité, la malpropreté de sa prison, le mirent plusieurs fois aux portes du tombeau¹. En même temps ses

¹ Cette détestable et inutile tyrannie n'est malheureusement pas une *histoire des temps passés*. En

biens furent confisqués en France , sa femme jetée en prison , et l'on punissait de mort les *Fayettistes* (ainsi que l'on nommait ceux qui étaient attachés à la constitution de 1791).

On remarque dans le nombre de ceux qui firent les démarches les plus empressées pour découvrir le sort de Lafayette , le comte de Lally-Tolendal , alors émigré à Londres , et le docteur Eric Bollman , Hanovrien , dont l'esprit aventureux le porta à chercher le lieu de captivité du général , et à tâcher de le délivrer. Au premier voyage qu'il fit en Allemagne dans cette vue , il n'eut aucun succès , mais les amis de Lafayette ne se laissaient pas décourager si facilement. En juin 1794 , Bollman retourna en Allemagne et recommença ses recherches. Il parvint à retrouver avec une persévérance et une adresse infinies

ce moment , les mêmes scènes ont lieu dans les cachots de Spilsberg et des autres forteresses du despotisme autrichien. Là gémissent les patriotes italiens ; là , après dix ans de captivité , la vertu , le courage , le talent , sont exposés aux mêmes cruels traitemens.

les traces des prisonniers , depuis la Prusse jusqu'à Olmütz ; ensuite il communiqua son plan de délivrance à ceux qui devaient en être les objets , et reçut leurs réponses. Après un intervalle de plusieurs mois , il fut décidé que l'on tenterait de délivrer Lafayette pendant une des promenades qu'on lui permettait de faire à cause de sa santé délabrée. Francis Huger , un jeune Américain qui se trouvait alors par hasard en Autriche , prit part à cette entreprise ; et comme les libérateurs et l'ex-captif ne se connaissaient pas personnellement , on convint que lorsque le moment de la délivrance serait arrivé , ils se reconnaîtraient mutuellement en ôtant leur chapeau et en s'essuyant le front.

Après s'être assurés du jour de la promenade de Lafayette , le docteur Bollman et Huger envoyèrent leur voiture au village de Höff , à environ vingt milles sur la route qu'ils comptaient suivre , et ils se rendirent à cheval au lieu de leur entreprise. Une voiture , dans laquelle ils supposèrent que se trouvait le prisonnier , sortit du fort , les

deux amis marchèrent lentement à côté d'elle, et firent le signe convenu auquel on répondit. A deux ou trois milles, la voiture quitta la grande route, et, passant par un chemin peu fréquenté, arriva dans une plaine découverte où Lafayette descendit pour se promener, gardé par le seul officier qui l'avait accompagné. Bollman et l'Américain fondirent ensemble sur cet homme, qui, après une légère résistance, s'enfuit vers la citadelle, pour y donner l'alarme.

Cependant un des chevaux s'étant échappé, Lafayette fut obligé de partir seul après avoir reçu en *anglais*, de la bouche de M. Huger, l'indication d'aller à *Hoff*. Malheureusement la ressemblance des mots fit croire au général qu'on lui disait simplement de s'en aller (*Go off*). Il prit une fausse route qu'il suivit tant que son cheval put le porter, et fut arrêté au village de Jagersdorff, et détenu comme suspect jusqu'à ce qu'il fut reconnu par un officier d'Olmütz, deux jours après.

Ses amis, non moins malheureux, furent pris et séparément emprisonnés sans que l'un

eût connaissance du sort de l'autre. M. Huger fut enchaîné sur le sol d'un cachot voûté, de six pieds de haut, et mis au pain et à l'eau pour toute nourriture. Une fois en six heures le gardien entraît pour examiner chaque brique de la prison, chaque anneau de la chaîne du prisonnier. Aux instantes prières qu'il fit pour qu'on lui permît d'envoyer à sa mère, en Amérique, ces seuls mots : *je suis vivant*, on répondit par un dur refus. Enfin, après trois mois de délai, le procès des deux captifs fut entamé, et par les soins du comte Metrowsky, ils ne furent condamnés qu'à un emprisonnement de quinze jours, au bout desquels ils furent mis en liberté. Peu d'heures après leur départ d'Olmütz, un ordre arriva pour recommencer leur procès ; mais ils étaient déjà hors des atteintes de leurs persécuteurs.

En 1796, la motion du général Fitz Patrick pour que l'on fît une enquête sur le sort de Lafayette, produisit un débat dans la chambre des communes anglaises, dans lequel la conduite honteuse du gouvernement autri-

chien fut exposée à la face de l'Europe ; mais la majorité de Pitt prévalut sur ce point : la motion fut inutile , et n'excita probablement pas beaucoup de compassion parmi le peuple.

Toutefois , les Américains n'étaient pas oisifs ; et l'immortel Washington ne pouvait rester spectateur indifférent des souffrances de son ami. La lettre qu'il adressa à l'empereur d'Autriche , pour lui demander la délivrance du libérateur de l'Amérique , est un monument à la gloire de son auteur , à la honte du despote qui a pu la lire sans en être touché.

Le 25 août 1797 , à la demande de Bonaparte , Lafayette fut enfin délivré ainsi que sa famille. Madame de Lafayette et ses filles avaient partagé sa prison pendant vingt-deux mois , et lui-même avait été cinq ans prisonnier. La santé de madame de Lafayette ne se remit jamais parfaitement des mauvais effets de sa détention , quoiqu'elle ait survécu plusieurs années à son retour à la liberté. La France en ce moment était encore trop agitée

pour que Lafayette y pût rentrer en sûreté , le directoire n'ayant pas même révoqué la sentence que les jacobins avaient prononcée contre lui. Ce ne fut donc qu'après le 18 brumaire que son exil cessa , et qu'il se retira à La Grange , petite terre qu'il possédait à environ quarante milles de Paris , et dans laquelle il a toujours résidé depuis ce temps.

Entre Napoléon et Lafayette il ne pouvait y avoir aucun accord d'opinions et de vues politiques. Le dernier vota contre le consulat à vie , et écrivit une lettre à ce sujet à Bonaparte lui-même. De ce moment toutes relations cessèrent entre eux. Napoléon refusa même constamment d'avancer Georges-Washington Lafayette¹, et M. de Lasteyrie, fils et gendre du général, quoique l'un et l'autre se fussent distingués dans l'armée. Il raya lui-même une fois leurs noms , qui avaient été placés sur une liste de promo-

¹ Héritier du courage de son père sur le champ de bataille , comme de son inflexibilité de principes , et de sa patiente persévérance au sénat.

tion, en disant avec dépit : « Ces Lafayette se trouvent toujours sur mon chemin. »

La restauration des Bourbons, en 1814, ne changea rien à la position de Lafayette. Il se présenta une fois à la cour, et y fut bien reçu ; mais le gouvernement d'alors n'allait pas selon ses vœux, et il ne retourna pas au palais des Tuileries.

Après l'apparition de Napoléon en 1815, Lafayette protesta contre l'acte additionnel, et fut nommé député par le même collège d'électeurs qui avait reçu sa protestation. Napoléon, à cette époque, désirant s'aider de son influence, lui offrit la première place dans la nouvelle chambre des pairs qu'il se proposait de créer. Lafayette déclina cette offre. Il revit Napoléon pour la première fois, à l'ouverture des chambres, le 7 juin.

« Il y a plus de douze ans que nous ne nous étions rencontrés, général, » lui dit Napoléon de l'air le plus gracieux : mais Lafayette reçut les avances de l'empereur avec une défiance marquée ; et tous ses efforts tendirent à engager la chambre à se montrer la repré-

sensation du peuple français et non un club dévoué à Napoléon.

Après la bataille de Waterloo, Napoléon s'était déterminé à dissoudre la chambre et à reprendre le pouvoir dictatorial. Regnault Saint-Jean-d'Angeli, l'un de ses conseillers qui n'approuvaient pas cette mesure violente, informa Lafayette que dans deux heures le corps législatif aurait cessé d'exister. Aussitôt que la séance fut ouverte, Lafayette, avec ce même courage, ce même dévouement qu'il montra à la barre de l'assemblée nationale en 1792, monta à la tribune pour la première fois depuis vingt ans, et prononça un discours concis, mais énergique, qui eût été son arrêt de mort s'il n'avait pas été soutenu par l'assemblée à laquelle il s'adressait. Son résultat fut que la chambre se déclarait en permanence, et considérait toute tentative pour sa dissolution, comme haute trahison.

Au moment de l'abdication de Napoléon, qui suivit de près ces événemens, on fit le projet de mettre Lafayette à la tête des affaires, comme possédant la confiance de la na-

tion , particulièrement de la garde nationale qu'il voulait immédiatement appeler *en masse* ; mais une scène d'indignes intrigues était commencée , et l'on établit un gouvernement provisoire dont la principale mesure fut d'envoyer le général avec une députation aux puissances alliées pour tâcher d'arrêter l'invasion de la France. Cette ambassade n'eut aucun succès , comme le supposaient et l'espéraient ceux qui l'avaient imaginée. Les troupes alliées entrèrent à Paris , et le gouvernement représentatif fut dissous. Plusieurs députés se réunirent cependant chez Lafayette , signèrent une protestation formelle , puis regagnèrent paisiblement leurs demeures ¹. L'exemple d'incorruptible probité politique offert par la vie entière de ce grand et excellent homme , et le poids dont il est dans toutes les sociétés , ne peut trop souvent être recommandé à l'imitation publi-

¹ Voir , pour un plus ample récit de la vie du général Lafayette , le *North american Review* , publication remarquable pour le talent et la saine politique.

que ; et je ne crois pas superflu , même au jour actuel , de montrer aux Anglais jusqu'à quel point un système de tromperie et de calomnie a été suivi chez eux par un parti dont l'influence ne se fait que trop sentir dans la conduite de leurs affaires. Une seule chance de régénération reste à l'Angleterre , c'est la destruction totale de ce parti , en recouvrant le vrai système de gouvernement national , objet principal des longs travaux et des souffrances inouïes de Lafayette ; et ce système ne peut exister qu'avec une représentation du peuple , réelle , effective. L'histoire de Lafayette et lui-même n'appartiennent pas seulement à la France , mais à toutes les nations civilisées. Il n'existe pas un ami de la liberté qui ne soit intéressé à sa bonne renommée. Depuis le moment où les impressions que j'avais reçues à la vue de cet homme célèbre donnèrent lieu aux observations du *Quarterly Review* , Lafayette a été deux fois élu membre de la chambre des députés , par la voix non achetée de l'opinion publique. Son esprit , devenu , comme une

monnaie de fin métal, plus brillant encore par l'usage, s'est montré, dans toutes les occasions où la liberté exigeait ses services, avec une énergie qui surpasse encore celle de sa première jeunesse. Il a résisté à toutes les tentatives contre la liberté de la presse et l'intégrité des élections¹, avec la même fer-

¹ « La lumière que l'art de l'imprimerie a jetée sur le genre humain a éminemment changé l'état du monde, cependant cette lumière ne luit encore que sur la moyenne classe en Europe. Les rois et le bas peuple, également ignorans, n'en ont pas encore aperçu les premiers rayons : mais elle continue à se répandre ; et, tant que l'imprimerie sera conservée, elle ne pourra pas plus s'éteindre que le soleil ne peut rétrograder dans son cours. Un premier effort pour recouvrer le droit de se gouverner soi-même manquera ; un second, un troisième, pourront manquer encore : mais, comme une génération plus instruite arrive, le sentiment devient de plus en plus instinctif, et un quatrième, un cinquième, ou l'un des efforts toujours renouvelés devra enfin réussir. En France, le premier de ces efforts a été comprimé par Robespierre, le second par Bonaparte, le troisième par Louis XVIII et ses saints alliés. Un autre surviendra sans doute ; car l'Europe entière (à l'exception de la

meté qui distingua tous ses votes et la même ténacité aux principes qu'il adopta dès le début de sa noble carrière. Son assiduité à remplir ses devoirs de député, quelque singulière qu'elle puisse paraître à certains membres d'une autre assemblée législative, dans un pays voisin, est aussi constante que si l'âge ne pouvait affaiblir ni son corps ni son esprit. Hors de la chambre son influence est peut-être encore plus marquée. Il est en effet le centre autour duquel se meut toute l'opposition libérale, le guide vers lequel la jeunesse et l'âge avancé tournent leurs regards avec une égale confiance, une égale affection. Il n'obtient point cet ascendant en flattant la multitude, en se livrant à aucune exagéra-

Russie) est imbue de l'esprit de liberté civile, et l'on arrivera partout à un gouvernement représentatif plus ou moins parfait. » (*Corresp. de Jefferson.*)

Ce passage montre la valeur de la persévérance politique, et les services que Lafayette a rendus à l'humanité en liant les diverses époques du libéralisme, en transmettant le feu sacré de la liberté à une autre génération.

tion, on ne peut même dire qu'il soit le résultat de ces talens irrésistibles que l'on voit quelquefois unis au jugement et à l'honnêteté. Il n'a pas l'éloquence entraînante de Mirabeau, le brillant de Canning, l'habileté financière de Necker, ni la philosophie politique de Romilly et de Bentham. Son pouvoir persuasif est la force du bon sens et de la conviction personnelle, la clarté de ses vues et l'énergie avec laquelle il les expose. En un mot, c'est la force de la probité, de la vertu publique et privée ; et si dans les orages des passions, au milieu du tourbillon révolutionnaire, cette force a été trop souvent vaincue par des qualités plus imposantes et des volontés plus impérieuses, on observe néanmoins, à l'honneur de la nature humaine, que le plus puissant instrument pour remuer le public et accomplir ainsi des fins utiles, est une probité éprouvée, jointe à une constance sur laquelle le peuple a long-temps compté pour la défense de ses intérêts.

En 1825, huit ans après la publication de l'article du *Quarterly Review*, qui dé-

peint Lafayette comme un vieillard radoteur, il accepta l'invitation de visiter encore le Nouveau-Monde que le peuple des États-Unis lui fit présenter. Ce n'étaient plus, hélas ! les Franklin, les Washington, qui le priaient de venir revoir la terre au bonheur et à la grandeur de laquelle ils avaient tous si puissamment contribué. Dans l'intervalle d'un demi-siècle, plusieurs générations avaient déjà participé aux fruits de leurs travaux ; mais la reconnaissance pour Lafayette était un héritage national transmis et conservé précieusement par les Américains de tout âge. L'hôte de la nation fut reçu par les fils et les petits-fils comme le libérateur l'avait été par les pères quand il vint partager leurs dangers et préparer leurs triomphes ¹.

¹ « Il est littéralement l'hôte de la nation ; mais il ne faut pas oublier que cette nation se compose d'une génération autre que celle qu'il vint autrefois aider ; et nous nous félicitons de cette circonstance ; nous nous félicitons, avec les milliers qui se pressent sur ses pas dans tous les lieux de son passage, de pouvoir offrir notre tribut de gratitude et de vénération dé-

L'histoire , dans tous ses pompeux récits de victoires, depuis celles de César jusqu'aux conquêtes incomparables de Napoléon , n'offre rien d'égal à la simple narration du voyage de Lafayette en Amérique ; et tous les organes du libéralisme dans les deux mondes ont rendu témoignage des hon-

sintéressées à celui qui a souffert avec nos pères pour notre salut. Mais nous nous félicitons encore plus de l'effet moral que sa présence produira infailliblement sur nous , et comme individus et comme peuple , car ce n'est pas un spectacle ordinaire que celui qui s'offre à nos regards. Il nous est donné de voir un homme qui , par la seule force des principes, une simple et ferme intégrité, a traversé avec dignité les deux extrêmes de la fortune; un homme qui, après avoir joué un rôle décisif dans les deux plus grandes révolutions modernes , en est sorti pur et sans tache ; un homme enfin qui a professé , dans la prospérité comme dans l'adversité, le dogme de la liberté publique dans les deux mondes , et conservé le même ton , le même air , la même franchise confiante , sur les ruines de la Bastille , au Champ-de-Mars , dans les prisons d'Olmütz et sous le despotisme de Bonaparte. »
(*North american Review.*)

neurs remarquables qui lui furent rendus ¹.

Son retour dans sa patrie et dans sa famille a été accompagné des mêmes triomphes , et chaque jour de sa vie ajoute à sa renommée , à l'éclat de sa position sociale. Toutes les fois qu'il a eu l'occasion de se présenter au public , dans la joie ou dans la tristesse , aux funérailles de son ami Foy , ou dans les fêtes de l'indépendance française et

¹ Jefferson , dans une lettre où il décrit à son ami Kosciusko ses occupations habituelles , dit : « Une de mes occupations , et ce n'est pas la moins agréable , est de diriger les études de jeunes gens qui réclament mes conseils. Ils se logent dans le village voisin , font usage de ma bibliothèque et de mes avis , et composent en partie ma société. Je tâche de fixer leur choix , dans leurs lectures , sur l'objet principal de toutes les sciences , la liberté et le bonheur des hommes ; afin qu'arrivés à l'âge d'entrer dans le gouvernement de leur pays , ils ne perdent jamais de vue ces fins uniques de tout gouvernement légitime. » L'antiquité n'a rien de plus beau que cette peinture de l'homme d'État retiré , préparant la génération naissante à remplir dignement la tâche du gouvernement national.

américaine si souvent célébrées dans la capitale de la civilisation européenne, il a paru entouré de sa garde d'honneur, la jeunesse de France ¹, au milieu des acclamations d'une affection vraiment nationale.

Nous savions tout cela avant notre visite actuelle à Paris ; nous avons été assurés de sa bonne santé physique et morale par ses délicieuses lettres et par les détails intéressans de sa vie publique transmis par les journaux jusqu'à notre *Ultima Thule*. Toutefois, quand nous arrivâmes en 1829, le temps écoulé depuis 1820, l'âge auquel il était arrivé, et les blessures réitérées que sa sensibilité avait reçues, jetaient une teinte mélancolique sur une rencontre ordinairement attendue avec impatience et plaisir. Nous l'avions laissé à Lagrange la dernière fois que nous l'avions vu souffrant des suites d'une blessure ; et depuis il avait fait des

¹ M. Levasseur a publié une relation très-intéressante du voyage de Lafayette en Amérique, en deux volumes in-8°.

pertes irréparables d'amis de sa jeunesse , avec lesquels il avait partagé ses travaux et ses triomphes. L'affliction domestique avait aussi étendu sa main glacée sur son noble cœur. Il avait jeté des fleurs sur la tombe conjugale de celle qui , dans l'ordre de la nature , aurait dû placer les cyprès et le laurier sur la sienne. C'étaient des événemens , je le sentais trop bien , capables d'altérer cette constitution que les cachots d'Olmütz avaient épargnée, cette force d'ame que la persécution de la puissance ni les basses calomnies n'avaient pu abattre. Et si dans la lutte entre nos regrets et le temps , le dernier finit toujours par l'emporter à l'aide de la résignation , de l'idée de la nécessité , il n'efface les traces du chagrin qu'en imprimant sur les formes extérieures l'altération qui lui est propre. Nous ne nous attendions pas sans doute à trouver le général *faible et radoteur* ; mais nous pensions avec peine qu'une partie de cette activité brillante que nous avions admirée en lui était partiellement obscurcie. Il était venu nous voir aussitôt qu'il eut ap-

pris notre arrivée , mais nous n'étions pas au logis. Notre première visite chez lui ne fut pas plus heureuse. Le jour suivant nous trouvâmes l'entrée de son hôtel obstruée par une voiture placée au pied de l'escalier ; nous descendîmes donc et nous entrâmes à pied. Un monsieur qui se tenait sur la dernière marche pendant que son domestique jetait sur ses épaules un ample manteau militaire , se tourna pour monter en voiture. Une exclamation de reconnaissance mutuelle s'ensuivit. C'était Lafayette plus jeune , mieux portant , plus alerte que jamais. Sa cordialité sincère , son accueil affectueux , ses manières animées et son bienveillant sourire annonçaient la même constance dans ses amitiés qu'il avait déployée dans sa conduite politique. « J'allais de ce pas chez vous , » dit-il ; et renvoyant sa voiture , au lieu de se servir du bras que mon mari lui tendait , il prit celui de l'aimable petite compagne que j'étais fière de lui présenter , sous le sien , et de l'air du jeune et galant Lafayette de la cour de Marie-Antoinette , il nous conduisit dans le salon.

Après une longue et délicieuse conversation , dans laquelle la vigueur tranquille , l'enthousiasme modéré de son esprit se montra dans les détails intéressans qu'il nous donna , nous partîmes , mais en nous promettant mutuellement de passer ensemble la soirée prochaine chez son illustre parent le comte de Tracy.

ANGLOMANIE.

COMME je m'attendais à la prochaine visite d'un petit être qui venait de me conférer un titre peu flatteur pour une dame « *qui a été jeune si long-temps,* » (comme le dit une fois plaisamment le *Journal des Débats*, parlant de moi à l'époque où nous n'étions

pas encore tous deux sous la même proscription officielle), j'eus la vulgaire fantaisie de faire ma cour à ma petite-fille, en flattant ses penchans gastronomiques; et je sortis dans l'intention de faire quelques emplettes chez le confiseur. Je voulais aller à mon fournisseur ordinaire de bonbons, le Fidèle Berger, rue Vivienne. Mais comme la topographie n'est point du tout mon fait, je m'arrêtai à la première boutique que je trouvais sur ma route. La tête pleine des poétiques friandises de Debar, dont j'offris une fois quelques brillans échantillons à une dame de campagne en Irlande, qui s'en fit une parure pour un bal d'assises, je demandai hardiment des *diablotins en papillotes*, des *pastilles* et d'autres jolies sucreries; mais une demoiselle placée derrière le comptoir, aussi pimpante que la mousseline anglaise et la tournure française pouvaient la faire, me répondit froidement en anglais estropié : « *We sell no such a ting* » (nous ne vendons point de ces choses-là). Un peu surprise, je lui demandai ce qu'elle me conseillera

de prendre pour un marmot, ce qui pourrait fondre aisément dans sa bouche, sans trop salir ses doigts. « *Dere is every ting that you may have want* ¹ », répliqua-t-elle en me montrant des piles de *biscuits*, de *crackers*, de *bun*, de *plum-cake*, de *spice gingerbread*, de *mutton* et de *mince-pye*, de *cromptet* et de *muffin*, de *gelée de pied de veau* et de *apple dumplin*, comme elle les appelait.

Je restai muette d'étonnement! Une chose qui mériterait seule un voyage à Paris, quand on n'aurait pas d'autre motif pour le visiter, est l'exquise bonté de ses sucreries si légères, si parfumées, qu'elles ressemblent à des odeurs congelées, à des cristallisations de l'essence des fleurs. *Plum cake*, *apple dumpling*. — Sucre de plomb, boulettes de plomb! Je pensai au *fidèle Berger*, à ses conceptions ingénieuses, ses bagatelles

¹ Voilà tout ce que vous pouvez désirer. Lady Morgan écrit ces phrases telles qu'elles les a entendu prononcer par nos marchands, dans leur anglais-français. N. D. T.

légères comme l'air, son infinité de petits riens sucrés ; ses idylles, ses poèmes en sucre candi ! et ses *garçons*, tels que des mercures ailés, courant d'un gâteau moussoux à un caramel, et donnant au magasin l'apparence de l'office des Muses. Quel contraste ! Un lourdaud de garçon et une vieille femme flegmatique étaient bien sérieusement à l'ouvrage. On hachait la viande avec les coupe-rets de Birmingham, on séchait les groseilles, la graisse de mouton fondait au soleil ; le jus des beef-steaks s'exhalait du foyer brûlant, le four était plein de pâtés aux pommes ; en un mot, le pandemonium d'une cuisine de campagne anglaise, une veille de Noël, m'apparaissait par une matinée d'avril, en vue des lits de violettes et des bordures de jacinthes de l'Élysée des Tuileries. Je me frottai les yeux, j'avais peine à croire à l'évidence. Je regardai l'enseigne, et j'y lus, en lettres d'or, sur une planche noire, que « *here is to be had all sorts of english pastry* de Tom ou Jack un tel, *patissier de Londres.* » Des placards sur tous les pan-

neaux des fenêtres annonçaient aussi les « *hot mutton pies*, les *oyster patties*, le cidre de Devonshire, *spruce biere*, et porter de Londres. » Je croyais ne pouvoir me sauver assez vite de l'atmosphère indigeste, nauséabonde de Cornhill ou du cimetière Saint-Paul ; et achetant seulement un paquet de crackers, assez durs pour faire craquer les dents d'un éléphant, je le remis à mon domestique et je sortais en hâte de la boutique lorsque je me sentis frappée sur la joue gauche et couverte d'une pluie de mousse par l'explosion d'une bouteille de véritable *whitbread*, l'orgueil du comptoir et de son propriétaire.

Dégoutée outre mesure, je rentrais chez moi le plus promptement possible pour me débarrasser de la tache et de l'odeur de cette essence d'aloès, de réglisse et de safran, quand en passant sous les arcades, la boutique d'un parfumeur frappa le plus fin de mes sens. De la vie je n'avais éprouvé plus vivement le besoin de rafraîchir, d'adoucir mes idées. Je m'arrêtai donc encore une

fois. On a toujours une liste d'emplettes à faire en arrivant à Paris, qui donne motif à faire une station dans chaque boutique où l'on peut se procurer quelque chose d'utile pour un *franc* ou un *petit écu*. Je me disposai donc à mettre au jour mon vocabulaire, avec mon meilleur accent parisien, en employant tous les noms classiques d'*eaux*, d'*essences*, d'*extraits*; mais avant que j'aie pu articuler une seule demande, le marchand me présenta diverses bouteilles de pintes, évidemment de fabrique anglaise, en m'interrompant par un : *Oui, oui, Madame, j'entends ! voilà tout ce qu'il vous faut, de lavander-vatre de M. Gattie, de honey-vatre, première qualité, de essence of bergamot, de tief his vinaigre et de Windsor soap*. Puis, s'adressant à une jeune femme qui arrangeait une boîte d'éventails anglais et de mouchoirs de soie, au centre desquels brillait la belle face irlandaise d'O'Connell : *Écoutez, chère amie, dit-il, montrez à madame le regent's vash-boll de Hunt's Blacking de fishse et les pilules antibilieuses*.

Je n'en voulus pas entendre davantage ; et , refermant ma bourse , je quittai la boutique dans une fièvre de désappointement , que toutes les pilules brevetées qu'elle contenait n'auraient pu calmer. En arrivant à la maison , je trouvai un petit panier sur la table de l'anti-chambre , étiqueté avec une carte ; un domestique anglais attendait une réponse à cet envoi. La carte portait en anglais : Complimens sincères de M..... à sir C. M. , avec une bouteille de véritable *potteen*. C'en était trop ! était-ce pour cela que nous avions quitté notre petite , confortable , économique demeure irlandaise , et bravé les inconvéniens et la dépense d'un voyage à l'étranger , dans l'espoir de ne voir rien d'anglais jusqu'à notre retour dans nos foyers ? Faut-il trouver à chaque pas tout ce que le goût , la santé et la civilisation nous fait repousser chez nous ; depuis la dure fibre du *rosbif de mutton* , jusqu'au véritable *potteen* ?

Pendant que j'étais dans la première amertume de mon dépit , arrive le jeune L....,

un de ces cosmopolites particuliers au temps présent, auxquels Rome, Dublin, Pétersbourg sont aussi familiers que leur Paris natal. « Quoi ! » dit-il en bon anglais, accompagné d'une citation bannale qui acheva de me mettre de mauvaise humeur, « quoi ! *vous êtes là comme la patience sur un tombeau* : qu'y a-t-il donc, *ma bonne milady* ? »

Je lui contai mes désappointemens de la matinée, en commençant par les pâtés de mouton, et finissant par l'accent anglais et la citation de Cockney dont il venait de me régaler. Il se mit à rire et me dit : « Vous serez sans doute tombée à un *confiseur romantique*. » — « Un quoi ? » demandai-je, en ouvrant de grands yeux. — « Eh mais ! un pâtissier-confiseur de la nouvelle école. » — « Que veut dire cela ? »

« Vous plaisantez, je pense. Prétendriez-vous ne pas connaître *cela*, vous qui êtes un des porte-étendards de l'école romantique. »

« *Sans m'en douter* alors, » répliquai-je ; « car, bien que je sache ce que les littérateurs italiens entendaient par le terme de *ro-*

mantique, quand je les laissai, il y a dix ans, combattant pour et contre les *unités* aussi vivement que les *anciens* et les *modernes* du dix-septième siècle, je supposais leurs guerres trop futiles pour ce côté des Alpes. Mais j'avoue qu'un pâtissier romantique passe ma compréhension. »

« Alors, il faut que vous sachiez que tout ce qui est anglais, excepté la politique, est maintenant en grande faveur à Paris, et réputé romantique. Nous avons donc des tailleurs, des marchandes de modes, des pâtissiers, et même des médecins et des apothicaires romantiques. »

Il entra alors dans quelques détails graphiques fort curieux ; et nous rîmes de si bon cœur de cette amusante folie que je repris complètement ma gaieté, et que je me réjouis des accidens de ma promenade, puisqu'ils me procuraient tant de renseignemens divertissans.

Toutefois, ces désappointemens, ces rencontres éternelles d'objets purement anglais, qui rompent le fil de nos associations à tous

les pas que nous faisons dans Paris, ne doivent pas, suivant moi, être entièrement considérés comme le résultat d'une conspiration générale des Français contre leurs préjugés nationaux et les règles d'Aristote. Je soupçonne qu'une grande partie de cette disposition tient à des spéculations mercantiles bien entendues, par lesquelles on veut flatter les penchans nationaux, les goûts habituels du *cavalier pagante* de l'Europe, John Bull.

La plupart des Anglais voyagent moins pour acquérir des idées continentales que pour se renforcer dans leurs propres idées. Ils ne voyagent point pour comparer les institutions étrangères avec celles de leur pays; mais pour mesurer ce qu'ils voient dans les autres contrées d'après l'infailible règle de tout droit, de toute raison, « la coutume anglaise. » Mais comme il est d'autant plus facile de comparer des objets entre eux qu'ils se trouvent plus près les uns des autres, ce doit être un délice inexprimable pour le *virtuose anglais*, de pouvoir démontrer aux sens des Parisiens la supériorité de la bière

forte sur le champagne , et des mufins sur les brioches et les gâteaux de Nanterre : sans parler des tendres battemens de cœur que ces articles domestiques doivent exciter chez le « voyageur las d'errer sur une terre étrangère. » Si les Anglais ne sortent de leur pays que pour se rassembler entre eux dans les autres , et voir partout les mêmes visages qu'ils ont coutume de rencontrer en Rotter-Row , et au foyer de l'Opéra , il est probable qu'ils seront enchantés de manger du bœuf salé à Naples et des tartes aux pommes toutes chaudes au Palais-Royal. Il n'existe pas de meilleurs observateurs du cœur humain que les marchands , ni de meilleure clef pour y pénétrer que l'intérêt pécuniaire. Je ne puis donc m'empêcher de penser que ces fréquentes enseignes , « from London , » qui frappent mes yeux à tous les coins des rues Vivienne et Saint-Honoré , sont tout simplement le résultat de l'amour d'un commerce libre avec l'Angleterre , et de l'envie *romantique* , si l'on veut , de faire passer la bourse du voisin dans la sienne.

Cependant on ne peut nier qu'il n'existe maintenant chez les Français une forte inclination à essayer de tout , principalement de tout ce qui est anglais. Les modes anglaises sont en vogue parmi les *merveilleux* et les *petites-maîtresses*. La littérature anglaise est prônée par une classe nombreuse d'écrivains, comme l'aristocratie anglaise l'est par une partie du noble faubourg ; enfin tout *chasseur*, depuis le chasseur d'ours des Pyrénées, jusqu'au tueur des moineaux de la *banlieue* de Paris, adopte l'équipement de chasse anglais. Cela doit être ainsi ; car, si quelques absurdités, quelques exagérations accompagnent toutes les modes, par la raison que le grand nombre fait les modes et que le grand nombre se compose toujours de fous dans toutes les sociétés, un libre commerce entre les nations, un échange mutuel de vertus et de connaissances doit enfin produire un bien universel. Les premières imitations peuvent exciter la dérision par leurs gaucheries (car l'affectation est toujours ridicule), mais dans ces échanges nationaux, les

deux parties finiront probablement par adopter ce qui leur sera réellement le meilleur : et deviendront en même temps mieux disposées l'une envers l'autre , plus éloignées d'être poussées sans motifs à des guerres destructives , la honte du christianisme , le fléau de la race humaine.



ROYALISME EN 1829.

JARNICOTON (comme aurait pu dire Louis XIV dans le langage qu'il avait appris par tradition de ses premières institutrices ses gouvernantes, à l'époque où, selon Voltaire, on ne voulut lui enseigner qu'à danser et à jouer de la guitare), Jarnicoton ! Com-

bien dix années ont changé toutes choses en France ! Je devrais maintenant avoir fini de m'étonner : cependant j'en trouve toujours de nouveaux sujets. Mes anciennes impressions me font faire sans cesse de nouvelles étourderies , en prenant d'anciens noms pour d'anciens principes , en jugeant des hommes d'après l'intitulé de la vieille nomenclature. L'autre jour je dînai à la Chaussée-d'Antin , dans cette maison où ce fut toujours un privilège de dîner , où l'esprit de l'hôte ¹, comme le *menu* de sa table , combine tout ce qu'il y a de meilleur dans les particularités françaises et irlandaises ; où la société est choisie sous le seul rapport du mérite et de l'amabilité. J'eus la bonne fortune de me trouver placée à côté d'une personne qui , en cessant d'être jeune , n'avait point cessé d'être extrêmement agréable. Son nom m'avait échappé quand on le marmotta en nous présentant

¹ Patrick Latin , esq. de Morrice-Town , dans le comté de Kildare , et de la Chaussée-d'Antin , à Paris.

l'un à l'autre ; mais son ton , ses manières , son âge , un certain air auquel on ne peut se méprendre , me firent supposer qu'il appartenait à la *vieille noblesse*. Cependant comme il ne m'attaquait pas à la façon de 1820, quand beaucoup de gens de cette classe ne me faisaient point de quartier , je changeai d'avis ; je me mis à causer avec moins de réserve. La conversation s'anima ; et je quittai la table enchantée de ma nouvelle connaissance qui , sans affecter le *bel esprit*, me paraissait éminemment éclairée et spirituelle. Dans les divers sujets de notre causerie , plusieurs occasions s'étaient offertes pour ces explosions de regrets amers , ou plutôt de rage , ces manifestations de préjugés haineux qui rendaient souvent si pénibles les sociétés mêlées de Paris en 1816. Mais rien de pareil ne survint ; point de diatribes , point d'appels à la pureté de principes , point de sarcasmes contre les choses ou les personnes ; rien enfin que ce qui aurait pu convenir à un homme bien élevé de notre atmosphère politique anglaise , à présent si calme , si tranquille.

Je rencontrai encore la même personne à une des assemblées de lady V. M., et je la priai de me dire son nom bien articulé.

« Quoi ! vous ne connaissez pas le comte de Sabran , le successeur de La Fontaine , le fils de la brillante comtesse de Boufflers , le beau-fils du chevalier par excellence ? »

Quels noms , quelles associations ! Ce peut-il qu'avec une pareille descendance , de pareilles alliances , le comte de Sabran ne soit pas plus loyal envers le roi , plus fidèle envers le pape ! Toutefois , en causant avec lui de nouveau , je pensai plus d'une fois à l'ancienne devise de sa maison : *Nolite irritare leonem* , et je me le tins pour dit.

Ce soir , à un concert chez madame de W. , le comte de H. F. T. me fut présenté par l'aimable maîtresse du logis. Nous devîmes bientôt familiers comme des gens qui se trouvent avoir ensemble quelque ressemblance d'opinion. Comme il occupait une grande place , j'étais un peu surprise ; mais je laissai les choses aller leur train et nous traitâmes toutes sortes de sujets et de toutes

sortes de manières ; nous parlâmes de son livre sur l'Espagne ; de sa mission très-populaire en ce pays. Quand ce monsieur se fut éloigné , et qu'un autre *baron féodal* eut pris sa place auprès de moi , j'exprimai franchement mon étonnement du changement qui avait eu lieu dans le ton et les manières de la société ; et je contai une aventure que j'avais eue à un bal masqué en 1819 , quand deux *ultras* (fils de deux figurans assidus de l'antichambre de Napoléon) , secondés par un *ex-protégé* de la famille Bonaparte , m'attaquèrent avec plus de zèle bourbonnien que de galanterie , en usant et abusant des privilèges du masque. — « Cela tenait , » me répondit mon interlocuteur , « à la chaleur du *girouettisme* , si empressé , en 1819 , de faire remarquer , n'importe comment , son royalisme douteux. Cet esprit est maintenant mis de côté par la prédominance du libéralisme et par l'affaiblissement naturel à toute exagération. »

« Il se passe tous les jours de si étranges choses , » dis-je , « que je ne serais pas sur-

prise de trouver , à mon retour chez moi , que *M. de Martignac* s'est écrit lui-même à ma porte , ou que le ministre de la Marine , mon voisin (que je regarde comme l'un des meilleurs orateurs de la Chambre) , m'invite à ses soirées du mardi ; enfin , que le roi lui-même vînt à me sourire en passant devant mes fenêtres , afin que je puisse m'écrier , comme madame de Sévigné , après une faveur semblable : *Le roi est le plus grand roi du monde.* »

« Et pourquoi tout cela n'arriverait-il pas , Madame ? » reprit mon royaliste libéral , « pour être partisan fidèle de l'auguste maison de Bourbon , il n'est pas nécessaire d'afficher une tolérance puérile. Je suis bourbonnien par héritage et par dévouement ; mais je suis aussi Français , et je tiens surtout à ce parti qui , en aimant le roi , mais en détestant les jésuites , est royaliste suivant la *Charte* et non suivant la *congrégation*. »

J'ouvrais de grands yeux et je me préparais à faire quelques questions relatives à cette congrégation , quand les premières tou-

ches des doigts inspirés de Rossini , sur le piano , firent cesser tous les autres sons ; et les voix de deux des plus jolies femmes de France ¹ « aspirant, dérochant l'inspiration » de son merveilleux accompagnement, éveillèrent des sensations qui valaient mieux que toutes nos discussions politiques. Cependant , ce mot *congrégation* roulait dans mon esprit ; je me promis de faire à son sujet de plus amples recherches , et après en avoir parlé avec des gens de toutes les classes et de toutes les opinions , j'ai tracé (sauf correction) son histoire abrégée comme il suit.

¹ La comtesse de Sparre et Goussard , qui , avec la comtesse Merlin , sont peut-être les cantatrices amateurs les plus distinguées de l'Europe.

LA CONGRÉGATION

Le jésuitisme , dans un sens religieux et comme appliqué à un ordre monacal , n'est

Parmi les nombreux écrivains qui ont attaqué les jésuites , le comte de Montlosier s'est attiré l'attention universelle par le talent et l'esprit avec les-

qu'un pur nom en France. Il sert à amuser quelques vieilles femmes des deux sexes , et à occuper quelques jeunes personnes qui appartiennent aux confréries du Sacré-Cœur

quels il expose leurs vues dans son *Mémoire à consulter*. Prévoyant que la perte de sa pension serait la conséquence certaine de cette publication , il voulut préparer son fils à un changement de fortune. Dans cette intention , il fit servir un dîner splendide ; mais à l'instant où chacun eut pris place à table , les domestiques enlevèrent tous les plats et les remplacèrent par une omelette , du fromage et du pain bis. Cette morale en action fut expliquée par un petit discours dans lequel le père de famille parla de l'indigence comparative qui devait résulter du pas qu'il allait faire , et ajouta qu'il avait une trop haute opinion de son fils pour craindre de le voir s'affliger en voyant son père agir d'après les impulsions de sa conscience.

M. de Montlosier est un catholique rigide , et son attaque contre les jésuites , la congrégation et les ultramontains , est toute dans l'intérêt de la religion. « Il annonçait vouloir défendre la religion et le trône contre un plan religieux et politique tendant à les renverser. Les jésuites , et tout ce qui leur est attaché par intérêt et par ambition , virent bien que

ou aux couvens dirigés par les disciples d'Ignace. Mais le jésuitisme, considéré comme le plus ingénieux et le plus dangereux système qui ait jamais été suivi en politique, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes, cherche encore à prendre pied dans la société, avec toute la ténacité, la persévérance qui le caractérisent. La résurrection de ce système commença à se manifester évidemment il y a environ dix ans. Depuis cette époque deux principes se sont partagé la direction de l'opinion publique et du gouvernement. L'un ouvert, légal, constitutionnel, susceptible d'erreur sans doute, comme tout ce qui tient à l'humanité; mais éclairé par la discussion, la presse, les habitudes liées au gouvernement représentatif. L'autre frauduleux, fanatique, intrigant, essentiellement faux, et, comme tout ce qui s'appuie sur la fraude, se réjouissant dans

c'était à eux que M. de Montlosier allait s'attaquer : on en tressaillit à Saint-Acheul et au Vatican. » (Notice sur le comte de Montlosier, en tête de son ouvrage *Des Mystères de la Vie humaine.*)

les ténèbres parce que ses actes sont mauvais. Le premier parti se compose *seulement* de la nation, de cette masse qui sous l'ancien régime était foulée contre la terre à laquelle la servitude féodale la tenait enchaînée, ou, comme *tiers-état*, méprisée, ridiculisée, outragée ; des hommes des professions libérales, du commerce, de la littérature, des sciences, tous virtuellement inscrits autrefois dans les catalogues territoriaux, parmi le bétail qui donnait de la valeur aux terres de l'aristocratie : ce parti est nommé en France constitutionnel. Ses opposans, guindés sur les vieux ressorts de la machine jésuitique, telle qu'elle existait sous Louis XIV, s'efforçant de rejeter l'Europe dans son ancienne position, compromettant le trône, qu'ils affectent de soutenir, et mystifiant le peuple qu'ils font semblant d'instruire, sont mus par la congrégation. Cette association a enrôlé dans ses bandes le reste des ultras de 1815 et 1816 (ceux du moins qui n'ont pas déserté les Bourbons pour le *Père Lachaise*, ce grand *recruteur* des girouettes)

avec la phalange entière des dépendans du ministère, maires, préfets, curés, évêques ou candidats pour ces offices. Ces deux partis si inégaux en force numérique, morale ou politique, se sont trouvés en contact à la chambre des Députés. La congrégation, fortifiée par la faveur royale, a régné d'abord avec une majorité de trois cents *affiliés*, soutenus par des places, des pensions, des honneurs et l'influence de Villèle. La nation, soutenue seulement par l'incorruptibilité des électeurs et la fermeté du côté gauche, fut plusieurs fois battue, mais revint chaque fois à la charge. Après un intervalle de cinq ans, la force de l'opinion publique prévalut, et la congrégation recula. M. de Villèle ne tomba point sous le poignard privé, comme dans les temps de Richelieu, mais par la voix publique déclarée contre lui; et il ne peut revenir sans faire sonner un tocsin qui avertira la nation qu'il est temps de se lever pour défendre ses droits. Mais si la France pouvait être ainsi appelée, ainsi forcée de se mettre en dé-

fense ; si la folie , la faiblesse , le fanatisme de la congrégation poussaient le souverain dans l'écueil des *coups d'État* , alors qu'il ait ses chevaux de poste prêts et qu'il dépêche un courrier pour faire préparer ses appartemens royaux à Hartwell ou à Gand , trop heureux s'il n'est pas réduit à dire comme Macbeth :

« There is no flying hence , nor tarrying here ! »

Je ne puis fuir d'ici , je ne puis y rester.

FARFUMERIE.

MAGASIN DE FÉLIX HOUBIGANT-CHARDIN.

PERSONNE ne peut quitter Paris sans visiter cette « Arabie épicée , » le magasin du sieur Félix Houbigant-Chardin, rue Saint-Honoré. J'y suis restée une heure ce matin dans une atmosphère qui pénétrait jusqu'à l'ame , et qui me renvoya chez moi avec des idées

aussi *musquées* que ma personne. Il y a de la philosophie dans les odeurs si l'on savait seulement comment l'extraire. Les attars¹, les essences influent sur l'esprit par l'intermédiaire du plus susceptible et du plus capricieux des sens. Une dame romaine mourrait très-littéralement dans des douleurs aromatiques, en flairant une rose, elle s'évanouit à la vue d'un bouquet de fleurs, tandis qu'elle aspire avec indifférence les vapeurs de l'*immondezzaio*, entassé sous sa fenêtre. Une petite maîtresse des *halles* ou de Billingsgate, tomberait peut-être en syncope aux *émanations* de la toilette d'une Hottentote.

Dans le moyen âge, et même jusqu'aux temps des Stuarts et des Bourbons, l'absence de propreté personnelle et domestique, rendait les odeurs artificielles indispensables. Les sachets de senteurs, les gants, les oreillers parfumés, exhalant les odeurs du romarin, de la cannelle, du cédrat, comme une boîte de la fonderia de Santa-Maria Novella à Flo-

¹ Nom oriental de l'essence de rose.

rence¹, étaient des indices de la barbarie d'un peuple auquel les premiers devoirs de la civilisation sont inconnus.

Le héros de la fronde, traître à tous les partis, le vaillant prince de Condé, était connu pour la négligence de sa personne; et Mademoiselle, dans ses Mémoires, en cite des traits curieux : elle parle de ses cheveux mal peignés, de son collet détaché, et d'autres malpropretés encore plus insupportables. Elle-même n'était pas exempte d'un semblable reproche, et elle décrit le désordre de sa toilette en allant dans le *carrosse de la reine*, comme une chose de fréquente occurrence, même comme un sujet de vanité, quand elle n'était pas dans sa parure d'étiquette.

Dans les anciens temps les appartemens jonchés de roseaux que l'on changeait rarement, les *parquets* qui n'étaient jamais lavés, les tapisseries qui conservaient la poussière

¹ Manufacture d'essence et de parfums établie dans le couvent des dominicains, à Florence.

des siècles , les tentures inaccessibles à toute purification , et les sales panaches se balançant au-dessus de dais non moins sales sous lesquels s'asseyaient des princes et des princesses trop dignes pour laver leurs mains ; exigeaient au moins une « once de civette prise dans une bonne pharmacie , » pour purger l'imagination empestée du visiteur. De telles habitudes devaient conduire à un goût pour les parfums plus forts que les nerfs modernes ne pourraient les supporter. Le cardinal Mazarin , qui , en sa qualité de prêtre et d'Italien , ne pouvait être fort délicat sur ces matières (car il faut observer que la saleté était un des dogmes de cette religion , dont les Picpus étaient les ministres) , avait coutume de plaisanter la reine Anne d'Autriche sur son amour pour les parfums , et lui disait que les mauvaises senteurs seraient sa punition dans l'autre monde : et réellement elle me semblerait suffisante pour toutes les petites iniquités au-dessous des sept péchés mortels.

A mesure que la netteté personnelle devint

plus commune , la parfumerie diminua de vogue ; et l'on reconnut la vérité de l'axiome latin : que le mieux en fait d'odeurs , est de n'en avoir aucune. Il y a un immense intervalle entre les sachets musqués de l'ancien temps et les essences de *mousseline* ou de *ré-séda* de nos jours.

En 1816 , les Français en étaient encore , en parfumerie , aux eaux de Chypre et de mille-fleurs , et à l'eau de Cologne. Dans l'état actuel des lumières , l'eau de Cologne est reléguée dans la boîte de pharmacie , avec les gouttes de lavande et la teinture de cardamome. Au lieu de parfumer le mouchoir , son emploi est maintenant confiné à bassiner les contusions ou à dissiper les douleurs de tête. Pour le dire en passant , *nous autres* Parisiens nous ne baignons plus nos mouchoirs d'aucune eau de senteur. Les parfums les plus délicats , ainsi transmis , seraient regardés comme trop forts , trop grossiers pour les nerfs *romantiques* modernes. Le procédé usité pour parfumer un mouchoir est bien plus scientifique , bien

moins simple , et marque l'esprit du siècle. Comme tel , il ne peut manquer d'intéresser la postérité , et je le note ici pour l'acquit de ma conscience , quand il devrait ne pas « arriver à son adresse. »

Prenez une douzaine de toiles d'araignées brodées , aussi fines que si quelque *araignée du voisinage* les avait tissées pour la gibecière de la reine Mab ; et placez-les dans un élégant *porte-mouchoirs* (qui ne sera d'aucune ancienne couleur prismatique ; mais , comme dit la mode , de la *couleur la plus nouvelle*). Dans le couvercle de cette jolie et indispensable superfluité , vous introduisez sous un coussin piqué , de très-douces odeurs qui formeront une atmosphère , tout justement perceptible à des nerfs olfactoires bien exercés et d'une haute civilisation ; et ces odeurs délicates , jointes à la fraîcheur d'un linge uni et fin , rendront l'application d'un mouchoir sur le visage un « plaisir parfait. » Cette recette est écrite à peu près dans les mêmes termes qu'elle m'a été donnée par le *merveilleux* de qui je la tiens. Il déclamait

aussi avec plus d'éloquence que je ne puis en déployer en écrivant , contre les pintes d'eau de lavande que les dames anglaises versent sur leurs mouchoirs , qui font ressembler leurs loges à l'Opéra, à une boutique d'apothicaire ou un cabaret de Whiskey irlandais ¹.

Par rapport à ce goût civilisé, qui se montre dans les parfums distingués, le magasin de M. Chardin est de deux siècles en avant de la *fonderia* de Florence. Tous deux cependant seront consultés comme monumens historiques : l'un du régime de la *Charte*, l'autre de la législation de cette sainte alliance qui , parmi d'autres œuvres équivoques , a rétabli le laboratoire des dominicains dans son monopole de « *questi odori gratissimi che con il loro spirito hanno virtù singulare di confortare e fortificare i tre spiriti, il naturale, l'animale ed il vitale; siccome recreano ammirabilmente la testa*

¹ Ce dernier cas a lieu quand l'esprit-de-vin domine, ce qui arrive assez souvent dans l'eau de lavande.

corroborando il cerebro e risvegliando la mente . » Les plaisirs de l'odorat sont les plus frivoles de tous les plaisirs , mais ils ont aussi leur philosophie.

¹ Si cet italien *choisi* des moines de Saint-Dominique a besoin d'être traduit, en voici le sens en mots non moins *choisis*, et l'on peut compter sur la fidélité de la traduction. « Ces odeurs agréables qui, par leur parfum piquant et suave, ont la vertu singulière de reconforter et fortifier les trois esprits, le *naturel*, l'*animal* et le *vital* : elles réjouissent aussi et raniment la tête, en fortifiant le cerveau et réveillant la mémoire. »

LE COMTE DE TRACY.

« DESTUTT DE TRACY, » dit le vénérable Jefferson dans ses admirables lettres à J. Adam, « est , selon moi , le meilleur écrivain philosophique. Bonaparte , avec ses dérisions sans fin sur les idéologues , dérisions qui s'adressaient principalement à cet auteur , a pu

sentir , dans les derniers temps , que la vraie sagesse ne consiste pas dans la pure pratique dénuée de principes ¹. L'ouvrage que Tracy a publié après ses *Éléments d'idéologie* , est son Commentaire sur Montesquieu ; et quoiqu'il porte le nom de commentaire , c'est bien réellement un livre élémentaire sur les principes du gouvernement. Il a fait paraître, depuis , un troisième ouvrage sur l'économie politique , dans lequel tous ses principes sont démontrés avec la sévérité d'Euclide , et comme lui sans employer jamais un mot superflu. » — (*Mém. et correspondance de T. Jefferson.*)

Le comte Destutt de Tracy , le champion des idées positives , le commentateur de Locke , qui appliqua l'analyse la plus exacte à la philosophie mentale , est plus célèbre que connu en Angleterre , et la raison en est claire. Ses écrits ont balayé plus de sophismes dans les sciences morales qu'il ne convenait

¹ Les *Éléments d'idéologie* de M. de Tracy forment maintenant cinq volumes.

à ceux qui dictent l'opinion du gros du public, de ces très-confians et très-indolens semi-penseurs. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des discussions abstraites; d'ailleurs je ne serais pas compétente pour développer les vues et les idées de Tracy sur les grands sujets qu'il a traités; mais il suffira de dire que dans ses écrits sur l'esprit, il a suivi et étendu la méthode de l'immortel auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, et n'a jamais admis aucune exposition qui ne fût plus ou moins directement explicable d'après un fait observé. Il s'est attaché, et avec plus de succès qu'aucun de ses prédécesseurs, à débarrasser son sujet du vague inconcluant, du *verbiage* des anciens métaphysiciens, et à introduire dans les sciences morales cette méthode de Bacon qui a donné des proportions si gigantesques, une si immuable certitude aux sciences physiques. En considérant les opérations mentales comme des phénomènes aussi susceptibles d'être observés et appréciés que toute autre fonction de l'organisation, il a employé un esprit sin-

gulierement fin et lucide à les énumérer et à les analyser. Mettant de côté tout raisonnement hypocrite , il a fixé les bornes entre la partie de la psychologie que l'on peut démontrer , et celle qui doit rester conjecturale , incapable d'être prouvée. Son style simple , clair jusqu'à la transparence , en traitant des sujets que les auteurs de la vieille école rendent si obscurs , met ces sujets à la portée des moins initiés à ces sortes d'études. Comme les ouvrages de cet écrivain marquent une époque de la littérature française , il est probable qu'ils conserveront leur réputation et formeront une partie essentielle dans toute bibliothèque philosophique , tant que des révolutions imprévues n'auront pas renversé tout ce que l'on sait maintenant des matières qu'ils traitent.

M. de Tracy est un de ces êtres rares et estimables , chez lesquels l'accident de la naissance n'a point déterminé les opinions politiques et morales. Il n'a aucun de ces préjugés invincibles contre les droits du peuple et les doctrines qui les favorisent , que l'on

trouve si profondément enracinés dans l'esprit de la plupart des nobles en France. Ses écrits respirent un amour ardent, enthousiaste, pour ses semblables ; et son Commentaire sur Montesquieu peut être consulté avec fruit par tous les avocats d'un bon gouvernement et du bonheur du grand nombre.

Il est certaines positions, et surtout certaines célébrités sociales auxquelles l'esprit attache certaines idées qui ne peuvent souvent être détruites même par l'expérience. Quand nous approchâmes de la retraite du sage, du cabinet du philosophe, nous sentîmes une sorte de vénération qui se communiquait même à nos mouvemens. Je croyais arriver à une heure inconvenablement tardive, le soir où je visitai pour la première fois une personne de l'âge et du caractère de M. de Tracy, un père conscript de la chambre haute de France et le plus profond de ses philosophes moralistes. Mais comment s'échapper de la société de M. de Ségur, dont l'aimable conversation fait oublier « toutes

les saisons et leurs changemens. » Cependant j'étais décidée à voir dans la même soirée le plus brillant *littérateur* et le plus célèbre métaphysicien du dernier siècle, pour ne rien dire d'un *rendez-vous* avec Lafayette. En traversant l'antichambre et en entrant dans le premier salon, je fus surprise d'entendre le bruit auquel les pédans frères de la dame dans le *Comus* donnent le nom de gaieté mal gouvernée, gaieté qui s'exhale en irrésistibles éclats de rire partant du cœur de la jeunesse. On pouvait à peine percer la foule de jeunes personnes des deux sexes qui occupaient le centre de la pièce (les petits-fils et petites-filles de Lafayette et de Tracy, avec leurs amis, parmi lesquels étaient plusieurs jeunes Américains). Dans le milieu de ce groupe, Lafayette, debout, jugeait quelque cas compliqué du code des jeux à gages; ayant été tiré pour cet important sujet d'un autre groupe placé dans une partie éloignée du salon, et composé de Benjamin Constant, Ternaux, Perrier, M. Victor de Tracy et autres notables du côté gauche des deux Cham-

bres. La conversation de ces graves personnages n'était nullement troublée par les ris de la joyeuse troupe, non moins sérieusement occupée de ses petits jeux, que leurs aînés l'étaient du grand jeu de la vie politique qu'ils discutaient en ce moment.

La chère petite parente qui m'accompagnait fut reçue dans l'heureux cercle comme si elle eût été ainsi que sa tante ancienne amie de ses membres, et je la laissai profondément livrée à l'étude du *mot à double sens*, et se trouvant aussi à l'aise que si une connaissance d'une minute eût été une amitié d'un siècle. O jeunesse ! jeunesse !

« Rendez-moi, rendez-moi la pure fraîcheur du matin ; ses larmes, ses soupirs valent mieux que les plus doux sourires du soir. »

Le comte de Tracy était assis entre deux femmes extrêmement jolies et brillantes. Plusieurs étrangers de distinction étaient dispersés dans la chambre. L'excellente fille du comte, madame George Lafayette, présidait la table à thé, et l'élégante madame

Victor de Tracy, sa belle-fille, faisait les honneurs du salon à quelques dames étrangères.

Les assemblées de M. de Tracy, qui ont lieu une fois la semaine pendant l'hiver, sont au nombre des plus choisies et des plus remarquables de Paris. Inaccessibles à la vulgaire médiocrité, à la prétention ambitieuse, il faut avoir quelque droit à l'estime pour obtenir d'y être présenté. Nous trouvâmes notre hôte célèbre parfaitement le même pour l'esprit et l'amabilité, quoique sa santé parût un peu altérée. Il nous sembla que son affaiblissement physique, dont il s'apercevait trop bien quoiqu'il soit peu apparent pour les autres, lui inspirait cette sorte de mélancolie que je crois particulière aux personnes de génie et de caractère, dans l'âge avancé. On observe rarement ce sentiment dans la vieillesse des hommes bornés ou communs. Occupés d'eux-mêmes, du berceau à la tombe, leur agitation mécanique au soir de la vie n'est que la continuation de leur insouciant vivacité à son matin. Combien il

faut avoir de moyens de plaire aux autres pour être capable de se déplaire à soi-même ! Nous tâchâmes de dissuader le comte de l'idée qu'il était grandement changé depuis que nous ne l'avions vu ; mais ce fut en vain que nous cherchâmes à raisonner contre un sentiment. Nous changeâmes de sujet, et la conversation le conduisit à réfuter de la manière la plus triomphante son opinion sur lui-même, par la vivacité pleine de sens avec laquelle il la soutint. Nous parlâmes de la littérature et de la philosophie modernes, des *romantiques* et des *classiques*. De même que tous les hommes d'une intelligence supérieure en France, M. de Tracy n'est d'aucune école que de celle de la vérité. Il les a étudiées toutes, et reconnaît la puissance du talent partout où elle se trouve. Je citai un jeune homme avec lequel j'avais dernièrement causé, et qui parlait fort lestement du génie de Voltaire. « C'est, me dit-il, une opinion de parti ou plutôt une mode de secte. J'ai eu, continua-t-il, une dispute à l'Académie à ce sujet, avec le pauvre Auger,

peu de temps avant qu'il se soit noyé. Il avait lu à l'une de nos séances un écrit sur Voltaire, qu'il devait publier dans un ouvrage biographique, et dans lequel il traitait le premier écrivain, le génie le plus grand, le plus universel que la France ait produit, comme un écolier spirituel, amusant, mais superficiel, auquel il accordait cependant *quelque grace* dans le style. Je souffrais alors d'une complication de maladies, j'étais vraiment fort mal ; mais l'indignation me rendit mes forces ; et de tous mes petits moyens je défendis l'homme qui n'aura pas besoin de défenseurs dans la postérité, contre une de ces attaques éphémères faites pour être oubliées aussitôt qu'elles sont nées.

» Je répliquai avec plus de chaleur peut-être que ne le méritait une attaque semblable ; mais entendre l'auteur de *la Henriade*, de *Mahomet*, de *Candide* et de ces admirables volumes de lettres aussi remarquables par la fine plaisanterie que par la philosophie, loué comme possédant *quelque grace* ; et cela par un Auger ! il était difficile de rester calme. »

« Et qui est M. Auger , » demandai-je , « je n'ai jamais entendu parler de lui. Son nom n'a pas encore traversé le détroit. » Il me répondit par une citation de *l'Hypocrisie*, de Voltaire. Il était vraiment beau de voir le Locke de son siècle et de son pays , oubliant ainsi tout à coup ses infirmités dans un élan de généreuse indignation contre la folie , la présomption de l'obscur médiocrité , osant déprécier un génie sur lequel le public a porté un jugement définitif ¹. Voltaire survivra à

¹ Cette opinion qui prédomine surtout parmi les jeunes littérateurs de Paris, dérive en partie de l'avantage si marqué que possède le siècle présent sur le dernier, à l'égard de plusieurs objets importants, en partie de la réaction produite par les efforts que l'on fait en vain pour rappeler à la vénération des choses anciennes. Les classiques ne reconnaissent rien de parfait après le temps de Louis XIV ; et les romantiques, en revanche, nient le mérite de tout ce qui n'est pas de leur propre temps. De plus, un article de la Charte, par lequel les hommes au-dessous de quarante ans sont exclus de la Chambre des Députés, a produit un schisme entre la jeunesse et la vieillesse, qui influe puissamment sur les senti-

tous les écrivains qui ont fleuri en même temps que lui. Nous verrons ce que produira l'âge présent , du moins ceux qui nous suivent le verront ; mais jusqu'ici aucun auteur n'a réuni plus de suffrages. Les éditions sans nombre de ses ouvrages , qui sont journellement publiées dans tous les formats , à tous les prix , prouvent une popularité à laquelle aucun auteur , dans aucun pays , n'a jamais atteint. Classiques et romantiques du dix-neuvième siècle , qui d'entre vous en pourra faire autant ? Nous parlâmes de la nouvelle école de philosophie. L'école de M. Cousin n'est pas celle du comte de Tracy ; mais avec quelle modération , quelle indulgence , quelle justice impartiale il parle du talent , du mérite , de l'esprit du jeune philosophe ! « Au reste , » disait-il quand nous le pressions de nous déclarer positivement ses sentimens ,

mens des individus. Toutefois , la nation en général reste fidèle au culte de Voltaire , et le fanatisme , les violences du parti prêtre contre ses ouvrages et sa mémoire , ont plutôt réchauffé que refroidi le zèle de ses admirateurs.

« je ne puis vous donner aucune opinion précise , car je n'entends pas mon auteur. *Il faut entendre pour juger* ; et je suis obligé de répondre à votre question sur cet écrivain , comme l'homme de la comédie : *Madame, il est fort à la mode !* »

Cette simplicité , le vrai cachet du génie , existe dans la personne et dans les manières de M. de Tracy , sous sa forme la plus aimable. Il joint la franchise et l'honnêteté de Franklin à toute l'aisance , toute la politesse d'un gentilhomme français de la vieille école. Gai , bienveillant , facile dans ses relations domestiques , ses vertus privées sont aussi respectables que son caractère public est élevé. Il prouve , par un exemple sans réplique , que les esprits du premier ordre sont les mieux adaptés à la pratique de la pure

¹ Les *Plaideurs*. — Acte III , scène III.

PERRIN-DANDIN.

« Mais qu'en dit l'assemblée ?

LÉANDRE.

Il est fort à la mode. »

morale. C'est en effet une erreur aussi mal fondée qu'elle est nuisible , que de supposer une connexion naturelle entre le génie et l'irrégularité. Les Milton , les Locke , les Newton , les Bentham , les Tracy , sont des témoignages irrécusables du contraire.

Nous avons été assidus aux assemblées de ce grand et excellent homme pendant tout notre séjour à Paris ; et nous l'avons quitté avec un regret sincère , adouci par l'espoir de le revoir , et de jouir encore de sa société à notre retour en France. Le comte de Tracy , malgré ses infirmités croissantes , assiste constamment à la Chambre des Pairs toutes les fois qu'une question importante exige le secours de ses talens et de son vote. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que l'ami , l'allié de Lafayette a toujours été , pendant et après la révolution , un ferme et judicieux défenseur des principes libéraux.

BAL
DE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

« Que d'objets, que de gens inconnus jusqu'alors !
Tous les ambassadeurs, des maréchaux, des lords,
Des artistes, la fleur de la littérature !
Des femmes : quel éclat, quel goût dans leur parure !
Dieu ! les beaux diamans ! »

Ecole des Vieillards.

A la première impression de cette magnifique assemblée sur mes yeux éblouis, j'é-

prouvai les sentimens que Delavigne fait exprimer à son Hortense dans l'exclamation que je viens de citer. Rien dans le monde ne peut se comparer à ces bals diplomatiques pour le brillant, pour le rassemblement de gens singuliers et remarquables. Celui-ci était l'un des plus splendides et des plus pittoresques que j'eusse jamais vus. Il était donné à l'occasion du jour de naissance du roi (du roi d'Angleterre *s'entend*). Toutes les *grandes autorités* étaient en *grand costume*, et le reste de la compagnie en habit de cour complet, hors que les femmes n'avaient point de queues, et que les plumes de cour n'étaient pas de rigueur. Les représentans de toutes les nations du monde civilisé, chacun dans l'habit de son pays ou de sa profession, formaient un spectacle trop curieux, trop intéressant pour être indigne de l'attention du philosophe.

C'était ce qu'on appelle un *bal costumé*, auquel les siècles divers prêtaient leur assistance. L'imagination aurait eu peine à ajouter un trait à l'effet pittoresque de cette masca-

rade diplomatique , dans laquelle le passé et le présent se combinaient pour joindre la diversité à la rareté. Le groupe le plus frappant était formé par l'ambassade d'Autriche , avec une troupe nombreuse *d'attachés* , l'élite de la jeunesse du pays , dans toute la magnificence des costumes du moyen âge. Quand son Excellence d'Autriche fut annoncée , je tressaillis , je crus sentir le poids de la proscription aulique sur ma tête. Le représentant du souverain de Hapsbourg , si longtemps armé contre moi , passait à mes côtés ; le représentant de celui qui , s'il pouvait une fois saisir entre ses doigts nerveux mon petit cou , y donnerait un tour qui épargnerait à ses douaniers la peine de briser à l'avenir les voitures et de tourmenter les voyageurs pour chercher les ouvrages pestilentiels de « lady Morgan. » Je ne respirai librement que quand Son Excellence et sa suite brillante eurent traversé la salle pour entrer dans la serre et disparaître au milieu des arbustes fleuris et des orangers. D'autres visions aussi éclatantes , mais moins effrayantes , se succé-

dèrent avec une rapidité qui ajoutait à l'illusion de la scène, jusqu'à l'instant où le bal commencé laissa le salon de réception froid et abandonné, et me donna le loisir et l'occasion d'examiner autour de moi les changemens que les localités avaient subis depuis une douzaine d'années.

Tout ici, comme ailleurs, était changé, totalement changé. La pièce où je me trouvais était bien celle où Pauline Bonaparte, la princesse Borghèse, avait figuré dans un si grand éclat de beauté et de fortune. Mais tous les ornemens de son appartement favori, que j'avais vus à ma première visite encore aussi frais que quand elle les avait laissés, avaient disparu. Les draperies magnifiques de son lit, la couleur, la forme de son superbe ameublement, comme leur belle et ancienne maîtresse, n'existaient plus que dans la mémoire de ceux qui les avaient autrefois contemplés. Les pompeuses décorations que Napoléon avait substituées à la simplicité républicaine des appartemens *demi-garnis* du premier consul, ces décorations,

toutes riches et somptueuses qu'elles étaient , n'égalaien^t pas pour le goût , la convenance , la jouissance , si je puis m'exprimer ainsi , les ameublemens actuels. La serre elle seule (une création de lady Stuart) et son éclairage valent tout ce qui l'a précédée dans ce local où les trésors impériaux étaient versés avec une prodigalité sans bornes. Mais les mines de Golconde ne pourraient acheter le goût , ce produit lent et progressif du temps , de l'expérience , du plein développement de tous les arts. « L'or et la pompe » barbares marquent les premiers pas vers la civilisation et précèdent les arts plus modestes , mais plus utiles , qui servent au bien-être des hommes. La découverte que la dignité n'est pas incompatible avec la commodité , l'aisance , est au nombre des perfectionnemens modernes de l'esprit aristocratique et royal.

Tandis que j'étais occupée à observer les effets des changemens humains et du temps sur l'hôtel , on annonça quelqu'un qui n'était point changé , que l'on pourrait même dire *inchangeable* , le prince de Talleyrand. C'était

la même physionomie impassible que j'avais vue aux noces de la duchesse de Berri, et si j'avais à la décrire maintenant, je ne ferais que répéter la phrase que j'employai alors : « *Jamais visage ne fut moins baromètre.* » La jeunesse a perdu sa fraîcheur, l'âge viril est tombé dans la caducité. Les beautés régnantes qu'on vit se disputer jadis la conquête du conquérant de la nation ont fait place à une autre génération, qui commence à s'apercevoir à son tour que son bail avec les attraits n'est pas éternel; mais Talleyrand est toujours le même, toujours le monument immuable de la mutabilité de tout ce qui l'entoure.

LE COMTE DE SÉGUR.

« Nous sortons à l'instant d'un délicieux dîner chez le comte de Ségur. En France, on dit rarement « *où je dîne, je reste,* » comme l'Ennuyeux de madame Geoffrin. Les convives d'un dîner de Paris se dispersent ordinairement après le *chasse-café*; car le reste

de la soirée suffit à peine pour remplir les nombreux engagemens que chacun peut avoir ; elle aurait encore peine à suffire quand elle serait aussi longue que les plus longues nuits des Lapons. Mais au milieu d'une société semblable à celle qui se rassemble autour de la table ronde de huit couverts de M. de Ségur, quand on écoute avec délice une conversation dans laquelle chaque mot ferait la fortune d'un *ana*, ou figurerait utilement sur les tablettes d'un historien ; dans laquelle le badinage facile d'un esprit qui connaît sa puissance, est encouragé par un auditoire digne de le comprendre, on est disposé à rester jusqu'à la « dernière syllabe » du temps que les habitudes de Paris accordent aux rassemblemens de ce genre. Des noms remarquables par une célébrité de l'ancien ou du nouveau régime forment une réunion dans laquelle le nom de *fâcheux* est inconnu ; et l'on s'y livre avec confiance à tous les élans de gaieté ou de philosophie que peuvent amener les propos les plus variés.

Avec quelle agréable émotion de surprise,

de curiosité, d'admiration, je rencontrai pour la première fois M. de Ségur, en 1816, à un déjeuner à la fourchette chez Denon. M. de Ségur n'avait pas encore acquis à l'intérêt public les droits que lui ont donnés depuis ses élégans et très-amusans « Mémoires, » où il narre avec tant de vivacité et de simplicité les événemens si variés, si importants de sa vie extraordinaire. Mais j'en savais assez sur la politique et la littérature de la fin du dernier siècle pour ne pas ignorer le succès qu'il avait obtenus dans les affaires et dans le monde brillant de ce temps. Fils du brave maréchal de Ségur, frère d'un des hommes les plus spirituels de France, père du meilleur historien de nos jours, oncle et frère d'armes de Lafayette, ami, compagnon de voyage de Catherine et de Joseph II (ayant montré, pour le dire en passant, dans ses heureuses ambassades en Russie, en Prusse, à Berlin, que des hommes excellens peuvent remplir des places éminentes sans qu'il en résulte aucun bien pour l'humanité, quand les gouvernemens qui les

emploient sont vicieux) ; enfin l'auteur le plus classique et le plus abondant de la France moderne , il ne pouvait échapper à l'attention d'étrangers quelque peu instruits , même au milieu des cercles les plus brillans. Je m'aperçus bientôt qu'il était par-dessus tout cela un des hommes les plus agréables et les plus aimables (dans le sens le plus strict de ces épithètes charmantes) que j'aie jamais rencontrés , soit dans mon pays , soit ailleurs.

Il était alors accompagné de feu son estimable et admirable femme. Tous deux luttèrent en ce moment contre un de ces revers de fortune extraordinaire , même de ce temps de changemens inattendus. Cependant les talens qui avaient charmé Catherine et endormi sa politique astucieuse , l'esprit qui avait su fuir les plaisirs de Versailles pour les périls des camps , les graces qui firent appeler l'ex-ministre des Bourbons à présider la cour impériale du moderne Charlemagne conservaient toute leur brillante vivacité.

Depuis notre première présentation à M. de

Ségur jusqu'au moment où j'écris ces lignes , l'esprit encore frappé des charmes de sa conversation , la somme de ce que je dois à son amitié , à ses talens , par le plaisir que j'ai trouvé dans sa société et ses ouvrages , s'est augmentée chaque jour. Ma dernière lecture avant de quitter l'Irlande avait été celle des trois premiers volumes de ses Mémoires (et je les lisais pour la seconde fois) ; mais nonobstant l'esprit , la grace avec lesquels ils sont écrits , je redoutais presque notre première entrevue. Le chef de cet arbre glorieux était évidemment toujours vert et vigoureux ; mais le tronc et les branches devaient porter les marques extérieures des attaques de la maladie sur une constitution faible et délabrée. Depuis la dernière fois que nous l'avions vu , M. de Ségur avait éprouvé de sévères afflictions domestiques , et il avait soixante-dix-sept ans. J'attendis donc que mon mari m'eût rapporté l'état de sa santé avant de risquer d'aller chez lui dans ma joie de nouvelle arrivée , trop vive peut-être pour s'accorder avec ses dispositions. Mon mari

le trouva prêt à partir pour la chambre des pairs , dont il est un des membres les plus zélés. Une reconnaissance cordiale , un serrement de main anglais , et l'avertissement qu'il recevait du monde tous les soirs , calma toutes mes craintes.

S'il existe un pays où la vieillesse puisse se retirer pour employer agréablement les restes de son existence , et mourir au milieu des jouissances sociales , c'est la France ; car l'intelligence , ce que les Français nomment *l'esprit* , « qui n'a point d'âge , » est la qualité la plus estimée , et l'amitié le sentiment le plus fort , le plus durable en ce pays. Nous trouvâmes M. de Ségur entouré d'amis vieux et jeunes , et de quelques-unes des plus jolies femmes de Paris. Sa compagnie en hommes se composait de pairs libéraux , la plupart officiers-généraux en retraite , dont les noms étaient inscrits dans les fastes de l'âge héroïque de la France , et d'auteurs d'une célébrité reconnue. Cette compagnie se renouvela sans cesse pendant les heures de notre visite ; les têtes grises des anciens

étaient remplacées par les *chapeaux fleuris* des jeunes gens qui venaient animer un cercle dont le principal mérite est de n'appartenir à aucune secte politique, littéraire ou philosophique. Pour y être admis, il suffit du mérite, de l'amabilité, ou de pouvoir réclamer le droit de vieille connaissance; toutefois la tolérance ne s'y étend pas à ce que madame Roland appelle l'*universelle médiocrité*.

Quelle délicieuse existence que celle de M. de Ségur! cependant le temps et la mort jetèrent leurs ombres les plus tristes sur notre entrevue. Sa personne, autrefois si belle, encore si remarquable par son *air de grand seigneur*, était bien changée, quoique sa vue fût considérablement améliorée et que sa toilette fût aussi soignée, son sourire aussi bienveillant que jamais. Après les premiers complimens, deux images fixèrent mon attention et attristèrent notre conversation. En face du siège habituellement occupé par le comte, on voyait un beau portrait de madame de Ségur, morte l'année précédente, et

que nous avions laissée dans le meilleur état de corps et d'esprit. Un petit buste de notre ami commun Denon était sur la cheminée.

Interprétant nos regards , il dit : « Oui , deux chers amis nous ont quittés depuis notre dernière rencontre. C'est un beau portrait , il a été peint par mon ancienne amie madame Lebrun , qui , grace à Dieu , est vivante et merveilleusement bien portante. »

— Après un moment de silence il ajouta : « Il est très-ressemblant ! C'est tout ce qui me reste de cinquante ans d'une amitié dont je ne connais aucun autre exemple. Non-seulement nous nous sommes toujours accordés sur les sujets généraux de littérature , de politique , d'intérêt privé ; mais (dit-il en appuyant fortement sur ces mots) *pas le moindre nuage , pas la moindre différence d'opinion dans les détails du ménage*. La perte d'une telle amie , d'une telle compagne , d'un tel secrétaire ne peut être estimée , ne pourrait être endurée s'il restait une longue vie à passer dans de vains regrets. Quelle consolation , quel soutien elle a été pour moi

dans les plus grandes calamités ! Pendant votre dernier voyage ici , elle me servait de secrétaire , et elle a écrit sous ma dictée toute mon Histoire universelle , car alors j'étais presque aveugle. Et le pauvre Denon ! votre chevalier , mon plus ancien ami après mon neveu Lafayette et Tracy. Deux jours avant sa mort il nous arriva très-tard , aussi jeune , aussi animé que vous l'avez connu. Il était plein de vivacité , de santé , engagé à des dîners anglais , à des soirées françaises sans fin. Je lui dis qu'en dépit de tous ses engagements il fallait qu'il dînât chez nous le surlendemain. *C'est la fête de madame de Ségur.* Il répondit qu'il n'y manquerait point , et alla de suite consulter madame d'H.... sur le présent d'anniversaire qu'il pouvait offrir à ma femme. Le jour vint , et tandis que nous l'attendions , nous reçûmes la terrible nouvelle qu'il n'était plus. »

Pour changer le tour de la conversation devenu trop pénible pour des esprits susceptibles d'impressions de tous genres , mon mari lui parla de ses Mémoires , dont il ne

lui dit pas plus de bien qu'il n'en pensait.

M. de Ségur répondit qu'il les avait écrits en conscience, et, autant qu'il l'avait pu, dans un esprit d'impartialité envers tous. « C'est là, dit-il, le principal mérite de l'ouvrage. »

« Mais, quand aurons-nous le quatrième volume? » Il secoua la tête et dit : « Ce n'est pas le moment. Advienne ce qu'il pourra ; jamais je n'écrirai contre ma conscience ; et quand j'aurai à parler d'un grand homme à qui je dois tout, je dirai ce que je crois la vérité. » — Il faisait allusion à Napoléon.

On trouve en général chez les hommes supérieurs, une noble simplicité, une absence de prétention que les gens superficiels prennent quelquefois au mot, pour se dispenser d'admirer ce qui est vraiment admirable. Et la philosophie, en France, a tant de bonhomie, si peu de faste que le monde est sujet à la confondre avec l'indifférence, à prendre pour un manque de sensibilité, la force qui triomphe de la sensibilité. Mais pour des observateurs moins frivoles, le

calme, la sérénité, l'égalité d'un caractère tel que celui de M. de Ségur, offre quelque chose de plus élevé que la présomptueuse impassibilité des anciens stoïciens, leur dure et sauvage morale, et leurs orgueilleuses vanteries. Cet homme remarquable par le rang, la naissance, les emplois, la réputation littéraire, héritier d'un grand nom, autrefois possesseur d'une immense fortune patrimoniale et acquise, dont il lui reste à peine quelques débris; accablé par des malheurs domestiques, épuisé par des maladies douloureuses, déploie dans le déclin de sa vie et de sa fortune, le même esprit, la même amabilité qui dans la plénitude de sa jeunesse, de sa santé, de sa grandeur temporelle, charmaient les souverains, animaient les cercles les plus polis. Il est vrai que la France est de toutes les contrées celle où les revers de fortune sont le moins pénibles à supporter; parce que là, l'estime, la considération publiques s'attachent plutôt à l'homme qu'à ses circonstances pécuniaires. Mais, même dans ce pays où l'inégalité des richesses se

fait le moins sentir, où l'opinion n'ajoute rien aux privations qu'entraîne leur perte, il faut encore une grande force d'ame pour la supporter avec facilité et dignité. Combien de fois n'avons-nous pas été profondément affligés en voyant la morosité, l'égoïsme, les plaintes puériles qui remplissent très-souvent les derniers instans de ceux dont l'énergie, dans leur jeune âge, avait éclairé les hommes, ou influencé les destinées de nations puissantes! Avec de tels souvenirs gravés dans ma mémoire, j'ai plus d'une fois, dans le modeste appartement de la rue Duphot, reconnu avec une admiration exempte d'envie la douce gaieté du tempérament français, la philosophie pratique si bien adaptée au caractère français, dont je contemplais le plus aimable exemple.

ROMANTIQUES ET CLASSIQUES.

« LADY Morgan méprise Racine : sans doute il est coupable à ses yeux du péché irrémissible d'avoir été pieux ; et pour l'en punir elle le proclame imbécille ! Sa rage contre la mémoire de cet auteur va même à tel point , qu'en dépit de la voix unanime de la

France , de l'assentiment de l'Europe et d'un siècle de gloire , elle a l'audace de prononcer qu'il n'est pas poète. » — *Quarterly Review*. 1817.

Je méprise Racine parce qu'il était pieux !

« O ciel ! que de vertus vous me faites haïr ! »

Je jugeais Racine alors , comme je le fais aujourd'hui , d'après mes propres impressions. Je préférais Shakspeare et j'avouais ma préférence. Je pensais que les ouvrages de Racine , dont je n'ai jamais contesté le mérite , appartenaient à son temps et non au nôtre ; et je le pense toujours. Un critique français qui ne manque pas de *tact* (pour me servir d'une de ses expressions) , s'est trouvé de mon avis. « Bien que Racine ait accompli des chefs-d'œuvre en eux-mêmes , » disait Napoléon , « il y a néanmoins répandu une perpétuelle fadeur , un éternel amour , un ton doucereux , etc... Mais ce n'était pas précisément sa faute ; c'était le vice et les mœurs du temps ¹. »

¹ *Mémoires de Las Cases* , tome VII , page 197.

Ce matin , pendant que je parcourais les annonces des spectacles , incertaine sur celui pour lequel nous nous déciderions (l'obligeance de mes nouveaux amis , et la bonté des anciens ayant mis à ma disposition des loges à plusieurs théâtres) , un jeune homme qui nous avait été présenté la veille vint m'*offrir ses hommages*. Il y avait dans son air , dans son col de chemise entr'ouvert , ses cheveux noirs en désordre , son regard mélancolique et sauvage , quelque chose d'exalté qui avait attiré mon attention la veille ; et cela , joint à un ou deux paradoxes qui lui échappèrent , fit que j'eus du plaisir à le revoir : car , de même que madame de Sévigné , je hais « *les gens qui ont toujours raison.* »

Comme j'ai trop peu de temps à moi pour le perdre en cérémonie , même avec des étrangers , je coupai court aux *hommages* et aux *devoirs* de mon nouvel ami , en le priant de choisir pour moi le théâtre auquel je devrais aller le soir , le priant d'accepter pour sa peine une place dans ma loge , si cela lui

convenait. Il accepta l'une et l'autre propositions avec empressement, et, parcourant des yeux la liste des théâtres, je le vis faire un geste d'impatience et secouer la tête à l'annonce des *Français*, qui devaient jouer l'*Iphigénie* de Racine.

Je pris ce mouvement pour une épigramme dirigée contre mes opinions connues sur le dieu de l'idolâtrie française. « Je vois, » dis-je, « que l'on ne m'a point pardonné mes hérésies. Vos animosités littéraires sont bien tenaces, messieurs les Français ! mais allons, j'irai ce soir voir jouer *Iphigénie*, et je soumettrai mes anciennes opinions à l'épreuve de nouvelles impressions. Tout change en ce monde ; et moi qui me suis endormie au monologue de Phèdre, en 1816, je pourrai peut-être, en 1829, rester éveillée, même pendant l'éternel parlage de ce phrasier d'Ulysse, qui n'a rien perdu de son antique loquacité dans les mains de votre poète : ainsi donc, s'il vous plaît, nous irons aux Français. »

« Aller aux *Français* ! s'il me plaît ! Moi,

entendre une tragédie de Racine ! *Oh ! mi-lady , vous plaisantez , vous n'y pensez pas ! »*

Le regard alarmé avec lequel il semblait implorer ma pitié , ses mains jointes , ses yeux levés au ciel , me surprirent étrangement , et je lui dis : « Alors vous êtes un hérétique ainsi que moi ; et je suis comme la pauvre Iphigénie , qui

« Voyait pour elle Achille , et contre elle l'armée. »

« Vous avez pour vous toute la France , » dit-il , « à quelques exceptions près. — Personne ne va aux Français quand on joue Racine ; et le peu de gens qui y vont ne le font que pour témoigner leur désapprobation en sifflant , comme cela eut lieu pour *Athalie* l'autre jour. »

Je ne pouvais en croire mes oreilles. « Quoi ! ne plus aller aux Français ! siffler Racine ! Oh , c'est une mystification. »

« Pardon , Madame , je parle sérieusement. Vous pouvez , vous devez aller aux Français ;

mais non pas quand on y joue Racine , dont les pièces ne sont données que dans les intervalles de nos grands drames historiques , et pendant l'absence de notre divine muse tragique. »

« Quelle muse tragique ? Mademoiselle George ou mademoiselle Duchesnois ! »

« Oh ! non , *cela est vieux comme le déluge*. Je parle de mademoiselle Mars , la perle des perles , la Melpomène de nos jours. »

« Mademoiselle Mars la muse tragique ! la Melpomène ! »

« Assurément ; voudriez-vous que nous restassions bornés à jamais à la déclamation monotone des Champmélé et des Clairon , que les derniers siècles ont transmise par tradition à leurs successeurs ? »

Je restai quelques instans dans un silence de doute et de surprise ; je me hasardai enfin à dire : « Mais si Racine est passé de mode , dans quelles tragédies joue mademoiselle Mars ? sans doute dans celles de Voltaire ? »

« *Voltaire ! bah ! c'est un roi détrôné que ce bon Voltaire.* »

Je restai alors tout-à-fait muette d'étonnement ; je ne répondis rien , parce que je n'avais rien à dire ; d'ailleurs je mourais d'envie de rire.

« *Tenez, ma pauvre milady,* » me dit mon ami d'un quart d'heure , évidemment amusé par mon ignorance , mais touché de mon embarras. « A votre dernier voyage en France , Corneille , Racine et Voltaire étaient encore tolérés « — *n'est-ce pas ?* »

« Tolérés ! » repris-je vivement , croyant sentir encore les blessures que m'avaient infligées les champions littéraires de l'ancienne orthodoxie , les auteurs des dix ou douze lettres à *milady Morgan*. « Tolérés ! vraiment ! — *je le crois bien.* »

« Bon , » continua-t-il , « *on a changé tout cela.* Nous lisons encore ces auteurs comme on lit Euripide et Sophocle ; mais l'on ne s'amuse plus à les voir jouer , ou plutôt à les entendre déclamer ou psalmodier à la manière des chantres d'église. »

« Alors que voyez-vous, qu'entendez-vous ? » demandai-je avec quelque hésitation.

« Nos grands drames historiques, écrits non en pompeux alexandrins, mais en prose, le langage de la vérité, de la vie réelle, de la nature, et composés hardiment en dépit d'Aristote et de Boileau. Leur intrigue peut s'étendre à un nombre d'actes indéfini, et le temps de l'action théâtrale à un nombre également indéfini de jours, de mois, d'années : s'il plaît à l'auteur, il peut prendre un siècle, une dizaine de siècles : quant au lieu, la première scène peut être à Paris, la dernière au Kamschatka. Bref, la France a recouvré sa liberté littéraire et elle en use largement. »

« Oui-da ! » repris-je un peu déconcertée et ne sachant trop que dire, tout en conservant un air assez délibéré. « Vous prenez, à ce qu'il paraît, quelques-unes de ces libertés desquelles vous aviez coutume de rire dans notre pauvre Shakspeare ? »

« Votre *pauvre* Shakspeare ! dites votre

divin , votre immortel Shakspeare ! l'idole de la nouvelle France ! Vous le verrez jouer *textuellement* aux Français , non plus dans les parodies faibles et diffuses de Ducis. »

« Shakspeare joué textuellement aux Français ! Oh ! *par exemple !* »

« *Oui certes. Othello* est maintenant en répétition ; *Hamlet* et *Macbeth* sont reçus ; mais votre Shakspeare lui-même était bien loin de se douter de cette vérité fondamentale , savoir : que le drame doit représenter les progrès , le développement et l'accomplissement des opérations du monde physique et intellectuel , sans relation avec le temps ou les localités. Son puissant génie , inconnu à lui-même , était enchaîné par les funestes préjugés , les restrictions factices , des *per-ruques* de l'antiquité. La nature développait-elle ses desseins en cinq actes ? ses opérations sont-elles limitées à trois heures d'horloge ? »

« Non sans doute , Monsieur , mais cependant... »

« *Mais , mais un moment , chère milady.*

Le drame est une grande illusion des sens , fondée sur des faits admis par l'intelligence comme ayant lieu dans la vie réelle , passée ou présente. Quand vous voulez bien croire que Talma est Néron , Lafont Britannicus , ou bien que la rue de Richelieu est le palais des Césars , vous pouvez admettre ce qui choque le plus la vraisemblance. En partant de ce point , je ne trouve rien d'absurde dans la tragédie que mon ami Albert de S*** dit avoir écrite exprès pour essayer jusqu'où le mépris des unités peut être poussé. Le titre et le sujet de la pièce est la création , en commençant par le chaos (quel superbe motif de décorations et de machines !) , et en finissant à la révolution française. Le lieu sera l'espace infini ; le temps , suivant les calculs mosaïques , quelque six mille ans. »

« Et le protagoniste , Monsieur ? sûrement vous ne pensez pas à faire revivre les personnages allégoriques des mystères du moyen âge. »

« Ah ! ça , pour le protagoniste , c'est le diable. C'est le seul personnage , contempo-

rain de tous les âges de l'univers (du moins de l'univers à nous connu), qui, dans ce temps de *cagoterie*, puisse être risqué sur le théâtre, et qui pourra être perpétuellement sur la scène comme doit l'être un protagoniste. Il convient particulièrement, d'après les idées vulgairement reçues, de son énergie et de son infatigable activité, pour notre principal caractère. Le diable du patriarche de l'Allemagne, le Méphistophelès de Faust, n'est, après tout, qu'un casuiste mauvais sujet; et le ton sublime et hautement poétique du Satan de Milton doit être évité dans une conception qui prend le vrai, le naturel pour son inspiration. Bref, le diable, le véritable diable romantique doit parler comme parlerait naturellement le diable dans toutes les circonstances où son ambition éternelle, sa malignité infatigable peuvent le placer. Dans le premier acte, il pourra prendre un ton de héros tombé qui ne lui siérait nullement quand il paraîtrait, possédant le corps d'un épileptique juif, et marchandant pour se rendre à son pis-aller, le troupeau de

porcs. Ensuite, comme l'un des chefs de l'armée de saint Dominique, il prendra un ton de fanatisme plus fier, moins politiquement rusé que lorsqu'il sera conseiller-privé du cabinet de Richelieu. A la fin du quatrième acte, sous la forme de l'un des convives des soupers du baron d'Holbach, il pourra même être spirituel; tandis que, comme ministre de la police, il sera précisément le diable de l'école, induisant sa victime en tentation, et triomphant par tous les artifices mesquins, tout le sophisme verbeux d'un bachelier de Sorbonne. Mais comme l'esprit humain avance toujours, rien de tout cela ne sera plus de mise, et avant la fin de la pièce il faudra qu'il imite, tour à tour, le patelinage d'un jésuite de robe courte, le plaidoyer d'un procureur-général, la magnifique colère d'un député du côté droit; il pourrait même parler d'économie politique, comme un article du *Globe*. — Mais l'auteur vous lira sa pièce. — *La création, drame historique et romantique*, en six actes, comprenant chacun mille ans. *C'est l'homme marquant de son siècle.* »

« Mais , » dis-je , « je ne compte rester à Paris que quelques semaines ; il ne pourrait terminer son ouvrage en si peu de temps. »

« *Pardonnez-moi, Madame*, il le terminera en six soirées, le temps juste que la représentation doit réellement durer : un acte par soirée ; le tout sera distribué aux différens théâtres , en commençant par les Français et en finissant par l'*Ambigu*. »

Je ne connais rien de plus mortifiant que de ne pouvoir connaître si l'on *est* ou si l'on *n'est pas* l'objet de ce qu'on appelle *hoax* en Angleterre , et en France *mystification*. Le doute à cet égard provient de l'ignorance des manières du jour , qui rendent le ridicule si arbitraire. Tout ce que mon jeune *exagéré* m'avait dit pouvait , à la rigueur , être vrai d'après la révolution extraordinaire qui s'était faite dans le goût ; cela pouvait aussi n'être que fausseté , quelque malice des ultras pour me faire écrire des absurdités. Une machination semblable avait été ourdie contre moi en 1818 ; mais Denon et moi nous

découvriâmes le complot , quoiqu'il fût très-ingénieusement conduit , et les mystificateurs furent les seuls mystifiés. Après tout , les choses étranges que disait mon romantique n'étaient que des vérités travesties. C'était l'abus risible d'une doctrine que les génies du premier ordre avaient mise en pratique , que les critiques les plus sensés avaient soutenue. Je résolus donc de ne point me livrer à l'impression du moment , faiblesse ordinaire à mon sexe et à mon caractère ; mais d'entendre toutes les opinions , toutes les croyances , tous les partis avant de porter un jugement par moi-même. Ainsi , cachant les sourires que je ne pouvais réprimer dans le bouquet de jacinthes qui m'avait été présenté par mon galant visiteur , je dis négligemment : « Eh bien , s'il ne faut pas aller aux Français , où irons-nous ? »

« Excusez-moi , il faut que vous alliez aux Français , mais non pas ce soir. Vous attendrez le retour de M^{lle} Mars , et la reprise de *Henri III*. Dans le rôle sublime de la duchesse de Guise , elle a fait verser plus

de larmes que les Dumesnil, les Clairon n'en ont jamais arrachées avec leurs Athalie et leurs Zaïre. Cependant, nous sommes dans la saison des *petits spectacles*, qui arrive avec celle des violettes et des jacinthes, de la mousseline anglaise et des couleurs de printemps. En ce moment, d'ailleurs, ils font fureur. »

« Je suis ravie d'entendre cela, » m'écriai-je avec une exclamation de joie sincère ; « car j'ai montré sous toutes sortes de formes ma préférence pour ces charmans petits théâtres, si véritablement nationaux, et si bien adaptés à votre vieille *gaieté gauloise*. A mon dernier voyage, ils avaient foule. *La foule se trouve toujours où l'on rit le plus.* »

« Lady Morgan, que dites-vous là ? De quelle France entendez-vous parler ? de la vieille ou de la nouvelle ? »

Un peu piquée de la petite pédanterie de mon interrogateur, je répliquai : « Mais je suis comme *Nicole* dans *le Bourgeois gentil-homme* ; quand je dis *u*, je dis *u*, et quand

je dis France , je veux dire France. »

« *Eh bien ! en France , telle qu'elle est maintenant , on ne rit plus. Voilà notre devise.* »

« Quoi ! l'on ne rirait plus en France ! »

« Non , réellement ! — Aux Français , peut-être *un peu* , de temps en temps ; mais aux petits théâtres on ne fait plus que pleurer , à moins qu'on ne soit emporté évanoui. »

« A présent , je suis sûre que vous plaisantez. Mais je ne veux pas être mystifiée , je jugerai par moi-même. Que donne-t-on ce soir à la *Gaieté* ? son nom seul est vivifiant. »

« *A la Gaieté ? voyons ça — Ah ! — La Peste de Marseille.* »

« La Peste de Marseille ! — A la Gaieté ! Le mot ne sonne pas très-gaiement. »

« Non ; c'est la pièce la plus déchirante qui ait jamais travaillé sur la sensibilité d'un auditoire. La Peste de Boccace est d'un gros comique en comparaison. Combien je vous envie vos émotions en voyant pour la première fois la Peste de Marseille. Vous verrez

tous les symptômes de ce terrible mal, depuis le premier aspect livide de la face, jusqu'au dernier degré de la décomposition.

Oui, Madame, vous verrez des corps verdâtres en monceaux, les morts jetés par la fenêtre sur la scène. Vos cheveux se dresseront sur votre tête, votre sang se glacera dans vos veines. »

« Il se glace déjà. — Ah ! si la pièce courue de la Gaieté est celle-là, je préfère aller ailleurs. Mais l'*Ambigu comique* ? allons à l'*Ambigu comique*. »

« Non, pas ce soir. Il faut y voir jouer *Nostradamus*, où l'on vous montrera le martyr d'un saint au naturel, et la Saint-Barthélemy dans tous ses détails. Mais pour ma part, j'aime peu ces choses-là. Je préfère le pathétique au terrible. J'aime que la sensibilité soit excitée par une source de sympathie plus légitime. On prépare pour la représentation une petite pièce qui vous charmera ; elle est intitulée *la Poitrinaire*. Imaginez l'être le plus intéressant, détruit graduellement par la consommation ! Vous

verrez les progrès de cette maladie éminemment sentimentale, dans tous ses signes moraux et physiques. »

« Vos auteurs étudient alors la nature à l'*Hôtel-Dieu* ? » dis-je profondément étonnée.

« Non pas toujours, » répliqua-t-il gravement, « ils vont quelquefois à Charenton. Un de mes amis achève en ce moment un drame long-temps attendu, *l'Enragé*. Il paraîtra en septembre. Il a suivi des cours de clinique pour apprendre à saisir les traits les plus fugitifs de l'aliénation mentale. C'est le *Broussais* du drame. Vous voyez que nous n'étudions plus la nature exclusivement dans les cours, nous ne nous bornons plus à copier, comme l'a fait Racine, sous la dictée de Boileau, quelque despote ignorant et vain. Bref, nous en avons fini avec la vieille école, non-seulement pour le style, mais pour la déclamation et l'action dramatique ; et cette monotonie que le pauvre Talma n'évita à grand'peine qu'en transformant les vers de Racine en prose simple, est bannie à jamais. »

« Mais ne pouvez-vous m'indiquer rien d'amusant pour ce soir ? » lui demandai-je , un peu fatiguée de ses folies ou de ses mauvaises plaisanteries. « N'y a-t-il rien où Potier et Brunet puissent nous faire mourir de rire ? »

« Oh ! Potier fait mieux que de faire rire à présent. Il marche avec son siècle ; et il a plus de succès dans le profond pathétique qu'il n'en eut jamais dans le bouffon. Mais vous devez aller à la nouvelle tragédie de la *Porte Saint-Martin* : c'est l'œuvre du plus grand homme de notre temps , même de tous les temps , qui réunit en lui Plaute , Térence , Byron , Molière ; en un mot , l'auteur de *Marino Faliero* est Casimir Delavigne. »

« Je n'ai jamais lu aucun ouvrage de M. Casimir Delavigne. »

« *Comment donc , Madame !* mais c'est le Byron français , et il tire ses inspirations des mêmes sources , comme il le dit dans sa préface. Je m'aperçois que vous autres Anglais , êtes dans une ignorance complète de

la littérature de notre France moderne. »

« Dans ce qui concerne les *belles-lettres* pures , je crains que vous ne disiez vrai. Nous avons quelques imitations de vos petites pièces de théâtre, privées de tout leur coloris, de toute leur nationalité, et nous dévorons vos *Mémoires*, spécialement ceux qui se rapportent à la vie et aux temps de Napoléon. »

« La vie et les temps de Napoléon ! *perruque* ! Vous n'avez pas lu , alors , les immortelles productions de l'école romantique ? nos *poésies classico-romantiques* et nos *romans romantiques* ? Vous n'avez pas dévoré Bug Jargal, Han d'Islande, Jean Sbogar, Jocko, Olga, l'Ipsiboë, le.... »

Il s'arrêta pour reprendre haleine, et j'avouai mon ignorance et ma surprise, à des noms qui me paraissaient si peu romantiques, du moins d'après mes idées du romantique.

« Bug Jargal, par exemple, que veulent dire ces mots ? »

« C'est le nom du héros, Madame ; mais ce n'est pas un héros de la vieille école, avec une tête à la Titus et un nez grec ; c'est un

héros à tête laineuse , à peau d'ébène. C'est un esclave africain , doué de toutes les grandes qualités qui peuvent ennoblir l'humanité ; plein des sentimens les plus raffinés d'honneur , d'amitié , de galanterie chevaleresque. »

Je hochai la tête en observant que , « suivant les physiologistes , l'organisation africaine ne se prêtait pas à de telles qualités ; et que Gall, parfait romantique dans son genre, n'avait point discerné chez les nègres les protubérances qui annoncent un si haut développement moral. Mais sans insister sur ce que je ne fais pas profession d'entendre , je me croyais permis de dire que l'esclavage était une mauvaise école pour la délicatesse de sentimens. L'homme le plus éclairé sera , je crois , généralement le meilleur. Le reste est pur mélodrame. »

« Quels lieux communs ! » s'écria-t-il , « votre idée de la vertu comprend alors nécessairement un beau visage et l'éducation du grand monde. Eh bien , nous avons un héros à vous offrir , dans le beau-fils du

maître de Bug , qui refuse la vie au prix de corriger les fautes d'orthographe d'un chef de rebelles. Que pensez-vous de cela ? »

« Je pense que parfois *les gens d'esprit sont bêtes* ; toutefois , il faut avouer que nous autres romanciers , nous sommes souvent terriblement tentés de flatter le goût de nos lecteurs par des situations nouvelles et frappantes ; et j'ai peut-être moins que personne le droit de critiquer ces sottises de convention , qui , pour le dire en passant , ne sont pas toujours incompatibles avec un grand mérite ¹. »

« Mais n'avez-vous point lu nos poètes modernes ? ne connaissez-vous aucun de nos poèmes épiques ? la Caroléide , et l'Ismalie du vicomte d'Arlincourt ; ou les Siciliennes et les Messéniennes , et le Paria de Casimir Delavigne , et surtout , et au-dessus de tout , les Méditations de Lamartine. »

¹ Bug Jargal ne fait point exception à cette observation générale. Il est écrit avec chaleur , et plusieurs de ses scènes ont une vérité dramatique telle que l'on croirait qu'elles ont été prises dans la réalité.

« Vous me donnerez une liste de ces ouvrages , et je tâcherai de faire connaissance avec eux ; mais , à parler franchement , je crois que le temps de la poésie *haut montée* , soit épique , soit élégiaque , est à peu près passé. Rien au-dessous d'un Byron ne pourrait me décider à parcourir un *chant* ; et quant aux méditations , poétiques ou prosaïques , je vous prie de m'excuser. Depuis celles d'Hervey au milieu de ses tombeaux jusqu'aux miennes de la nuit dernière , pendant l'insomnie fâcheuse que m'avait causée la chaleur des salons et le froid des glaces , j'ai les méditations en horreur. Vous paraissez surpris ; mais telle est ma croyance. Je suis trop vieille ou trop jeune , trop *blasée* ou trop vive , pour me livrer à ces vapeurs sentimentales de vanité ou d'indigestion. Je veux l'essentiel en toutes choses ; le vrai , et rien que le vrai , aussi nouveau , aussi ingénieux , aussi original que vous voudrez , mais toujours vrai ; et non les rêves , même du génie. »

« Mais , *Milady* , écoutez et puis jugez ;

permettez-moi de vous réciter comme exemple quelques lignes de la Tristesse de Lamartine ; » et il commença , du ton le plus lugubre , et avec une emphase exagérée , à déclamer ces vers :

« De mes jours pâlassans le flambeau se consume ;
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur ;
Ou , s'il jette parfois une faible lueur ,
C'est quand un souvenir dans mon sein le rallume.

Je ne sais si les dieux me permettraient enfin
D'achever ici-bas ma terrible journée ;
Mon horizon se borne , et mon œil incertain
Ose l'étendre à peine au-delà d'une année.

Mais s'il faut périr au matin ,
S'il faut , sur une terre au bonheur destinée ,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin , etc. , etc. , etc. »

« Mais en voilà assez , Milady , en voilà assez pour vous convaincre de l'excellence des Méditations. »

« Pour me convaincre au moins du malheur de l'auteur. Pauvre homme ! il gémit sans doute sous les atteintes de quelque maladie mortelle, ou de la pénurie : je suppose

qu'il est le plus misérable des hommes, ou le plus infirme. »

« Lui, pauvre ! infirme ! c'est le plus riche, le mieux portant, le plus heureux de nos écrivains. C'est le poète à *la mode*, l'Adonis de *la Chaussée-d'Antin*, l'apôtre du faubourg, demi-classique demi-romantique, mais complètement en vogue ; il réunit les suffrages de tous les partis ; et plus il est heureux plus il se sent misérable, comme il le dit lui-même avec autant de poésie que de vérité.

« Mais jusque dans le sein des heures fortunées,

Je ne sais quelle voix que j'entends retentir,

Me poursuit et vient m'avertir

Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années. »

« Mais je ne comprends pas, » dis-je, « comment on peut être heureux en prose et malheureux en vers. »

« Ni moi, » répondit M. de ***, « mais je crois à la vérité de ces sentimens ; car ils forment un dogme de notre religion romantique.

Cependant s'il vous faut du malheur réel , profond , de ce malheur qui navre le cœur , lisez l'histoire de notre charmant poète , l'intéressant , l'infortuné Joseph Delorme. Joseph Delorme naquit au commencement de ce siècle , près d'Amiens. Il était l'unique enfant d'une veuve ; son exquise sensibilité , son génie exalté , ses hautes vues , contrastaient avec son humble position , et le mirent , depuis son berceau jusqu'à sa tombe , en guerre avec la fortune. La soif instinctive de distinctions militaires , qui à cette époque couvrit la France de gloire ; une passion précoce et indomptable pour une jeune et belle personne d'un rang supérieur au sien ; une vocation pour la vie religieuse , qui l'aurait placé , dans d'autres temps , parmi les saints ou les martyrs , et surtout un désir dévorant de célébrité littéraire , nourri dans la profonde solitude des forêts ; tels furent les élémens des passions qui l'assaillirent. Les jours , les semaines , les années , se consumaient pour lui en rêveries qui le transportaient au-dessus de l'humanité , et le rendaient im-

propre aux vocations vulgaires de la vie, jusqu'au moment où il vint à Paris suivre ses études. Ses succès furent inouïs. Son ame vierge suffisait à tout. Il se dévoua aux sciences avec une énergie qui lui fit bientôt sentir le vide, l'illusion des choses d'imagination. Il brisa sa lyre, et la philosophie l'occupait tout entier. Ce fut alors qu'il abandonna la piété de sa jeunesse, pour les funestes principes de Diderot et d'Holbach; mais la pure morale de d'Alembert réglait sa conduite; d'ailleurs il se serait fait scrupule de mettre les pieds dans une église. Joseph adopta alors les dogmes des philosophes stoïciens, combinés avec la plus tendre philanthropie. Dans ce moment il aurait pu s'unir à l'idole de son cœur; mais il sentit qu'il n'était pas fait pour *une femme* et pour *une seule femme*. Sa philanthropie un peu sauvage craignit de se renfermer dans un cercle d'affections trop borné pour sa nature, dans *un égoïsme en deux personnes*¹. De plus il s'était fait une

¹ C'est-à-dire un mariage légitime.

idée de mariage , dans laquelle les vaines formalités n'entraient pour rien Il lui fallait une Lespinasse , une Manon Lescaut ou une Lodoïska. Abhorrant une poésie qui venait toujours l'assaillir comme un démon tentateur , les noms seuls de Byron , de Lamartine , excitaient sa haine. Ses combats étaient terribles ! Il les a décrits dans ces sombres pages qu'il datait du milieu de la nuit , comme les prières du docteur Johnson et de Kirke-White. Sa santé aussi allait en déclinant ; et la pensée d'une maladie mortelle ajoutait à ses autres angoisses. Il ne sortait que pour suivre ses études médicales , et ne voyait ses amis que par accident. Il souriait en passant près d'eux , et *ses amis prenaient pour un sourire de paix et de contentement ce qui n'était que le sourire doux et gracieux de la douleur*. Au milieu de ces tourmens , Joseph continuait les exercices exigés par sa profession : ses talens extraordinaires furent remarqués par des hommes distingués de cette profession : ils lui conseillèrent de suivre les hôpitaux pendant quelques années , et lui

promirent de brillans succès. Il rallia toutes les forces de son caractère naturel et de sa raison , et se résigna à l'humiliante épreuve. Il aurait pu devenir riche , honoré , heureux ; mais la fatalité qui le poursuivait en ordonna autrement , et tourna tout en mal. Il eut bientôt lieu de soupçonner les vues de ses nouveaux amis. Ils avaient été trop bons pour n'être pas faux et intéressés ! Joseph aurait pu se soumettre à être protégé , *mais non exploité* ! Son noble caractère se révoltait contre une telle indignité ; et quelques mois de combat entre la sensibilité et l'orgueil , mirent fin à sa carrière médicale. Il s'adonna , comme le dit son biographe , à la lecture de *tous les romans* ; tandis que sa mélancolie mortelle s'exhalait dans des poèmes inimitables , qui ont fait depuis sa mort les délices et les tourmens du monde ; car de son vivant il n'eût jamais souffert que les blessures de son cœur ulcéré fussent exposées aux yeux du public. Enfin il se retira dans un pauvre petit village voisin de Meudon , où il se consacra tout entier à la composition d'ou-

vrages qui font dissoudre l'ame en pleurs , ou la consomment par le feu de la passion. Pauvre , négligé , épuisé de veilles et de chagrins , il mourut en octobre dernier , d'un serrement de cœur compliqué par une consommation pulmonaire. Vous pleurez , chère milady ? »

« C'est une folie , » dis-je , « mais le fait est que la vie et la mort de ce malheureux et très-extravagant jeune homme , me rappellent celle d'un enfant adoptif de la maison de mon père , l'infortuné Thomas Bermody , le poète ; mais je suppose que vous connaissez aussi peu nos poètes modernes que je connais les vôtres. »

« *Que vous êtes bonne !* » dit mon sensible ami en mêlant ses larmes aux miennes ! Je suis vraiment affligé d'avoir rappelé de si tristes souvenirs. « *Mais consolez-vous , séchez vos larmes.* Dans tout ce que je viens de dire il n'y a pas un mot de vrai. »

« Quoi , Monsieur ! pas un mot de vrai ? »

« Non assurément. La vie de Joseph Delorme est une pure fiction poétique. »

« Il n'est donc pas l'auteur affligé que vous m'avez dépeint. »

« Rien de semblable , » dit-il en riant de tout son cœur ; « jamais un être pareil n'a existé. Sa vie , ses poésies et ses pensées , si pleines de génie et de mélancolie , sont écrites par un jeune homme charmant , qui est le contraire de tout cela ; par le vivant , le gai , l'heureux Sainte-Beuve , homme très-spirituel , très-bien portant et dans une position prospère. Mais il savait qu'avec toute sa *verve* poétique , il ne pouvait avoir aucun succès en de telles circonstances. Il était sûr qu'aucun libraire romantique ne risquerait de publier les œuvres d'un auteur si bien portant , si joyeux , si content , si à son aise , et qui ne souffrait pas d'une *consommation pulmonaire compliquée*. Il agit en conséquence , et mit sa réputation sous l'égide de cet *homme de paille* , le fantastique Joseph Delorme. »

Je répondis avec un peu d'impatience :
« Vous ne me persuaderez jamais que de telles absurdités soient en vogue dans un

pays aussi spirituel , aussi philosophique , aussi éclairé que la France. »

« Des absurdités ! Comment pouvez-vous donner ce nom à ce que vous n'avez pas lu ? Mais dites-moi , je vous prie , lady Morgan , si vous aviez envie de vous noyer , comment vous y prendriez-vous ? »

« Comment je m'y prendrais pour me noyer ? mais je pense que je me jetterais dans l'eau. »

« Se jeter dans l'eau , c'est le *pont aux ânes* ; tout le monde en peut faire autant. *Mais écoutez* , c'est un passage de la jolie petite pièce intitulée *le Creux de la Vallée* : »

« Pour qui vent se noyer la place est bien choisie.
On n'aurait qu'à venir , un jour de fantaisie ,
A cacher ses habits au pied de ce bouleau ,
Et , comme pour un bain , à descendre dans l'eau :
Non pas en furieux , la tête la première ,
Mais s'asseoir , regarder ; d'un rayon de lumière
Dans le feuillage et l'eau suivre le long reflet ,
Puis , quand on sentirait ses esprits au complet ,
Qu'on aurait froid , alors , sans plus trainer la fête ,
Pour ne plus la lever , plonger avant la tête. »

N'est-ce pas beau , original , sublime ? Un

poète de la vieille école aurait tout bonnement fait plonger son héros la tête la première comme un suicide vulgaire du Pont-Neuf. Si Rousseau, votre Kirke-White¹, ou notre Millevoye² avaient à se noyer, ne voudraient-ils pas mourir ainsi ? Cela donne envie de suivre un si bel exemple. »

Un irrésistible accès de rire me saisit, et mon jeune *exalté*, un peu déconcerté par une gaieté qui, si elle n'eût pas été involontaire, eût été fort impolie, prit son chapeau en disant : « Je vois, lady Morgan, que l'on

¹ Poète anglais, mort, à la fleur de l'âge, d'une maladie de langueur. Ses ouvrages sont écrits sous l'inspiration d'une mélancolie morbide et d'une dévotion exaltée : son caractère est intéressant. » — Note du traducteur.

² Le Kirke-White de l'école romantique. Il mourut de consommation, en 1816, après avoir prédit sa fin dans les vers suivans :

Le poète chantait, quand sa lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut ; et, comme elle,
Il s'éteignit le lendemain.

m'a trompé. Vous avez long-temps passé en France pour le champion du romantisme. J'étais encore un écolier quand votre ouvrage sur ce pays a paru ; et c'est dans votre *France* que j'ai pris la première couleur de mes opinions littéraires. Toute la popularité dont vous jouissez ici , vous la devez à cette croyance. Je ne sais à quoi je dois attribuer votre changement ; mais je ne vous ferai point de compliment sur un tel pas rétrograde. J'ai l'honneur de vous présenter mes respects. »

Il allait se retirer quand , avec toute la gravité qu'il me fut possible de prendre , je l'assurai que je n'étais changée en rien ; que je croyais la dispute des romantiques et des classiques italiens une pure guerre de mots , et que j'ignorais comment elle avait pu pénétrer en France ; mais que , si mes anciennes opinions sur Racine et sur l'impropriété du vieux système dramatique français appliqué aux temps modernes , étaient du romantisme , je vivrai et mourrai probablement bonne et fidèle romantique.

Quelque peu radouci , il hésitait à passer le

seuil, et s'apprêtait à répondre, quand on annonça M. de Ce nom parut faire sur lui un effet électrique. Mon romantique reprend son chapeau, change de couleur, et, me lançant des regards de reproche, me dit tout bas : — « Ah ! lady Morgan, vous professez le romantisme et vous recevez M. de... ! »

« Sans doute je le reçois, c'est une de mes vieilles connaissances de 1816, un homme sensé, aimable. Je suis réellement charmée de le voir. Restez, je veux vous présenter à lui. »

« Me présenter ! — Non, Madame, le ciel m'en préserve. Me présenter à l'un des pères conscrits classiques, au grand-prêtre du *per-ruchisme*. Je fuirais à l'autre bout de Paris pour l'éviter. — Adieu, Madame. »

M. de *** entra, mon exalté recula de quelques pas ; ils échangèrent quelques regards, puis se saluèrent sèchement, et le romantique sortit en ébouriffant les touffes de ses cheveux, et haletant comme un héros de tragédie.

« Voilà une des pléiades du romantisme ! »

dit M. de *** avec un sourire dédaigneux ; et prenant sa place , après les premiers complimens il entama le sujet de ma nouvelle connaissance et de sa secte , en disant : « Ainsi je vous retrouve comme je vous ai laissée , entourée de romantiques. Vous êtes toujours , à ce que je vois , leur chef , leur guide. »

« Que dites-vous ? Je viens d'être tout à l'heure accusée d'être classique. »

« Vous , classique ! — Ah ! ah ! et depuis quand ? Après madame de Staël personne n'a contribué plus que vous à égarer le goût de notre jeunesse en littérature. Votre *France* a paru dans un temps critique où le public criait comme Molière :

« Il nous faut du nouveau , n'en fût-il plus au monde. »

Et , je ne veux pas vous flatter , cela vous a fait quelques admirateurs ; mais cela a fait ranger contre vous toute la France. — Au moins la *France classique*. Mais je vous apporte les ouvrages d'un homme qui vous remettra dans la bonne voie à l'égard de notre

littérature. — Les ouvrages de Viennet. »

« Mon cher Monsieur, » dis-je, « vous avez prévenu mes souhaits ; je serai charmée de lire quelque chose de M. Viennet ; d'abord parce que ses écrits m'ont été recommandés par une charmante amie ¹, sur le goût et le jugement de laquelle (si l'amitié ne m'aveugle point) je crois pouvoir compter ; ensuite, parce que j'admire le caractère et les principes de M. Viennet. On le voit toujours à son poste du côté *droit* de la charte, sinon de la chambre, toujours prenant *l'initiative* dans la défense de la liberté. Je n'ai pas oublié ses honorables efforts pour la Grèce et son indignation de l'affaire de Parga. »

Tout en parlant, je feuilletais le volume et je lus sur le titre : OEuvres de J.-P. Viennet, Épîtres diverses, Dialogues des Morts, etc.

¹ Madame Thayer, de laquelle M. Duval a dit très-justement : « Il est peu de gens de lettres et d'artistes qui ne connaissent et n'apprécient ses talens nombreux et son esprit aimable. » Madame Thayer peint le paysage avec une vérité de coloris très-rare, même chez les artistes de profession.

C'était effrayant ! et après avoir parcouru quelques lignes de l'*Épître à un désœuvré*¹, je vis que c'était une production du genre des collections de Doddley, semblable à l'un des « *Écoute, ami* » des poètes didactiques du règne de George II² ; et je continuais à

¹ A UN DÉSŒUVRÉ ,

SUR LES CHARMES DE L'ÉTUDE.

« Que fais-tu, cher Raimond, de tes longues journées ?
 Te verrai-je sans fruit consumer tes années ,
 De Boulogne à Coblentz promenant tes loisirs ,
 Dissiper ta jeunesse en stériles plaisirs !
 A tes vœux , diras-tu, la fortune est propice ,
 Et te permet de vivre au gré de ton caprice ;
 Mais les bals, les concerts, les festins où tu cours ,
 Ton boguey, tes chevaux, tes frivoles amours ,
 Les spectacles, les jeux, remplissent-ils ta vie ?
 L'habitude en ton ame en étouffe l'envie ;
 Ces vains amusemens sont bientôt épuisés :
 Pareils à ces hochets par l'enfance brisés.
 Ton cœur, ton souvenir n'en gardent pas la trace :
 Un instant les produit, un instant les efface. »

² M. Viennet a cependant composé quelques satires politiques du plus grand mérite. Depuis que j'ai

tourner les pages indifféremment , quand mes regards tombèrent sur mon nom intercalé entre ceux de Stendhal et de Schlegel. Je m'arrêtai , pendant que mon classique secouait la tête d'un air malin , en marmotant : « Oui , oui , *il vous taquine joliment , chère milady*. — Lisez , lisez. » — Je lus tout haut :

« Dormez-vous sur le Pinde , et faut-il que j'explique
Ce que l'on nomme aujourd'hui le genre romantique ?
Vous m'embarrassez fort ; car je dois convenir
Que ses plus grands fauteurs n'ont pu le définir.
Depuis quinze ou vingt ans que la France l'admire ,
On ne sait ce qu'il est ni ce qu'il veut nous dire.
Stendhal , Morgan , Schlegel , — ne vous effrayez pas ,
Muses , ce sont des noms fameux dans nos climats ,
Chefs de la propagande , ardens missionnaires ,
Parlant de romantique et prêchant ses mystères.
Il n'est pas un Anglais , un Suisse , un Allemand ,
Qui n'éprouve à leur nom un saint frémissement.

écrit cet ouvrage , j'ai su qu'il en avait récemment écrit une sous le titre du *Dey d'Alger* , que l'on dit être de la plus piquante causticité. On m'a dit aussi qu'il était auteur d'un poème fort remarquable sur Philippe-Auguste.

Quand on sait l'esclavon , l'on comprend leur système ;
Et s'ils étaient d'accord , je l'entendrais moi-même ;
Mais un adepte enfin m'ayant endoctriné ,
Je vais dire à peu près ce que j'ai deviné , etc., etc. »

« Hé bien ! dit-il , n'est-ce pas là de la poésie ? C'est *Boileau redivivus*. »

« Appelez-vous cela de la poésie ? »

« Comment appelleriez-vous cela , vous , lady Morgan ? »

« Je l'appellerai une page de critique , écrite en manière de *bouts-rimés* , qui n'a rien de la poésie , sinon *explique* rimant à *romantique* , et *système* à *moi-même*. »

« *Vous êtes difficile , Madame !* Si ceci n'est pas de la poésie , comment définirez-vous la poésie ? »

« Bon Dieu ! vous m'embarrassez étrangement ! Définir ce que c'est que la poésie ? Je n'ai jamais pensé à ce que c'était , — je l'ai senti. Mais il me semble que la poésie est de la passion , de la passion , n'importe de quelle espèce ; — l'exaltation de pensées et de perception que l'on appelle imagination ; — des expressions fortes , empruntées à des

sentimens énergiques..... *que sais-je ?* »

« Mais il existe différentes sortes de poésies , Madame. Il en est une dans laquelle le vers est employé pour ennoblir des sujets qui en eux-mêmes ne sont point du domaine de l'imagination. Tel est le genre didactique dans lequel Boileau tient le premier rang , et Viennet excelle. »

« Je ne conçois guère pourquoi M. Viennet s'est donné la peine d'ennoblir un lieu commun de critique , assez prosaïque pour figurer dans toutes les Revues anglaises ou françaises. Si je vous demandais à vous , Monsieur de...., une définition du romantisme , vous me répondriez tout naturellement dans les propres mots de l'auteur. « Vous expliquer ce qu'on entend à présent par le romantisme est une tâche assez embarrassante ; car ses plus zélés partisans n'ont pas encore pu le définir , et quoiqu'il ait excité l'admiration de toute la France depuis quinze ou vingt ans , on ne sait ce qu'il est ou ce qu'il veut dire. Stendhal , Morgan , Schlegel , ô vous Muses... (à quel

propos déterrer ces vieilles dames au dix-neuvième siècle?); ce sont des noms fameux dans nos climats. Ce sont les chefs de la propagande, les ardens missionnaires qui vantent le romantisme et prêchent ses mystères. Il n'est pas un Anglais, pas un Suisse, pas un Allemand qui n'éprouve un saint frémissement en entendant prononcer leurs noms révéérés. — Maintenant, voudriez-vous, mon cher Monsieur, prendre la peine de décorer ce *simple exposé*, cette réponse tout-à-fait littéraire, avec *admire* et *dire*, *endoc-triné* et *deviné*? »

« Mais, Madame, Boileau lui-même ne soutiendrait pas mieux cette épreuve; cependant vous n'oseriez pas soutenir que l'auteur de l'*Art Poétique* n'est pas poète? »

« Oh! Dieu m'en préserve! Me faire mettre encore hors la loi, pour mes folles opinions sur la poésie française! quelque sotte, ma foi. Tout ce que je puis dire, c'est que Boileau a été le chef des romantiques de son temps, et que la postérité lui doit beaucoup de reconnaissance pour avoir châtié les clas-

siques , imitateurs serviles du temps précédent. »

« Boileau romantique ? c'est trop fort ; — *c'est à pouffer de rire.* » Et M. de *** *pouffait*, mais un peu forcément.

« Ma bonne milady , » reprit-il en s'es-suyant les yeux , « Corneille , Racine et Voltaire étaient sans doute aussi de votre secte. »

« Assurément , tous ont été romantiques ; c'est-à-dire tous réformateurs de la littérature classique de leur époque. »

« Voltaire réformateur des auteurs de *Cinna* et de *Phèdre* ! Voltaire , qui adorait le grand Corneille et aurait voulu dresser des autels au divin Racine ! »

« Il révérait , il adorait leur génie ; mais il s'éloigna des modèles qu'ils avaient laissés , quand il composa *Adélaïde* et *Mahomet*. Voltaire ne fut pas le fondateur du romantisme , mais l'un de ses apôtres les plus zélés. »

M. de *** secoua la tête , et dit : « Le romantisme est de bien plus fraîche date ; il a

pris naissance dans les salons de madame de Staël ; il a été , je le dis à regret , appuyé par Talma , soutenu par les *déserteurs* de la vraie *comédie française* , de l'*oriflamme* de la littérature nationale , par les faux calculs du *commissaire royal* , M. Taylor , et par la multiplicité des vaudevilles. Il a été poussé par tous les journalistes serviles , et par l'ambitieuse vanité des jeunes rédacteurs du Globe ; mais surtout par M. Scribe qui compte ses productions par centaines. »

« Voilà sans doute de grands appuis pour la nouvelle hérésie. Mais soyez sûr , M. de *** , que le romantisme est de plus ancienne origine. Il s'est montré sous le règne de votre Charles VI , *quand les romantiques* , alors nommés *confrères de la passion* , prirent la place des tristes mystères que l'on jouait aux coins des rues , en substituant au crucifiement les Actes des Apôtres. Ils furent à leur tour mis de côté par d'autres romantiques , *les clercs de la basoche* , qui attiraient la foule par leurs amusantes *farces* , *folies* et *moralités* , dont le sujet , au lieu des Actes

des Apôtres , étaient les ridicules de la société. Cependant une nouvelle école , fondée par les *enfans sans souci* , et dirigée par un *prince des sots* , réunit tous les suffrages. On abandonna le théâtre national des confrères de la passion , pour Michel , le précurseur de Racine ; et on l'abandonna pour *la Mère sotte* , le grand drame romantique de son temps , qui tient encore sa place au théâtre anglais sous le nom de *Mère l'oie*. Puis vint Jodelle , le Corneille du seizième siècle ; et sa tragédie de *Cléopâtre* , la première de son genre , a été considérée comme un ouvrage qui avait fixé la langue , qui toutefois n'en resta pas là. En dépit des efforts des classiques du règne suivant , les romantiques du temps de Henri IV triomphèrent , à l'aide du Scribe du dix-septième siècle , Alexandre Hardy , qui , dans une suite de cinq cents pièces nommées *farces* , mit à la mode un style de comédie que mon ami Polichinelle a seul conservé dans ce siècle dégénéré. Hardy lui-même enfin devint *perruque* , quand les *bouffes* italiens , d'abord introduits par Marie

de Médicis , donnèrent au *farceur* français le *coup de grace*. Le drame à *Soggetto* , tel qu'on le trouve dans le *Théâtre de Ghirardi* , devint une rage ; et il fallut un édit de *par le roi* , lancé par la despotique pédanterie du cardinal de Richelieu , pour forcer les Français à ne plus aller rire d'Arlequin et de Mezzettin , pour aller bâiller au Palais-Royal , où les solennelles représentations des muses espagnoles livraient la guerre à la nature , à la vérité : ces solennités ne commencèrent à intéresser et à plaire que par le puissant génie de Racine et de Molière. »

« Je vous arrête là , » dit en m'interrompant enfin M. de *** , qui m'avait écoutée jusque-là avec toute la patience polie d'un Français : « toute chose a son solstice , tous les pays ont leur siècle d'Auguste , leur époque classique de raffinement , celle où la langue est fixée. Ce siècle pour notre France est celui de Racine , et tant qu'il existera une Académie pour diriger le goût du public , on ne souffrira pas que les règles établies en ce temps soient abandonnées , dans le but

d'adopter les tragédies de Shakspeare et de Schiller , avec leurs personnages

« Enfans au premier acte et barbons au dernier. »

On n'endurera jamais le spectacle de *sir Macduff*, arrivant sur la scène la tête de *sir Macbeth* à la main ¹. Pour ma part , voilà quarante ans que j'admire Iphigénie, Phèdre, Sémiramis, Britannicus , le Cid , Mérope et Zaïre , et je n'apprendrai pas maintenant à rejeter ces *chefs-d'œuvre* de l'esprit humain , à la requête de vos romantiques. Je tiens aux règles d'après lesquelles ces immortels ouvrages ont été écrits; et je crois que le goût national ne s'en éloignera jamais impunément. »

« Mais , Monsieur , ce que nous appelons le génie particulier , le goût d'un peuple , dépend beaucoup de l'époque. Il est des âges

¹ Lady Morgan fait allusion à l'habitude française de placer le titre de *sir* devant les noms propres ; tandis qu'en Angleterre il précède toujours un nom de baptême , comme le *don* des Espagnols.

faits pour les grandes célébrités , qui néanmoins ne sont ni les plus heureux , ni les plus sages. Homère a chanté devant des barbares ; Corneille et Racine ont écrit dans un temps où le fanatisme , le despotisme , et l'ignorance du peuple , étaient à leur plus haut degré ; dans un temps où la science politique n'existait pas , où les arts utiles étaient dans l'enfance , où les palais des rois étaient moins commodes , moins bien pourvus que la maison d'un fermier de nos jours ; bref , dans un temps où les Descartes et le Cisalpinus , avec tout leur génie , tout leur savoir , étaient moins instruits qu'un de nos étudiants en droit , ou un élève de Cuvier. Les prétentions de ces grands écrivains à l'égard du langage national qu'ils ont voulu fixer , sont mal fondées. Un nombre infini de termes de science , d'art , de philosophie , ou dérivés de la vie sociale et de ses ridicules , ont été inventés depuis Racine , pour exprimer des faits nouveaux , des sentimens , des besoins nouveaux , des jouissances nouvelles. Des mots ont été empruntés aux nations

étrangères , et les nerveuses et naïves expressions de vos anciens chroniqueurs et d'autres écrivains du moyen âge , ont été ressuscitées après avoir été dédaigneusement rejetées par la frivole délicatesse de votre Académie , cette première machine d'esclavage littéraire , conçue par un gouvernement despotique pour mettre des entraves à la pensée et retarder les progrès de l'esprit public. Le temps néanmoins remet tout à sa place. *Clément Marot* est maintenant préféré à la *guirlande de Julie* ; et Joinville et Brantôme sont universellement estimés , tandis que les historographes de Louis XIV sont tout-à-fait oubliés. »

« Si vous aimez Marot , *je vous en fais mon compliment, Madame* ; je vous abandonne volontiers cette troupe grossière , comme Boileau les appelle et leur jargon bon pour être admis dans le *Dictionnaire Académique* de vos romantiques. Mais j'espère qu'il reste encore assez de goût en France pour faire rentrer dans les bornes du devoir *la muse vagabonde de la Seine* , et nous pro-

téger contre le barbarisme du langage et les absurdités de votre Shakspeare et des apôtres de la nouvelle lumière. On ne souffrira jamais sur notre scène un lord Falstaff, un juge, amenant un prisonnier au roi et lui parlant ainsi : « Le voilà, Sire, je vous le livre, et je supplie Votre Grace de faire enregistrer ce fait d'armes parmi les actes de cette journée, ou je le ferai mettre dans une ballade avec mon portrait en tête ¹. »

« Mais, M. de ***, Falstaff n'est ni un juge ni un lord ; c'est un vieil original, un plaisant, un farceur, un poltron rodomont, quelque chose qui tient le milieu entre le premier ministre de France sous le gouvernement classique du régent, et d'Aubigné, l'ami libertin d'Henri IV. »

« Même en ce genre le comique a ses bornes. Boileau dit : *« Il faut que les acteurs badinent noblement. »*

« C'est vrai ; mais les œuvres de Boileau,

¹ Discours de Falstaff, en livrant sir John Coville.
(*Henri IV*, 2^e partie, acte IV, scène III.)

comme la Bible , fournissent des textes à toutes les croyances. Il dit ailleurs :

« Que la nature donc soit votre étude unique ,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique. »

« Dans la comédie oui : mais la délicatesse française ne souffrirait pas dans une tragédie des phrases comme : « Le coq matinal du village : » ou « dites à votre maîtresse de sonner la cloche quand mon *posset* sera prêt. »

« La délicatesse française a bien enduré quelque chose d'approchant, quand un personnage demande l'heure qu'il est et qu'on lui répond :

« La cloche de Saint-Marc , près de votre demeure ,
A , comme vous passiez , sonné la douzième heure. »

« Ah ! je vous arrête ici , Madame. *Vous voilà prise*. Prenez bien garde. — Notre poète dit la *douzième heure* : remarquez bien cela ; — il ne dit point *minuit*. Votre Shakespeare et tous vos romantiques auraient dit *minuit tout bonnement*. Non , non , vous ne

ferez jamais goûter au public les monstrueuses farces , le langage barbare de Shakspeare , comme Voltaire les appelle , quoi que puissent faire les *maîtres claqueurs* de vos *bons amis* les romantiques. »

« Ni vous , mon cher Monsieur , ne me persuaderez jamais que la génération actuelle doive reculer à 1690 et prendre pour norme dans leur littérature *les élégies amoureuses que l'on nomme tragédies*. »

« Les tragédies de Racine , des élégies amoureuses ? — Vous n'entendez pas notre langue. — *Voilà le fait, Madame*. »

« Mais Voltaire l'entendait , et s'il n'applique pas cette phrase expressément à Racine , il l'applique à l'école de ces imitateurs surannés dont il tâche de combattre le *goût frelaté et efféminé* , par des pièces telles que *Mahomet* , *Mérove* et *Adélaïde Duguesclin*. Il n'avait pu se résoudre à faire aller César en Égypte tout exprès pour *voir une reine adorable* , et à faire rimer Antoine à cette assertion galante en répondant : *elle est incomparable*. »

« Ma chère milady , il est plus aisé de rire que de raisonner ; et tourner un sujet en ridicule ne prouve rien. »

« Pourquoi non ? *Ridentem dicere verum quid vetat* ? Vous voyez que je puis être classique dans l'occasion , comme un certain personnage cite les Écritures , lequel personnage est lui-même , soit dit en passant , un parfait romantique. »

« *Il en est bien digne* ; je vous le livre de tout mon cœur. »

« Mais vous avouerez que ce personnage est un excellent sujet dramatique , comme Goëthe l'a traité. Vous avez vu *Faust* ? »

« Non , Madame. — Non-seulement je n'ai jamais vu jouer cette rapsodie allemande , comme l'appelle mon ami Duval , mais je n'ai pas mis les pieds aux Français depuis que leurs planches ont été contaminées par les barbarismes de *Henri III* et les autres extravagances de l'école romantique de laquelle Goëthe est le patriarche. »

« Mais pourquoi les Comédiens Français se sont-ils soumis à cette profanation ? »

« Que voulez-vous, Madame ? La tragédie française touche à sa fin. Les acteurs eux-mêmes, les successeurs de Baron et de Lekain, se sont prêtés à l'hérésie du siècle et ont déserté les autels de Corneille et de Racine pour adorer le veau d'or du romantisme. »

« Les acteurs sont comme le reste du monde ; ils consultent leur intérêt. Ils préfèrent vivre comme des princes sur la prose de M. Dumas ; à mourir de faim avec les beaux vers de Racine ; en cela ils s'accordent avec leur siècle et leur public. »

« Leurs intérêts ! ils leur nuisent mortellement en agissant ainsi. Ils les sacrifient à une misérable vogue d'un moment. En adoptant un style faux, ils perdent leurs anciennes pièces de fond. Une fois qu'ils auront abandonné les règles, ils ne pourront jamais ramener les spectateurs au bon goût que des siècles d'adhérence à ces restrictions avaient inspiré. Changer le Théâtre Français en théâtre de *genre*, c'est abandonner la route que l'on a suivie pendant cent cinquante ans avec

succès ; et cela produira la chute complète du drame classique. »

« Il est déjà tombé, mon cher Monsieur ; le coup est porté. Les banquettes vides quand on joue les anciennes pièces, et la foule qui les encombre aux représentations d'*Henri III*, sont les vrais baromètres du goût public ; mais votre théâtre est toujours le grand théâtre national. Quand la France était royaliste et *aristotélienne*, qu'elle obéissait aux lois de l'Académie, *Athalie*, *Alzire*, attiraient de nombreux spectateurs aux Français ; maintenant qu'elle est constitutionnelle, émancipée littérairement et politiquement, les talens sont employés à montrer ce qui est utile au peuple ; ils font voir les inconvéniens du despotisme par la représentation de caractères tels que Guise et Henri III. Ce n'est pas que M. Dumas soit supérieur à Racine, qu'il l'égale même, mais c'est qu'il écrit dans le sens des besoins, des opinions de son temps comme Racine l'a fait pour le sien ; c'est là le secret des succès de l'un et de l'autre. Racine était un plus grand auteur ; Dumas est

un plus honnête homme. Le premier a écrit pour flatter les grands, dont il vécut et mourut le dépendant et l'esclave. Le dernier écrit pour le bien du grand nombre, dont il n'est que le concitoyen. Tous deux ont rempli leur vocation, et l'erreur consiste à les juger d'après les mêmes règles.

« Quelle *épigramme*, Milady, contre la littérature actuelle! » s'écria mon classique d'un air triomphant; et prenant sur ma table le *Charles II* de Duval, il lut dans sa préface une peinture du théâtre immédiatement avant la révolution.

« La *Comédie Française* était en 1789 un établissement entièrement royal. Les talens supérieurs des artistes qui en faisaient la gloire, inspiraient un vif intérêt au public éclairé auquel ils s'adressaient. Le début d'un acteur, une pièce nouvelle, une anecdote de théâtre, ou un petit scandale, suffisait pour occuper la haute société de Paris, qui était toujours plus ou moins livrée à l'enthousiasme au sujet de quelque actrice favorite, ou de quelque pièce à la mode. A

cette époque , toutes les loges étaient louées à l'année par la cour et la haute finance. Dans le grand monde , il eût été de *mauvais ton* qu'une femme ne pût pas dire : « *Je vous verrai ce soir dans ma loge.* »

» Le parterre se composait de jeunes gens qui venaient à Paris suivre leurs études , et qui , sachant tous par cœur les passages remarquables de Racine et de Corneille , allaient au spectacle pour juger les acteurs dans ces pièces , qu'ils étaient accoutumés à admirer dès leur enfance. S'ils se montraient parfois bruyans et sévères , ils portaient plus ordinairement à la représentation cet enthousiasme qui appartient au caractère national , et qui se communiquait rapidement aux loges , et donnait aux spectacles de ce temps une chaleur non factice , une chaleur très-différente des applaudissemens calculés de nos entrepreneurs de succès , que le public a grand soin de laisser achever seuls leur besogne. Comme je l'ai dit , le parterre était exclusivement occupé par ces jeunes gens bien élevés , dont les premières études avaient

été dirigées sur les *belles-lettres*, et qui n'ignoraient aucune des beautés du théâtre national. Le bon goût était entretenu par les journaux littéraires, rédigés par les La Harpe, les Chamfort, les Marmontel ; et ils apportaient au théâtre une rigueur éclairée, qui tournait à l'avantage des bons acteurs et des bons auteurs. Outre le parterre, l'orchestre était rempli par les vieux amateurs, qui prenaient encore à l'art dramatique le même intérêt qui avait répandu tant de charmes sur leur jeunesse. Fatigués des affaires, retirés du monde, ils revenaient à leurs premières illusions, et le plus petit événement théâtral était pour eux d'une sérieuse importance. A la fin de la pièce ils se joignaient aux hommes de lettres rassemblés dans le *foyer*. Là, dans l'excitement produit par une pièce nouvelle, ou par une ancienne pièce bien jouée, ils causaient avec une chaleur quelquefois caustique. Souvent l'acteur ou l'auteur reçut d'eux une critique détournée, ou une leçon utile ; et si dans ces piquantes conversations un bon mot échappait à l'un des interlocu-

teurs, il était immédiatement rapporté à vingt différens soupers, et répété le lendemain dans les cercles les plus brillans de Paris.

» Il était impossible alors qu'un art qui faisait les délices de la haute société et de la jeunesse instruite, ne fît pas des progrès rapides, etc. »

M. de *** s'arrêta, me lança des regards de triomphe, et je m'écriai : « Quelle épigramme contre les mœurs et la littérature de *votre temps* ! quel public ! quelle société oisive et corrompue ! où la jeunesse et la vieillesse, les petits et les grands font leur bonheur des représentations et des intrigues d'un théâtre ! Une telle peinture pourrait seule justifier la révolution. Les grands seigneurs exclusivement occupés des affaires de coulisses ; les étudians dévouant leur temps et leur intelligence aux compositions dramatiques, et soumettant leur jugement, leur indépendance, à des critiques tels que La Harpe et Marmontel ; le plus petit événement théâtral occupant toute la ville ! O vous ! Chambres des Pairs et des Députés ; vous, étudians en

droit, en médecine, disciples de Cousin et de Cuvier, élèves de l'École Polytechnique; vous, ardens poursuivans de tous les arts, de toutes les sciences, honnêtes, énergiques, austères jeunes gens de la France moderne, quel contraste vous offrez avec vos prédécesseurs? Rendez grace au ciel, ralliez-vous autour du drapeau de votre régénération, et gardez-le bien. Consacrez vos jours à l'étude, à la défense de vos droits, et le soir, quand vous passez quelques heures aux spectacles, que ce soit pour récréer votre esprit fatigué, non pour employer vos talens sur un sujet qui ne doit être qu'un simple amusement dans une société bien constituée. »

« Votre apostrophe peut être fort éloquente, » dit le classique impatiemment, « mais permettez-moi de vous dire... »

« Une autre fois, une autre fois. — Parlons un peu de nos vieux amis » dis-je vivement, un peu lasse d'une guerre verbale qui devait se terminer, comme toutes celles du même genre, en laissant chacune des parties dans son opinion première.

En ce moment la porte s'ouvrit, de nouveaux visiteurs arrivèrent, et en moins d'un quart d'heure le salon se trouva rempli d'un cercle de littérateurs, d'artistes, d'hommes à la mode de toutes les nuances d'opinions sur le sujet prédominant du moment. Mon classique s'inclina et sortit, et je le suivis dans l'antichambre pour donner encore à mon vieil ami un cordial serrement de main, et un *au revoir* à une nouvelle tragédie à la Porte-Saint-Martin.

« Madame, » dit-il gravement, « je vous laisse au milieu d'un congrès littéraire, dans lequel, comme dans tous les autres congrès, il n'y a pas deux personnes qui aient les mêmes intérêts; alors chacun s'attache exclusivement à suivre le sien propre. »

« Tant mieux, » lui dis-je; « nous n'aurons point de secte, et conséquemment point d'intolérance. »

« Vous n'aurez *ni foi ni lois*. »

Sur cette amère prédiction, mon ami prit congé, et je retournai rire et babiller avec les nouveau-venus. « Si je pouvais seulement, »

dit Horace Walpole, « me défaire de cette malencontreuse et anti-philosophique disposition au rire, je m'en trouverais mieux. » Cependant que peut-on faire de mieux dans un monde qui n'est pas assez bon pour être estimé, et qui ne vaut pas la peine d'être haï, sinon de rire de tout ce qu'il présente ; car de toutes ses folies, les plus sérieuses sont assurément les plus ridicules.

LITTÉRATURE MODERNE.

Le romantisme attribué tour à tour à l'influence d'un pays, d'une secte, d'un parti ou d'une personne, que l'on suppose né en Angleterre, en Italie, en France, auquel on donne pour parens Shakspeare, Visconti, Schiller, madame de Staël et le docteur

Johnson, n'est en effet le produit d'aucun pays, l'œuvre d'aucun apôtre. C'est une manifestation de l'intelligence, une forme de littérature particulière aux peuples qui prirent possession de l'Europe à la chute de l'empire romain. On le voit subsister depuis les périodes les plus reculées de leur existence historique jusqu'à la renaissance des lettres au douzième siècle ; c'est un système religieux, moral, politique, approprié à des régions, à des races différentes de celles de l'ancien monde, et répondant à des formes de pensées et d'expressions, différentes de celles qu'employaient les descendants de Virgile et d'Horace. On le vit jusque dans les provinces classiques de l'Italie, modifier, quand il ne détruisit pas entièrement, le style de convention dérivé de la littérature grecque.

Quoique le romantisme, en tant qu'on l'applique à une secte littéraire, soit de date moderne, ses caractères essentiels sont aussi vieux que les institutions auxquelles il doit son origine. Il est sorti des forêts de la Ger-

manie , rude et barbare comme le peuple auquel il appartenait ; et , de même que lui , il dédaigna la faiblesse polie , l'élégante corruption , qui ne convenaient plus aux intérêts , aux sentimens d'une société reconstruite sur des bases nouvelles. Dans tous les lieux où la liberté plantait ses drapeaux , le romantisme fixa aussi son étendard. Il fleurit dans les États libres de l'Italie , soutenu successivement par le Dante , Boccace , l'Arioste et le Tasse. Il rallia ses forces dans les champs de Runnimède en Angleterre , et marcha sous l'autorité de la *grande Charte* , avec Chaucer , Spencer , Shakspeare et Milton. Il ne dédaigna point les salles rustiques des braves et remuans feudataires de France , dont la résistance à l'absolutisme individuel était une image affaiblie de la liberté. En inspirant les chroniqueurs , les diseurs de bons mots , les conteurs , les poètes des premiers temps de la civilisation française , il produisit les Froissart , les Rabelais et les Marot du moyen âge. Modifié dans ses formes par l'influence de la littérature arabe , il

prit possession de l'Espagne pendant la lutte généreuse , si propre à réveiller de nobles pensées , qui précéda l'entière expulsion des Maures ; et sur son sol natal , l'Allemagne , il a pris un heureux développement en se liant à la réforme , dont le principe dominant est strictement identique avec les siens , l'une et l'autre doctrine admettant pour base de soumettre tout à son propre jugement.

Quand la liberté succombait en Italie sous la puissance impériale , les papes et l'aristocratie commerciale ; quand elle était comprimée en Angleterre sous les Stuarts , ces princes antipathiques avec les lois , et quand elle expirait sur la roue et gémissait dans les donjons de la Bastille et de Vincennes , sous les despotiques Bourbons , en France , alors reparut l'absolutisme infailible dans les lettres. Un nouveau Pinde , un nouveau Parnasse s'élevèrent au Louvre et à Versailles. Les Muses se rangèrent sous les drapeaux de l'Académie , et l'antique Apollon fut restauré dans les personnes , d'abord du cardinal-ministre , ensuite de Louis XIV.

Cette connexion entre le romantisme et la liberté politique , quelque arbitraire qu'elle puisse paraître au premier aperçu , n'est point du tout difficile à expliquer. La littérature , comme toutes les autres productions de l'esprit humain , est la créature des besoins humains ; et son développement doit être nécessairement proportionné à ces besoins et conforme aux désirs, aux sentimens des peuples , quand leurs actions et leurs pensées sont libres de toute espèce d'entraves.

Dans les divers centres de civilisation produits par la division de l'Europe en nations indépendantes , des *foyers* distincts se sont établis , où les arts , les sciences , les lettres ont été cultivés avec des succès modifiés par les circonstances particulières. Au premier établissement de ces nations , presque toutes les traces des anciens modèles classiques étaient perdues ; et les efforts de chaque peuple en littérature ne furent guidés , au commencement , que par quelques étincelles de lumière passagère , jetées par le génie individuel. Enfin , la découverte des manuscrits

grecs et latins , et l'exil des littérateurs grecs, firent connaître aux peuples de l'Europe une poésie , une philosophie , un style , dont la politesse , l'élégance , le raffinement , surpassaient tellement ce qu'ils possédaient en ce genre , que leurs idées prirent naturellement un autre cours qui les égara , en les conduisant à une imitation plate et irréfléchie.

Cependant les beautés des anciens auteurs étaient plus spécialement propres à plaire aux classes supérieures , et les sources dans lesquelles on pouvait les chercher étaient plus spécialement à la portée des riches et des puissans. Mais sur toutes les classes en général l'influence resta exotique , et son action fut toujours combattue par la masse entière des habitudes , des opinions , des sentimens nationaux. Dans les sociétés où la liberté avait autrefois existé , où le peuple ayant été accoutumé à une plus grande activité politique et commerciale , avait parcouru un cercle d'idées plus étendu , et cultivé avec plus de succès la langue nationale , la somme

des forces opposées à la pure acceptation des nouveaux canons de la critique devait être plus grande et plus efficace.

En proportion de l'activité mentale des diverses nations, à l'époque de la renaissance de l'ancienne littérature, l'empire des idées du Nord et la résistance qu'elles fournissaient contre l'adoption des règles classiques, fut plus ou moins grand. Dans les États où un plus grand nombre d'intérêts positifs étaient débattus, où l'on avait quelques droits politiques à défendre, des doctrines religieuses à discuter, de l'industrie, du commerce, des arts, il fallait absolument que les écrits fussent adressés à toutes les classes et qu'on adoptât dans leur composition les formes le plus universellement entendues. Dans les États despotiques, au contraire, où l'esprit restait stagnant, où la puissance pesait sur l'intelligence, un ordre d'idées insolite, hors de la pratique ordinaire, ouvrait le seul champ dans lequel le génie pouvait se mouvoir avec quelque liberté ; tandis que les autorités, sentant leur

jalousie apaisée et leur sécurité augmentée par l'adhérence à une littérature aristocratique, apprirent bientôt à encourager comme un point de politique ce mode d'esclavage pour les pensées de leurs sujets ¹.

A la renaissance des lettres en France, la lutte qui régnait entre l'aristocratie et le trône favorisait l'indépendance littéraire; et l'éloignement entre la capitale de la France et l'Italie, alors centre de l'enthousiasme classique, laissait le peu de génies originaux

¹ La faveur avec laquelle les formes classiques furent reçues par les souverains et la noblesse de l'Europe méridionale, fut sans doute dans le principe une affaire de goût; et l'on ne doit pas supposer que la préférence que leur accorda Richelieu, et les Médicis avant lui, fut une attaque systématique et positive contre la liberté publique. Mais l'instinct de la tyrannie est fin et sûr, et si les fondateurs des académies n'eurent pas une intention malicieuse expresse en les instituant, ils savaient du moins que de tels corps ne tendaient en rien à l'affranchissement de la pensée; et l'expérience leur apprit bientôt quels avantages ils pouvaient tirer de la littérature aristocratique.

qui parurent sur la scène , moins entravés par les idées de convention. Mais par la suite, ce pays devint le quartier-général de la servilité classique, et vit établir le système de littérature le plus rigoureusement serré dans les chaînes de la pédanterie qui ait existé chez aucun peuple.

La mode de la littérature classique , la critique d'Aristote et la philosophie de Platon datent , parmi les savans de France , du règne de François I^{er} ; mais ils ne furent appuyés de l'autorité ministérielle et royale que sous Louis XIII , quand un corps de pédans, osant dire pour le spirituel ce qu'un despote disait pour le temporel , *l'état c'est moi*, imitait , sous le nom d'Académie , les formes tyranniques du gouvernement qui le protégeait. A l'ombre de cette autorité qui combattit successivement contre la réputation et l'exemple de Corneille, de Molière¹, de La Fontaine et de Voltaire , la médio-

¹ Pendant près d'un siècle le portrait de Molière ne fut point admis dans les murs de l'Académie.

crité et les prétentions prirent de la consistance , et la mode donna sans peine aux La Harpe , aux Marmontel , aux Suard , ce qui avait été si long-temps refusé aux auteurs de *Mahomet* et du *Cid* , une place pour dormir à l'Académie. La révolution arriva. Le Pinde et le Parnasse tombèrent avec la Bastille ; et Aristote et Longin , Apollon et les Muses joignirent l'émigration et se réfugièrent dans les faubourgs de Coblentz , ou dans les greniers de Pater Noster-Row , à Londres. Toutefois , une portion assez considérable de leurs suivans demeura sur le sol français , et prit toutes les couleurs des gouvernemens successifs. Les apologistes classiques de Robespierre , les Pindares de la terreur , devinrent les Virgiles de l'empire et chantèrent leurs épithalames à la *Diva Augusta* de l'Autriche fraternisante.

Le romantisme encore banni de la France ¹,

¹ A l'exception de l'admiration générale et inexplicable pour Ossian , l'ouvrage assurément le moins propre à trouver grace devant des académiciens et leurs disciples.

s'était retiré dans les sombres forêts du Rhin , murmurait son *cronan* sur les bords du Shannon, inspirait les bardes sur ceux de la Clyde , et lançait de sa cellule abbatiale de Newstead des éclairs de poésie que le temps n'obscurcira jamais ¹. Et pour sa restauration sur les rives de la Seine , son ancien séjour , il attendait la chute du plus imposant despotisme qui ait jamais dominé une nation à peine récalcitrante. Ce fut seulement lors que l'étendard de la charte fut solidement planté que le romantisme reparut parmi les enfans régénérés de la France. Il ne se montra point aux cercles de la cour, ni aux séances de l'Académie , mais à la Chambre des Députés, *du côté gauche* , près de Lafayette et de Foy. Car , pour quitter la métaphore , le romantisme au dix-neuvième siècle , comme le protestantisme au seizième , ne sont que des termes inventés pour exprimer le principe de l'indépendance intellectuelle , au nom duquel l'homme réclame le

¹ New Stead abbey , château de lord Byron.

droit de penser d'après lui-même et d'exprimer ses pensées dans toutes les formes que lui dictent son jugement, ses perceptions ou l'état de la société.

Ce droit, inhérent à la nature de l'homme, quoique annulé dans les derniers âges, a été dans tous conservé vivant dans la pensée. Il pointait à travers les vers classiques de Boileau ¹, il jaillissait en étincelles brillantes dans les jugemens de madame de Sévigné ², il triomphait dans *les Plaideurs* de Racine, *le Cid* de Corneille, et toutes les admirables

¹ « Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs;
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. »

ART POÉTIQUE.

² Madame de Sévigné préférait Corneille à Racine à cause de la froideur comparative et de la faiblesse du dernier, de ses amours déplacés, de son manque de couleur nationale. « Vive donc, » dit-elle, « vive notre vieil ami Corneille! pardonnons-lui de méchans vers en faveur des divines saillies dont nous sommes transportés. Despréaux en dit encore plus que moi, et en un mot c'est le bon goût, tenez-vous-y. »

comédies de Molière ; enfin il fut défendu aussi noblement en théorie qu'en pratique dans les ouvrages de Voltaire ¹. Il a charmé, il charme encore toute l'Europe dans Figaro ; et près d'un demi-siècle avant la révolution , il avait influencé , quoiqu'il fût encore sans nom ou désignation quelconque, les opinions de tous les rangs , de tous les partis , à tel point que l'illustre étranger qui fonda lui-même le roman romantique , le dénonça comme un engouement ridicule ².

¹ Le sort d'*Adélaïde du Guesclin* est curieux. Quand elle fut jouée pour la première fois , elle tomba au milieu des sifflets. Voltaire la remit au théâtre sous le nom du *Duc de Foix* , après l'avoir corrigée et affaiblie *par respect pour le ridicule* ; et ce qui la rendait réellement moins bonne , la fit réussir. Après un certain laps de temps les Comédiens reprirent la pièce originale , dans laquelle tous les romantismes qui avaient été précédemment sifflés furent applaudis avec fureur.

² « Qu'ont-ils gagné en abandonnant Molière , Boileau , Corneille , Racine , etc. , etc. Souvenez-vous que je les blâme seulement d'avoir quitté le style agréable qui leur était propre pour adopter

Pendant la fermentation révolutionnaire , la littérature française tomba au dernier degré de médiocrité. Tout l'esprit de la nation se portait sur d'autres intérêts. Les philosophes du temps précédent avaient payé le prix fatal de leur attachement à leurs principes. La mort de Condorcet , celle de Lavoisier et de Malesherbes étaient des avertissemens , des exemples bien propres à intimider les caractères les plus hardis , à réprimer l'originalité des pensées , les élans du génie. La bassesse , la servilité seules pouvaient prendre la plume sous la férule sanglante de la critique d'un Danton ou d'un Marat.

Sous l'empire , les sciences et la littérature dramatique , exceptées de la proscription qui pesait sur le reste des travaux de l'esprit , furent appelées à servir , avec d'autres exilés moins méritans , dans les antichambres

notre plus mauvaise manière. D'abord , ils ne nous entendent point ; ensuite , quand ils nous entendraient ce serait tant pis pour eux. » — H. Walpole. Corresp. (Il fait allusion à l'enthousiasme des Parisiens pour *Clarisse Harlowe*.)

de Napoléon, tandis que la philosophie, sous le nom sarcastique d'idéologie, était censée non existante ou végétait sous une obscure surveillance avec les membres survivans de l'Assemblée Nationale, de la garde nationale, tout ce qui désirait encore la liberté ou cherchait à la ramener. Toutefois les encouragemens magnifiques donnés aux sciences, tout en servant les vues du *maître de l'atelier*, étaient utiles au peuple. Les vagues généralités, le *verbiage* sentimental des écrivains révolutionnaires inférieurs, avaient extrêmement affaibli l'intelligence et la morale du peuple : et la discipline des faits, cette rigoureuse logique exigée par les sciences exactes, vinrent en temps opportun pour retremper les ressorts affaiblis de l'esprit national. Leur influence ne se fit pas moins sentir sur la critique et la littérature, en accoutumant l'esprit à juger par lui-même, à soumettre tout au témoignage des sens et à l'épreuve de l'utilité.

L'effet d'une institution nouvelle, projetée par la Convention avec beaucoup de sagesse,

mais qui ne fut mise en activité partielle que par la volonté forte de Napoléon, se fit rapidement sentir sur la génération naissante. L'exemple des Cuvier, des Laplace, que l'on voyait favorisés, distingués par le dispensateur de toutes faveurs, de toutes distinctions, remplissait l'École Polytechnique et les lycées d'une jeunesse ardente, ambitieuse, zélée dans la recherche de la vérité, instruite à rejeter tout ce qui n'est pas susceptible d'une rigoureuse démonstration. La langue claire et précise de l'algèbre produisit son effet sur le style national; et la critique des mathématiques et des sciences physiques influa, au bout de quelques années, sur la critique des belles-lettres.

Cependant ce qui restait des écrivains démagogues qui s'étaient rangés successivement sous le patronage des clubs, de la Convention, du Directoire et du Consulat, cherchaient alors à obtenir les sourires de leur nouveau seigneur et maître. Leurs noms peuvent être cherchés dans ce volume où leur faiblesse, leur fausseté et leur plate mé-

diocrité sont inscrites pour l'instruction de la postérité, *le Dictionnaire des Girouettes*. Hélas ! on y voit aussi des noms qui appartiennent à de plus nobles annales, qui ont illustré des temps meilleurs ; mais la majorité de ceux qui remplissent les dégradantes pages de ce livre, sont des écrivains de circonstance dont le mérite s'estimait, non au poids de l'habileté littéraire, mais du succès de leurs basses flatteries, et de la vraisemblance qu'ils savaient donner à leurs mensonges adulateurs. Il est délicieux de remarquer que le plus grand prosateur et le plus grand poète de la France moderne, Paul-Louis Courier et Béranger, ne sont ni l'un ni l'autre dans cet avilissant catalogue.

« *Les héros aimeront toujours le théâtre qui représente des héros,* » dit Voltaire dans une de ses lettres louangeuses à l'Alexandre du Nord ; et le drame qui flattait la vaine gloire de Louis XIV devait également plaire à Napoléon. Les fictions qui donnaient un coloris faux et flatteur aux actions d'un Oreste ou d'un César, répondaient également aux

vues du conquérant impitoyable du Palatinat et à celles du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. Bonaparte avait coutume de dire que s'il avait eu Corneille dans son empire, il l'aurait fait prince; et cette idée montre sous un jour sensible la différence entre le temps présent et le temps passé. Une petite pension, accompagnée de toutes sortes d'humiliations malicieuses, fut tout ce que l'infortuné Corneille obtint de la protection ministérielle et de la royale bonté. C'était en effet le *prix marchand* de la servilité du génie dans ce moderne *siècle d'Auguste*.

Napoléon était non-seulement le héros de la muse dramatique, il en était de plus le critique et le censeur. Il donnait des avis aux auteurs, des leçons aux acteurs. Il apprit à Talma plus qu'il n'apprit de lui; et le maître de la destinée de tant de souverains était aussi en quelque sorte le directeur du *Théâtre-Français*. Les notions dramatiques de Napoléon étaient celles du temps où il avait été élevé; mais son ame forte ne pouvait être satisfaite de l'insipidité de l'ancienne

tragédie, et l'absurdité de la vieille école de déclamation ne lui échappa point. « Venez aux Tuileries dimanche prochain, » disait-il à Talma, « je recevrai les rois de Saxe, de Wurtemberg, de Naples et de Hollande. Les autres princes de l'Europe seront représentés par leurs ambassadeurs. Observez ces personnages attentivement, et dites-moi ensuite si vous les avez vus s'élever sur la pointe des pieds, rouler les yeux et faire des gestes extravagans, ou parler avec une emphase ridicule. Au contraire, les manières les plus simples sont les plus distinguées; et la supériorité du rang comme celle de l'esprit s'annonce par la justesse et la rareté d'actions et d'inflexions de voix trop marquées. » C'était là du véritable et bon romantisme, et Napoléon était romantique *sans s'en douter*.

A la restauration des Bourbons, les muses classiques de l'OEil-de-Bœuf qui rentrèrent sur les fourgons des alliés, s'occupèrent avec zèle à dicter des sujets pour la royauté impromptue aux candidats des pensions poé-

tiques. Les échos du théâtre furent éveillés par les acclamations *mille fois répétées* à la gloire de l'*envoyé d'en haut*. Apollon reprit sa place aux Tuileries, et les Graces rentrèrent dans leurs niches, vacantes par la retraite du Génie de la Victoire ¹. Les classiques modernes triomphèrent à cette restauration d'une partie de l'ancien *régime*; et plusieurs des plus âgés du parti libéral, qui niait en littérature cette liberté de conscience qu'ils

¹ Depuis la restauration, la politique est toujours entrée pour quelque chose dans les élections académiques, comme dans les autres. Sous l'administration de M. de Vaublanc, Arnaut, Étienne, Grégoire, Garat et d'autres furent privés de leurs sièges pour les punir de leur indépendance. Les deux premiers sont rentrés dans leurs honneurs depuis quelques mois. Maintenant un désir bien naturel parmi les jeunes romantiques les fait aspirer à partager la considération encore attachée au *fauteuil*; et les classiques, de leur côté, cherchent à les en exclure; mais les prétentions des Jésuites dominent celles des deux partis, et les opinions monarchiques et la tartufferie sont les plus sûrs moyens de succès à la haute cour du Parnasse.

adoptaient en politique , soutenaient d'une main le code d'Aristote et de l'autre la charte.

En même temps les jeunes Français, débris héroïques des campagnes de Moscow et de Waterloo , avec toute leur science militaire , se trouvèrent les sujets très-illettrés du monarque le plus lettré de l'Europe. Les insatiables demandes de conscrits , anticipant sur le temps nécessaire pour une éducation libérale , avaient pris les dernières levées tout-à-fait ignorantes dans ces branches du savoir que Louis XVIII avait exclusivement cultivées ; et quand ils se retrouvèrent déchargés des travaux et privés de la gloire des armes , ils se jetèrent avec une ambition bien excusable, une louable émulation sur les champs du classisisme, résolus de les conquérir par le rapide *en avant* de leur ancien maître. Oubliant que la littérature a aussi ses écoles polytechniques , et que ses honneurs les plus précieux ne s'obtiennent qu'en passant graduellement par les moins élevés , ils voulurent juger avant d'avoir lu ; et les pages de La

Harpe leur fournirent l'exemple d'un court procédé pour s'en dispenser. Le *Cours de littérature* de cet écrivain prouve en effet que la critique classique n'implique pas nécessairement une connaissance préliminaire des langues classiques.

Les œuvres de ce père des classiques modernes, qui, de même que les pères de l'Église, prêcha par inspiration ce qu'il n'avait jamais appris humainement, jouissaient alors d'une célébrité temporaire bien opposée à l'obscurité de leur première fortune. Elles se présentaient *tout à point* pour les jeunes aspirans aux distinctions littéraires, sur les tablettes de tous les libraires de la rue Saint-Jacques et de la place de l'Odéon, et jusque sur le seuil des Écoles de Droit et de Médecine. Les beaux jours des Scaliger et des Dacier renaissaient au *pays latin*. Les élèves de Daubenton et de Cuvier se délassaient avec Horace et Longin ; et, confondant l'anticlassicisme avec l'antipatriotisme, ils criaient : *Vivent les unités ! à bas Shakspeare ! c'est l'aide-de-camp de Wellington*. Soutenus par

ces jeunes prétoriens du Parnasse , leurs anciens , les *Frères des Bonnes-Lettres* , les écrivains de tragédies rimées , se mirent en campagne , et se jetèrent dans la citadelle de l'Académie. Même quelques journaux libéraux , évangélistes de la nouvelle lumière politique , prêchaient pour les ténèbres de l'ancienne littérature ; et l'un des plus célèbres *rédacteurs* d'un estimable journal (qui de même que César , a écrit des Commentaires sur ses prouesses) n'admettait point de salut pour une tragédie dans laquelle l'action excéderait d'une seule minute le temps accordé par les lois d'Aristote.

Ce fut en ce moment fatal de réaction littéraire que je mis au jour mon malheureux chapitre sur le Théâtre Français , avec cette épigraphe plus malheureuse encore :

« Qui me délivrera des Grecs et des Romains ? »

Ce fut à cette époque éminemment classique , que je me plaignis , en allant au théâtre ,

« De n'entendre jamais que Phèdre ou Cléopâtre ,

Ariane, Didon, leurs amans, leurs époux,
Tous princes enragés hurlant comme des loups. »

La conséquence de cette hardiesse a été trop notoire pour qu'il soit nécessaire de la rappeler. Je devins le Paria du classicisme, l'excommuniée du *Quarterly Review*; le *Journal des Débats* me mit hors la loi; mes hérésies littéraires furent prises en Angleterre comme preuves de mon irrégion, et en France comme preuves de la perversité de mon goût. Ce fut ainsi que je devins le martyr du romantisme avant de connaître son existence; et que je me trouvai rangée parmi les « mères nourrices » de la nouvelle doctrine, avant d'avoir seulement qualité pour en être une catéchumène.

Tant que la médiocrité servile et intéressée, *dégoûtée de gloire et affamée d'argent*, trouva son compte dans un ordre de choses où l'on payait avec profusion ses timides et insignifiantes efforts, le génie national sembla, de même que le *maître génie* qui l'avait tenu si longtemps enchaîné, exilé dans quelque région

lointaine. On alla même jusqu'à mettre en doute qu'il eût jamais existé, ou du moins qu'il eût survécu à son développement momentané dans le *grand siècle* ; et les adeptes du classicisme défiaient leurs contemporains de leur montrer un Racine , un Boileau , un La Fontaine.

Mais sous le profond et mortel repos qui couvrait la surface de la société à la première époque de la restauration , fermentait le principe de nouvelles combinaisons , que l'imagination n'aurait pu même rêver. A mesure que le pouvoir absolu déclinait , que l'opinion s'élevait du milieu d'un chaos de principes destructeurs l'un de l'autre , de nouveaux modes de pensées furent créés par de nouvelles institutions. Le levain d'une presse active sinon libre (ce premier bienfait d'un gouvernement représentatif) , travaillait dans la masse d'intérêts hétérogènes ; et une révolution silencieuse se préparait dans l'esprit et l'imagination des Français , et arriva par degrés à son plein développement. Trente ans passés dans la poursuite des insti-

tutions libres paraissaient enfin amener au but désiré. Les systèmes cédaient à l'expérience ; la littérature frivole du grand siècle qui, avec toutes ses beautés , n'a jamais rendu le moindre service à la science politique , au perfectionnement social , ne fut plus de mise. Les temps exigeaient une autre nourriture. Le vieil arbre de la science ne portait plus de fruit ; et l'on vit croître une nouvelle végétation plus vigoureuse , dont les branches , comme celles de toutes les plantes naturelles , s'étendaient vers la lumière. L'esprit public se consacrait aux événemens publics , et l'aurore d'une ère nouvelle en littérature parut en France avec des couleurs propres à l'époque. Sous le vieux despotisme des Bourbons , le mécontentement national se soulageait par un vaudeville ou une épigramme. Ces insurrections poétiques , ces résistances sur le papier , étaient les soupapes de sûreté des Richelieu et des Mazarin. Sous les Bourbons de la France régénérée , l'opinion publique se déclare dans le langage naturel de la prose , la véritable expression

de l'esprit , coulant avec les pensées , sans s'arrêter , dans sa course rapide , à tourner une rime , à trouver son issue à travers les canaux tortueux d'un mètre ingrat. Personne maintenant ne va consulter Boileau ou étudier Racine pour chercher des formes de style ; le sujet est tout. La résistance au pouvoir arbitraire , et la découverte et le repoussement des tentatives pour raviver d'anciens abus , n'admettent pas le temps nécessaire pour aiguïser une épigramme ou polir une tirade alambiquée. La nouvelle presse en France jeta dans son explosion volcanique des torrens d'opinions en forme de pamphlets , qui , en dépit des nuages de vapeur épaisse d'une première éruption , lancèrent partout les brillantes étincelles , les pures flammes d'un patriotisme incorruptible. Ce fut alors qu'un homme qui fut le symbole des temps où il vécut , dont le caractère et la vie représentaient les trente dernières années de l'histoire de son pays , parut pour montrer dans ses écrits la force des circonstances , non-seulement sur l'intelligence , mais sur

le tempérament de la nation. En d'autres temps en effet, et sous d'autres circonstances, la France n'aurait pu produire un caractère ou un écrivain tel que Paul-Louis Courier.

Paul Courier, le Pascal des politiques, le fondateur d'un style approprié aux premiers écrits libéraux que la France ait eus, qui offrit le bel exemple d'une langue d'idées substituée à une langue de phrases, chez qui la logique n'était que la simple vérité, — ne devait avoir, par une déplorable fatalité, qu'une existence aussi courte qu'elle fut brillante. Mais sa mission a été accomplie. Il persuada le monde qu'un style autre que celui par lequel Bossuet effrayait la mollesse de la cour, ou que Fénelon employa pour l'endormir doucement, était nécessaire pour captiver un peuple éclairé, régénéré. Dans ses dessins graphiques, ses *termes pittoresques*, et ses esquisses rapides des mœurs du jour, il prouva que l'on ne peut rien dire en vers qui ne puisse être mieux et plus efficacement dit en prose. On trouve dans ses descriptions épistolaires plus de poésie que dans

les *Jardins* du précieux Delille ; et ses groupes ont une fraîcheur à laquelle les fades *poétastres* du Palais-Royal n'ont jamais pu atteindre ; parce que la poésie de la nature n'est jamais qu'où la nature préside environnée de tous ses merveilleux et admirables ouvrages.

Tandis que le style de Courier est regardé en France comme un modèle aussi pur qu'il est original, les opinions qu'il a avancées forment le code d'une population éclairée. Parmi les écrivains ambitieux qui ont occupé l'arène politique, il n'en est pas un, depuis Voltaire, qui ait été lu avec autant d'avidité, qui ait produit autant d'effet sur l'esprit public, et paru plus formidable contre les abus intéressés d'une autorité corrompue.

Contemporain de ce fondateur de la prose romantique, il est un poète dont les inspirations sont aussi nationales que son caractère, et dont les vers rappellent cette *vieille gaieté gauloise*, cette véritable poésie française que l'Académie et les pédans du dix-septième siècle avaient tâché de remplacer par de

froides imitations des anciens. Depuis Clément Marot rien d'aussi frais, d'aussi français que les ouvrages de Béranger, n'a paru en France. La poésie est là dans le fond, non dans la forme ; dans les pensées, non dans leur expression. L'esprit, le sarcasme, l'ironie, la plaisanterie, l'invective, servent tour à tour à exciter le patriotisme, le courage du pays, et prennent plus de force par la simplicité, la facilité ingénue du langage. Il n'a point d'inversions, point d'images ambitieuses, de métaphores enflées ; mais quand il répète les riches mélodies de la joie ou les plaintifs accens de la pitié, des regrets, il enflamme l'imagination et pénètre le cœur. La muse de Béranger est la muse du libéralisme ; et ses vers sont dans la bouche de tous les Français, qui ne sont ni les esclaves de la cour ni les protecteurs des abus. Mais sa popularité ne dépend pas uniquement de cette cause. Tout ce qu'il écrit porte un tel cachet de réalité, de vérité, une si franche inspiration de passion naïve, que leur charme est complètement irrésistible.

Un lecteur purement anglais ne pourra cependant que très-rarement entendre ou goûter la poésie de Béranger. Pour bien sentir ses plus sérieuses attaques contre l'ultra-gouvernement, un Anglais manque de connaissances locales et d'intérêt personnel ; et, quant à ses satires légères, ses épigrammes badines, elles ont plus de cette licence qui n'a que trop universellement distingué la *gaie science* en France, pour être approuvée par la saine morale et les bonnes mœurs. On y trouve un manque de tact partiel, ou peut-être une tendance d'instinct à transgresser les convenances, semblables à celle qu'on a si sévèrement censurée dans les écrits de Byron, et qui, bien que familière à la littérature française, n'a jamais été tolérée chez nous. Son mérite n'en est pas moins du premier ordre, et comme auteur de génie et comme patriote, et il sera lu dans la postérité quand les noms mêmes des rimailleurs freluquets de l'insipidité contemporaine seront oubliés.

Quand nous quittâmes la France en 1818,

le mot romantisme était inconnu , ou presque inconnu , dans les cercles de Paris. La chose n'était encore qu'une grace intérieure qui ne prenait aucune forme visible. Les auteurs à la mode , soit libéraux , soit ultras , étaient ou se croyaient les soutiens et les disciples de la vieille école. Les journaux étaient autant de colonnes de l'orthodoxie littéraire. Tous prêchaient l'infailibilité de l'Académie, quoiqu'ils missent en question celle du pape. *Les œuvres complètes* , alors jugées nécessaires pour former une bonne bibliothèque , étaient celles des écrivains les plus stricts dans l'observation des règles d'Aristote. Le génie de M. de Chateaubriand lui-même se trouvait comparativement au-dessous de sa réputation ; et les derniers noms que j'entendis répéter par la voix de la Renommée , étaient ceux de MM. Lemercier , Jouy , Duval , Dupaty , Arnault , Étienne , Andrieux , Pastoret , de Lévis , Soumet , Baour-Lormian et autres de la même croyance , et des mêmes doctrines. A mon retour en 1829, je trouvais cet *album sanctorum* converti en un

rôle de l'armée des martyrs ¹. D'autres listes de célébrités avaient cours, et Victor Hugo,

¹ Non que ces auteurs distingués aient cessé de mériter et d'obtenir l'approbation d'un grand nombre de leurs compatriotes ; mais la guerre du romantisme et l'admiration pour les produits de la nouvelle école ont donné aux jeunes écrivains qui la suivent plus de vogue peut-être que leur fraîcheur, leur nouveauté, leur vigueur, n'auraient pu en obtenir sans cette circonstance ; et cette vogue rejette naturellement dans l'ombre leurs aînés. Nous avions le plaisir de connaître quelques-uns de ceux-ci personnellement, et j'ai déjà fait mention d'eux dans mon premier ouvrage sur la France. Je fus heureuse de les retrouver à mon retour, à très-peu d'exceptions près, jouissant aussi pleinement de la vie et des plaisirs intellectuels de la société que quand je les avais quittés. M. de Jouy s'occupait à composer son *Guillaume Tell*. — M. Duval était dans la joie du succès de sa dernière comédie de *Charles II*, aussi vive que celle qu'il avait sentie au triomphe de sa première pièce, *Henri V*, et conservait la même faveur publique qui lui avait été accordée pendant vingt-cinq ans. — M. Lemercier se reposait de sa gloire dans sa consistance politique et son indépendance littéraire. — M. Charles Pougens travaillait, malgré son âge avancé et sa cécité, à des ouvrages d'utilité

Lamartine, Alfred de Vigny, Mérimée, Vitet, Dumas, Bayle, de Barante, Thierry, Mignet, etc., avaient pris la place de ceux que j'avais laissés en possession de la faveur publique. En moins de dix ans un changement au-delà de tout ce qu'il était possible de prévoir, avait eu lieu dans la littérature française. L'esprit de liberté qui s'était développé dans les écrits politiques de 1816, avait en 1829 pris possession de toutes les

philosophique ou d'ingénieux amusement. — M. Arnault composait sa tragédie de *Pertinax* et jouissait du succès de son recueil de Fables délicieuses, collection d'épigrammes en forme d'apologue, où se trouve le charmant morceau attribué à madame de La Sablière :

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? etc.

— Et M. Dupaty, occupé d'un drame original, de *mezzo carattere*, d'un grand intérêt, était encore aimable, spirituel et gai, comme quand il lut, il y a douze ans, dans mon salon, son poème excellent et courageux du *Délateur*.

branches de la littérature. L'homme de lettres et le politique n'étaient plus deux personnages distincts. Le temps et les talens que les poètes français d'autrefois employaient à énerver, à dégrader, ou, dans leur meilleure fin, à amuser simplement le peuple, et à rendre hommage à ses vains et impitoyables dominateurs, sont maintenant consacrés à instruire la nation, à combattre les préjugés et les agressions des classes privilégiées. L'ancienne race des *hommes de lettres*, qui fourmillaient autrefois dans les salons de Paris distribuant leurs *lieux communs* et leurs *flagorneries*, a disparu : ou si l'ombre d'un ex-abbé hante encore les *cafés*, ou vient effrayer les habitués des cercles littéraires, quoiqu'un sentiment de pitié puisse faire accorder quelque respect à l'apparition inattendue, la patience elle-même ne pourrait lui faire accorder la moindre attention. La France lisante, pensante, réfléchissante, n'a pas le loisir d'écouter les oracles détrônés d'une génération passée, ni les jugemens de pratique d'une critique défunte.

Les écrivains populaires du jour , dont les ouvrages sont dans toutes les mains , dont les drames sont toujours accueillis , toujours écoutés avec délices , sont tous au printemps de la vie , saison du véritable enthousiasme , de l'incorrupible honneur. Placés par une situation aisée , maintenant si commune en France , au-dessus des soins et des tentations de la pauvreté , nés et élevés dans un temps où les distinctions personnelles sont seules admises comme droits à l'estime publique , leurs efforts pour atteindre à la renommée sont nobles , purs , exempts de toute prétention aux faveurs de la cour , à la protection aristocratique. Le désir ardent de faire du bien à leur pays en l'amusant et l'instruisant par la représentation des folies et des perversités du passé , les a conduits à dérouler les pages long-temps oubliées de l'histoire nationale , qui , en leur fournissant les données les plus sûres pour les spéculations philosophiques , leur procuraient aussi les matériaux les plus romantiques pour les ouvrages d'imagination. Si jamais un pays fut riche en

souvenirs des anciens temps , dans lesquels les ombres et les lumières des âges successifs se réfléchissent avec fidélité et conservent à chaque nuance sa fraîcheur , ce pays est la France. Monstrelet, le moine de saint-Denis, Félibien , Sauval , Froissart , Ducange , Brantôme , L'Estoile , et les ouvrages plus animés et plus amusans des Daubigné , des Motteville , des Montpensier , des Nemours , des Bussi-Rabutin , des Sévigné , des La Rochefoucault , des Retz , des Conti , etc., etc., sont des trésors littéraires inconnus dans les annales des autres contrées. Ils renferment des développemens plus précieux pour l'histoire de l'humanité que tout ce que nous ont laissé les écrits élégans , mais trop rhétoriques , des historiens grecs et latins.

Malgré la valeur réelle , le grand intérêt de ces écrits , la plupart gisaient depuis des siècles oubliés dans la poussière des bibliothèques publiques , que le public ne consulte presque jamais , et que les antiquaires des temps précédens avaient peu d'occasions de fréquenter. Trop énormes dans leurs dimen-

sions , écrits dans un langage trop difficile , ou trop rares pour avoir place parmi les livres courans , leur existence même était inconnue au grand nombre des lecteurs. Le gouvernement, s'il connaissait leur importance , les regardait comme des témoignages trop offensans de la misère des temps qu'il appelait *bons* seulement parce qu'ils étaient *anciens* , et n'avait garde d'appeler sur eux l'attention de ses écrivains protégés. D'autres chroniques étaient recherchées pour les noms et les localités , des fictions narrées. Les romans de mademoiselle de Scudéri , comme les tragédies de Racine , peignaient Caton galant et Brutus dameret , « tandis que ces superbes romans de la vie réelle avec tous leurs accompagnemens pittoresques que fournissaient l'histoire des Guise , des Valois , des Montmorency , ces légitimes sources de tragédie nationale , de narrations romanesques nationales , étaient négligées ou rejetées par les auteurs du *Grand Cyrus* , de *Clélie* et d'*Alexandre*. Même dans le siècle suivant , quand les recherches sceptiques pri-

rent faveur , la philosophie , qui appelait de tous côtés des alliés pour s'unir à elle contre les antiques abus , oublia ces riches mines de preuves et d'observations , si fort à l'appui de leurs vues. Des hommes d'un génie supérieur , qui voyaient et abhorraient les erreurs de la religion et du gouvernement des anciens temps , ne se trouvaient pas conduits par leurs études habituelles ou leurs associations d'idées ordinaires , à faire usage de ces autorités. Ce travail productif et honorable était réservé aux enfans d'une race nouvelle et plus vigoureuse.

La restauration des Bourbons et la résurrection projetée de toutes les infamies sociales et politiques de l'ancien *régime* , en appelant l'esprit français au combat sur cette même arène naguère le théâtre d'une guerre plus sanglante et plus féroce , a donné lieu à découvrir ces trésors cachés. Les défenseurs du libéralisme cherchèrent naturellement dans les origines et les causes des anciennes institutions des moyens pour prouver qu'elles étaient nées de la fraude et n'avaient produit

que des maux intolérables dans leur maturité. En fouillant dans les annales du passé pour expliquer et démontrer le présent, l'énergie dramatique, le coloris pittoresque de l'histoire nationale et ses événemens intéressans, ne pouvaient manquer de frapper l'homme de lettres ; tandis que l'immense avantage de dénoncer au mépris public les institutions qui avaient causé tant de malheurs , n'était pas moins évident aux yeux du politique.

L'essai fut tenté, et réussit. Le roman historique et le drame historique, traités avec plus ou moins de talent et de génie, mais avec une égale honnêteté de vues, un courage égal pour exposer le mal dans toute sa laideur, ont amené une nouvelle ère de la littérature en France, et donné le goût d'un style nouveau qu'il sera difficile de détruire. Le principe sur lequel ces ouvrages sont composés est celui d'une libre étude, d'un libre choix de la nature. Ses règles sont, de n'en avoir aucunes, — ou seulement celles qui naissent du sujet ; de ne se soumettre à l'autorité d'aucun corps, mais de prendre le mot

qui exprime le mieux la pensée , ou peint le mieux le caractère de la personne (le mot auquel Voltaire a si bien appliqué l'épithète de *pittoresque*) et d'user, quand cela est nécessaire , d'un langage nouveau , frappé à un coin moderne , ou tiré de l'ancien vocabulaire que la timide servilité des académiciens a rejeté. La moralité que la nouvelle école veut développer est que , *ce qui a été pourra être encore* ; mais la nation , qui dévore ses productions , répond , tout en approuvant l'avertissement , par un intelligible et positif : *Non , jamais*. Jamais la France ni l'Europe ne reviendront à cet état de choses qui produisit la molle , élégante et inutile littérature désignée comme classique , et que l'on oppose aux écrits plus hardis , plus francs , mais moins polis du temps présent.

Dans la longue liste des écrivains de cette école , il serait injuste d'en donner quelques-uns comme modèles de son caractère spécial. Ses historiens nerveux , élevés et brillans , Montgaillard , Mignet , Thierry , de Barante , Guizot , Capefigue , sont déjà connus dans la

littérature européenne ; et cette riche et amusante classe de productions , portant les noms nouveaux de *scènes féodales* , *scènes historiques* , *romans historiques* , *scènes populaires* ¹ , *proverbes* ² , est si particulière au temps et à la nation qu'elle dépeint , que la simple mention de leur existence suffirait pour attirer l'attention et exciter la curiosité publique. *La Jacquerie* , par l'auteur de *Clara Gazul* ; *la Mort de Henri III* , *les Barricades* , *les États de Blois* , par Vitet ³ ; les *Soirées de Neuilly* , par Cavé et Dittmer ; le *Henri III* de Dumas ; le *Cinq Mars* d'Alfred de Vigny , rivalisent de mérite littéraire avec les meil-

¹ Par Henri Monnier.

² Par Leclercq et par Lemesle.

³ Les charmans ouvrages de Vitet et de Mérimée ont mis en pratique la théorie du président Hénaut pour écrire l'histoire , et en ont prouvé la vérité. « Le grand défaut de l'histoire , » dit le président , « est de n'être qu'un récit , et il faut convenir que les mêmes faits racontés , s'ils étaient mis en action , auraient bien une autre force , et surtout produiraient bien une autre clarté à l'esprit. »

leurs romans historiques anglais, et les surpassent dans la hardiesse de dessin et la candeur de vues. En Angleterre les écrits de ce genre n'ont eu d'autre but que de gâter la meilleure des causes, de peindre les turpitudes de Charles II comme les erreurs galantes d'un aimable cavalier, et les crimes horribles de Louis XI comme les écarts d'une originalité royale. Mais dans les consciencieux et mâles ouvrages des romanciers et des dramaturges de la France moderne, on voit que la vérité et rien que la vérité, avec le *quand même* des ultra-royalistes, est l'objet et la fin de tous leurs travaux.

Les opposans à la nouvelle école avancent contre elle que parmi ses nombreux auteurs aucun n'a encore atteint le mérite et la réputation des écrivains du grand siècle; et la *médiocrité universelle* est le texte de leurs éternelles lamentations. Mais l'âge des grandes célébrités est passé. La lumière des lettres est trop largement répandue pour permettre à des « étoiles particulières » de briller d'un éclat éminent. Des mesures politiques non

des hommes, des choses non des théories, le bien public non l'amusement public, la prose non la poésie, intéressent, occupent l'attention, et modifient la manifestation du génie individuel.

L'abnégation de soi-même, l'abandon de la petite *gloriole d'auteur*, est un sacrifice nécessaire auquel se soumettent sans regrets les jeunes littérateurs de nos jours. L'ambition d'être utile aux hommes en masse l'emporte maintenant sur le désir d'écrire seulement pour quelques élus d'un goût délicat et raffiné.

Mais quand cette objection serait juste, elle s'appliquerait tout aussi évidemment aux imitateurs rigides des modèles classiques. Parmi les observateurs des unités les plus distingués, on n'en voit pas plus approcher de l'excellence et de la renommée de Racine et de Boileau, que parmi ceux qui travaillent avec d'autres moyens. La vérité est que, les premières places une fois enlevées dans la littérature d'un peuple, parce qu'elle a été long-temps exploitée, il n'est pas probable

que le même sol produise une seconde moisson de *chefs-d'œuvre*. D'ailleurs il y a quelque chose de tout-à-fait ennemi de l'excellence et du génie dans l'imitation. Le seul espoir de l'avenir est dans le défrichement de terres nouvelles ; et l'on prouve plus de force intellectuelle dans des tentatives même infructueuses , pour trouver de nouvelles sources de plaisir ou d'instruction , que dans la plus heureuse persévérance à puiser dans les anciennes. L'on sait d'ailleurs que les hommes sont sujets , en s'éloignant d'une erreur , à se jeter dans l'excès contraire. Le système souffre sans doute des exagérations de l'ignorance et des méprises de l'inexpérience. Il n'est pas encore suffisamment démontré à tous , que n'être point classique n'est pas être romantique ; et que le mépris des lois sévères de l'ancienne école ne doit pas autoriser à dédaigner celles du bon sens. Mais avec tous ses défauts le romantisme est dans l'ordre de la nature , c'est une conséquence nécessaire de causes nécessaires ; et soit qu'il conduise ou ne conduise pas ses

disciples à la postérité, il est du moins venu en temps utile pour tirer notre siècle de la décrépitude et de la médiocrité qui l'avaient précédé.

« Il s'élève devant nous comme un monde nouveau s'offre aux yeux des marins en détresse, battus de l'orage et privés de provisions; ou comme le soleil se levant pour la première fois sur le chaos où l'on voit encore des restes des anciennes ténèbres. »

FIN DU PREMIER VOLUME



TABLE.

Dédicace.	Pages. v
Préface.	vii
Notre-Dame de Calais.	11
L'Auberge.	22
Pas-de-Calais.	25
Barrière de la Villette.	32

La rue de Rivoli.	40
Nos premiers jours à Paris. Anciens amis.	49
Ancien et nouveau Paris.	55
Le général Lafayette.	73
Anglomanie.	113
Royalisme en 1829.	126
La Congrégation.	133
Parfumerie. Magasin de Félix Houbigant Char-	
din.	139
Le comte de Tracy.	147
Bal de l'ambassadeur d'Angleterre.	161
Le comte de Ségur.	167
Classiques et Romantiques.	179
Littérature moderne.	214

FIN DE LA TABLE.





301-
WYŻSZA SZKOŁA
PEDAGOGICZNA W KIELCACH
BIBLIOTEKA

096992

Biblioteka WSP Kielce



0163251

